



**HAL**  
open science

## Les animaux, caricatures de l'homme ?

Jean Trinquier

► **To cite this version:**

Jean Trinquier. Les animaux, caricatures de l'homme ? : Le cas exemplaire du singe. 2017. halshs-01629641

**HAL Id: halshs-01629641**

**<https://shs.hal.science/halshs-01629641>**

Preprint submitted on 6 Nov 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les animaux, caricatures de l'homme ? Le cas exemplaire du singe

Le point culminant des *Métamorphoses* d'Apulée est la procession isiaque du livre XI, qui va enfin permettre à Lucius, métamorphosé en âne, de retrouver sa forme humaine. Cette procession est précédée par un défilé carnavalesque, qui fournit une image du monde profane dans lequel se sont déroulées les tribulations du jeune Lucius. À la fin du cortège s'avancent une ourse apprivoisée vêtue comme une matrone, un singe déguisé en Ganymède et enfin un âne affublé d'ailes et accompagné par un vieillard, un couple qui est censé évoquer Pégase et son cavalier Bellérophon<sup>1</sup>. Il s'agit de représentations parodiques, chaque personnage étant remplacé par son double comique. Une telle mise en scène joue en fait du rapport de proximité et de ressemblance qui unit certaines espèces : l'ours et plus encore le singe ressemblent à l'homme, l'âne au cheval. La ressemblance, cependant, n'est ni identité ni équivalence, et n'abolit pas la distance ; une chose peut ressembler à une autre en mieux, en pire ou en plus ridicule<sup>2</sup>. Dans le cas qui nous intéresse, l'homme et le cheval fournissent à la fois la norme et le modèle, tandis que l'ours, le singe et l'âne n'en constituent que des versions déformées et dégradées, des copies ridicules, des doubles comiques, ce que Galien appelle un *μίμημα γελοῖον*<sup>3</sup>. Dans tous ces cas, ce sont deux espèces qui sont placées en vis-à-vis et mises en regard en vertu de similitudes précises. À partir du moment où la morphologie des différentes espèces animales a fait l'objet d'une attention plus systématique dans le but notamment de dessiner des hiérarchies au sein du monde animal, la question s'est posée de déterminer plus clairement les rapports qu'entretient la forme humaine avec les autres formes animales, et non plus seulement avec celle des animaux qui ressemblent à l'homme de la façon la plus évidente. Comme la forme humaine faisait d'autant plus facilement figure de norme et de référence que les dieux aussi étaient conçus comme anthropomorphes, ce sont tous les animaux qui ont pu être considérés d'une façon ou d'une autre comme des copies dégradées de l'homme. Ce sont ces différentes façons de ravalier les animaux au rang de doubles ridicules de l'homme que la présente contribution se propose d'explorer, à travers l'exemple privilégié du singe. Il s'agira plus particulièrement de déterminer quelle influence a eue sur la conception traditionnelle du singe comme double caricatural de l'homme la mise en ordre hiérarchique du vivant qui place l'homme au sommet, le singe juste en-dessous de l'homme, et qui fait de toute espèce animale une version dégradée de la forme humaine. Après avoir comparé la division traditionnelle du monde animal en grandes formes de vie comportant chacune leurs vedettes avec les premières versions philosophiques de la *scala naturae*, nous nous intéresserons à la place octroyée au singe dans cette *scala naturae*, avant

<sup>1</sup> Apulée, *Métamorphoses*, XI, 8. Sur l'interprétation de ce passage, voir LEVY N., *La révélation finale à Rome. Cicéron, Ovide, Apulée*, Paris, PUPS, 2014, p. 348-349.

<sup>2</sup> Ces expressions sont empruntées à Aristote : voir *infra*, p. 4.

<sup>3</sup> Voir *infra*, p. 24-25. Les ouvrages de rhétorique en langue latine (*Rhétorique à Hérennius*, I, 6, 10 et Cicéron, *Sur l'orateur*, II, 242) parlent pour leur part d'*imitatio deprauata*, « imitation, ou représentation, déformée, caricaturale » ; le participe *deprauatus* indique un écart par rapport à une norme.

d'étudier, à travers le témoignage rare de Posidonius, qui eut l'occasion d'observer une troupe de macaques berbères vivant en liberté sur la côte africaine, la persistance de la conception traditionnelle du singe comme double caricatural de l'homme.

L'emploi de l'adjectif « caricatural » exige quelques éclaircissements préliminaires. Le terme de caricature a en effet une histoire, qui n'est pas antique, et les définitions que les Modernes donnent de la notion ne se laissent pas appliquer sans précaution à la documentation issue de l'Antiquité gréco-romaine<sup>4</sup>. Dans leur ouvrage récent sur l'art de la caricature, Laurent Baridon et Martial Guédron estiment ainsi que « pour qu'il y ait « caricature », il faut que la déformation grotesque, facétieuse ou parodique d'individus ou de groupes humains tant réels qu'imaginaires soit faite à des fins de plaisanterie ou de dérision, voire de critique et de subversion »<sup>5</sup>. Il est question ici de la production d'une représentation, qui déforme intentionnellement son original à des fins ludiques ou critiques ; le caricaturiste produit une sorte de double maléfique<sup>6</sup>, qui vient parasiter son original en pesant sur le regard porté sur l'individu visé et en orientant la façon dont l'impression visuelle est reçue et interprétée. Dans le cas qui nous intéresse, il n'est pas question de produire une représentation, mais de reconnaître dans une espèce animale existante la représentation caricaturale, la version dégradée d'une forme humaine érigée au rang de norme ; la victime n'est pas l'homme, mais bien l'animal. L'opération n'est pourtant pas si différente, si l'on accepte l'idée que l'esprit humain, en retrouvant dans tel animal la silhouette déformée de l'homme, substitue à l'impression visuelle un double mental et discursif qu'il a lui-même produit. Nous ne nous priverons donc pas de la notion de caricature pour caractériser le type de ressemblance qui rapproche et en même temps éloigne de l'homme certaines espèces et qui par là même les dégrade plus qu'elle ne les élève.

## **I. « Folk classification » et échelle des êtres : l'animal est-il une caricature de l'homme ?**

Pour répondre à cette question, il convient de prendre le problème d'un peu plus haut, en étudiant la façon dont les Grecs divisaient et ordonnaient le monde vivant. Pour schématiser à l'extrême, on peut distinguer deux grandes façons d'ordonner le vivant, qui ne se laissent qu'imparfaitement concilier : un classement en grandes classes parallèles d'un côté, un classement selon une hiérarchie unique de l'autre côté.

### **I.1. Le partage des vivants en grandes « formes de vie »<sup>7</sup>**

Le classement des vivants animés en grandes formes de vie selon le double critère du milieu de vie et du mode de locomotion est le plus ancien dans la culture grecque<sup>8</sup>. Il n'est au

<sup>4</sup> Voir par exemple les réserves de L. Baridon et M. Guédron, qui hésitent à parler d'une caricature antique : BARIDON L., GUEDRON M., *L'art et l'histoire de la caricature*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2015<sup>2</sup>, p. 10. Sur ce débat, on se reportera à l'introduction et la conclusion du présent volume.

<sup>5</sup> BARIDON L., GUEDRON M., *op. cit.*, p. 8.

<sup>6</sup> Cette expression s'inspire des analyses de Gombrich, qui parle du « dangereux maléfice » de la caricature : voir GOMBRICH E.H. et KRIS E., « The principles of caricature », *British Journal of Medical Psychology*, n° 17, 1938, p. 319-342 ; GOMBRICH E.H., *L'art et l'illusion : psychologie de la représentation picturale*, [1960], trad. franç., Paris, Gallimard, 1996<sup>2</sup>, p. 289-292.

<sup>7</sup> J'emprunte l'expression « formes de vie » aux travaux des anthropologues sur les classifications populaires : voir *infra*, n. 9.

demeurant pas propre aux Grecs, puisqu'il apparaît, comme les études des anthropologues l'ont montré, dans de très nombreuses sociétés<sup>9</sup>. Sont ainsi distingués les animaux terrestres, les animaux marins et les animaux qui volent. Chacune de ces grandes classes compte une ou plusieurs espèces vedettes, qui en constituent les représentants éminents, emblématiques : pour là encore schématiser à l'extrême, on peut dire que ces espèces emblématiques sont, pour la première classe, le lion, pour la deuxième, l'aigle, pour la troisième le dauphin<sup>10</sup>. Il y a donc une hiérarchie interne à chaque classe. En revanche, il n'y a pas d'interclassement systématique entre les espèces appartenant aux différentes classes, pas plus que de hiérarchie unique qui mettrait l'ensemble d'une classe au-dessus d'une autre, avec cette conséquence fâcheuse que le plus vil des animaux terrestres serait ainsi mis au-dessus du plus noble des animaux aériens ou aquatiques. Quant à l'homme, il est soit inclus dans les vivants terrestres, soit mis à part, sans que cela signifie qu'il soit forcément pensé comme hiérarchiquement supérieur à l'ensemble des animaux. Il serait sans doute plus exact de dire que les animaux valorisés fournissent un vis-à-vis, un pendant à l'homme, comme c'est le cas dans certaines comparaisons homériques. Lorsque les exploits d'un guerrier sont comparés aux actions d'un lion, la comparaison n'instaure aucune hiérarchie entre le comparant et le comparé. La comparaison, d'autre part, ne repose pas sur une similitude d'ordre physique ou morphologique, mais plutôt sur l'identité des situations et sur une parenté qui est d'ordre comportementale et psychoaffective : l'un et l'autre peuvent partager le même courage, la même fougue, la même noblesse dans le comportement<sup>11</sup>. Cette hiérarchisation du monde animal est en fait de type aristocratique : les animaux les plus valorisés sont ainsi l'équivalent au sein de leur classe du chef, de l'aristocrate, du héros guerrier. C'est dire que les hiérarchies internes aux différentes classes d'animaux sont analogues à la hiérarchie sociale qui prévaut dans les communautés humaines, cette dernière étant projetée sur les autres vivants. On a ainsi une égalité de rapport : le lion est aux autres animaux terrestres ce que le héros, par

---

<sup>8</sup> ZUCKER A., « Le critère spatial dans la classification des animaux en Grèce ancienne », *Anthropozoologica*, n° 21, 1995 (L. CHAIX et al. éd., *Actes du 5<sup>ème</sup> Colloque international de « HASRI », L'Animal dans l'espace humain, l'homme dans l'espace animal*), p. 79-86.

<sup>9</sup> Voir en particulier les travaux classiques de H. Conklin et de B. Berlin : CONKLIN H.C., *Folk Classification: a Topically Arranged Bibliography of Contemporary and Background References*, [1971], New Haven, Dept. of Anthropology, Yale University, 1980<sup>2</sup> ; BERLIN B., BREEDLOVE D.E., RAVEN P.H., « General principles of classification and nomenclature in folk biology », *American Anthropologist*, n.s., n° 75, 1973, p. 214-242 ; BERLIN B., *Ethnobiological Classification: Principles of Categorization of Plants and Animals in Traditional Societies*, Princeton, Princeton University Press, 1992. Voir aussi ATRAN S., *Fondements de l'histoire naturelle. Pour une anthropologie de la science*, Bruxelles, Complexe, coll. « Le Genre humain », 1986.

<sup>10</sup> Pour une formulation explicite d'un tel classement, voir Celse, *Discours véritable*, fr. IV, 99 Bader, ap. Origène, *Contre Celse*, IV, 99 et Oppien, *Halieutiques*, II, 533-552 (qui ajoute cependant une quatrième catégorie, celle des rampants, dont le champion est le δράκων).

<sup>11</sup> Sur les comparaisons homériques animales, voir DIERAUER U., *Tier und Mensch im Denken der Antike. Studien zur Tierpsychologie, Anthropologie und Ethik*, Amsterdam, Grüner, coll. « Studien zur antiken Philosophie », 1977, p. 6-10 ; SCHNAPP-GOURBEILLON A., *Lions, héros, masques. Les représentations de l'animal chez Homère*, Paris, F. Maspero, coll. « Textes à l'appui », 1981 et LONSDALE S.H., *Creatures of Speech : Lion, Herding, and Hunting Similes in the Iliad*, Stuttgart, Teubner, coll. « Beiträge zur Altertumskunde », 1990. Sur le fonctionnement des analogies qui sont tracées entre les actions humaines et les comportements animaux, voir SNELL B., *Die Entdeckung des Geistes. Studien zur Entstehung des europäischen Denkens bei den Griechen*, [1946], Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1975<sup>2</sup>, p. 185-187 et LLOYD G.E.R., *Polarity and Analogy. Two Types of Argumentation in Early Greek Thought*, Cambridge, University Press, 1966, p. 183-192.

exemple, est aux autres guerriers. Il n'y a donc pas une hiérarchie unique s'appliquant à l'ensemble du vivant, homme compris, mais des hiérarchies parallèles<sup>12</sup>.

On peut conclure de ce rapide examen que dans ce premier partage du vivant, l'animal ne saurait être considéré en bloc et en général comme une caricature de l'homme. Les choses se passent en fait autrement : certaines espèces sont regroupées en couples inégaux réunissant un terme valorisé et un terme dévalorisé<sup>13</sup>. Les exemples qui viennent immédiatement à l'esprit sont ceux du cheval et de l'âne<sup>14</sup>, et de l'homme et du singe. Ces quatre figures sont du reste réunies dans un passage du livre III des *Topiques* d'Aristote<sup>15</sup>, qui s'intéresse aux prémisses du préférable. Aristote y examine successivement deux lieux qui sont fondés sur la comparaison, d'abord avec un seul terme, puis, de façon plus complexe, avec deux termes : selon le premier de ces lieux, ce qui ressemble davantage à un terme meilleur que les deux comparés est meilleur et préférable : Ajax vaut mieux qu'Ulysse, parce qu'il ressemble davantage à Achille, lequel vaut mieux qu'Ajax et Ulysse ; selon le second de ces lieux, si une chose ressemble davantage au meilleur de deux termes, et l'autre au pire, celle qui ressemble davantage au meilleur doit être aussi la meilleure : Ajax ressemble à Achille, Ulysse à Nestor, or Achille vaut mieux que Nestor, donc Ajax vaut mieux qu'Ulysse. Chacun de ces lieux peut donner lieu à des paralogismes, notamment lorsque la ressemblance est une ressemblance ridicule (ἐπὶ τὰ γελοιώτερα ... ὅμοιον), ou une ressemblance en pire (ἐπὶ τὰ χείρω). C'est pour illustrer ces ressemblances ridicules ou en pire qu'Aristote fait intervenir le singe et l'âne. Premier exemple : le singe ressemble davantage à l'homme que le cheval, donc le singe est plus beau que le cheval. C'est pour Aristote un raisonnement fautif, car la ressemblance du singe à l'homme n'est pas une véritable ressemblance, mais une ressemblance entachée de ridicule. Second exemple : le cheval ressemble davantage à l'âne, le singe davantage à l'homme ; or l'homme est supérieur à l'âne ; donc le singe est supérieur au cheval. Or, pour Aristote, le cheval ressemble à l'âne en mieux, le singe à l'homme en pire, ce qui ruine le raisonnement. Ces considérations d'Aristote appellent plusieurs remarques. La notion de caricature trouve ici deux formulations parallèles : une ressemblance ἐπὶ τὰ γελοιώτερα, « qui accentue les traits comiques », une ressemblance ἐπὶ τὰ χείρω, « en pire ». Le choix des exemples, d'autre part, ne doit rien au hasard. Il convient ici de rappeler que la dialectique travaille à partir de l'endoxal, c'est-à-dire des représentations communes. Les exemples de l'âne et du singe doivent ainsi correspondre à des représentations largement partagées dans la

<sup>12</sup> Le cas des animaux domestiques est différent : dans la mesure où ils sont intégrés, quoique à un rang subalterne, dans la hiérarchie de l'*oikos*, ils ne figurent pas dans un classement parallèle à la hiérarchie sociale de la communauté humaine. Sur la hiérarchie des animaux domestiques, voir CHANDEZON Chr., *L'élevage en Grèce (fin V<sup>e</sup>-fin I<sup>er</sup> s. a.C.)*. *L'apport des sources épigraphiques*, Paris, De Boccard, 2003, p. 408-415.

<sup>13</sup> Voir à ce propos les réflexions de F. Poplin sur les « animaux seconds », une expression qu'il emprunte à Buffon (LECLERC G.-L., comte de BUFFON, *Histoire naturelle des oiseaux*, IX, Paris, Imprimerie Nationale, 1783, p. 30-31) : POPLIN F., « Que le lapin est la forme domestique du lièvre », *Études rurales*, n° 129-130, 1993, p. 95-105, spéc. 103.

<sup>14</sup> L'âne peut être également apparié au lion, mais il ne s'agit plus ici de l'association de deux animaux perçus comme apparentés, le rapprochement reposant d'une part sur la puissance remarquable des émissions vocales des deux espèces, d'autre part sur la volonté ludique de conjoindre les extrêmes, le plus noble et le plus vil des animaux. Sur ce rapprochement de l'âne et du lion, voir VENDRIES Chr., « L'âne et le lion sur une peinture murale de Pompéi (VII 6, 34-35). Le triomphe de la virilité asinienne », *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, n° 20-1, 2009, p. 57-77.

<sup>15</sup> Aristote, *Topiques*, 3, 2, 117b10-27.

société grecque, ce que confirment de nombreuses sources<sup>16</sup>. Il arrive d'ailleurs que les deux animaux soient associés en vertu de leur commun ridicule, comme dans le proverbe « Un âne parmi les singes », ὄνος ἐν πιθήκοις, ou encore dans une lampe bilychne en terre cuite de la collection Tyskiewicz acquise par le Musée du Louvre, plus tardive, puisque datant sans doute du début de l'époque impériale, et de probable origine alexandrine, dont le décor montre un âne représenté sous les traits d'un maître d'école qui professe *ex cathedra* devant une classe de singes écoliers<sup>17</sup>. Il n'y a pas ici une hiérarchie unique des êtres vivants, en vertu de laquelle le singe, animal dévalorisé, serait du fait de sa plus grande ressemblance avec l'homme supérieur au cheval, animal puissamment valorisé. Que le singe soit supérieur au cheval est une proposition manifestement inacceptable. La notion de caricature ne se joue pas entre l'homme et l'animal en général, mais entre deux espèces perçues comme proches ou apparentées : l'âne et le cheval, le singe et l'homme. Le singe, enfin, constitue un cas particulier, dans la mesure où il est le seul animal à être installé dans un rapport de copie dégradée à modèle avec l'homme, si l'on fait abstraction des nombreuses créatures hominoïdes, comme les satyres, qui peuplent les franges de l'humanité.

## I. 2. L'échelle des êtres

Cette façon d'ordonner le monde vivant n'est cependant pas la seule attestée dans les sources grecques. Une autre façon d'ordonner le vivant, surtout développée à partir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., est de disposer les animaux le long d'une unique échelle de perfection croissante, qu'on appelle ordinairement « échelle des êtres » ou *scala naturae*<sup>18</sup>.

**I.2.1.** Cette autre façon d'ordonner le monde animal n'est du reste pas entièrement incompatible avec la première, dans la mesure où les grandes formes de vie précédemment étudiées peuvent très bien faire l'objet d'un classement hiérarchique. Une telle combinaison se rencontre dans le dialogue platonicien du *Timée*, où l'idée d'une échelle des êtres est explicitement exposée pour la première fois, autant que nous pouvons en juger<sup>19</sup>. Dans ce

<sup>16</sup> Pour le singe, voir *infra*. Sur l'image de l'âne dans les cultures grecque et romaine, voir WOLFF E., « *Miserandae sortis asellus* (Ovide, *Amores*, II, 7, 15). La symbolique de l'âne dans l'Antiquité », *Anthropozoologica*, n° 33-34, 2001, p. 23-28 ; GRIFFITH M., « Horsepower and donkeywork : equids and the ancient Greek imagination », *Classical Philology*, n° 101, 2006, p. 185-246 ; GREGORY J., « Donkeys and equine hierarchy in Archaic Greek literature », *The Classical Journal*, n° 102, 2007, p. 193-212 ; KITCHELL K., *Animals in the Ancient World from A to Z*, Londres, Routledge, 2014, s.v. « Donkey », p. 57-59.

<sup>17</sup> Le proverbe ὄνος ἐν πιθήκοις n'est peut-être qu'un bon mot inventé par Ménandre : Ménandre, *Le collier*, fr. 333 S. = 296 K.-A., ap. Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, II, 23, 9. Sur l'association de l'âne et du singe et sur la lampe du Louvre (inv. CA 661), voir VENDRIES Chr., « De l'âne philosophe à l'âne à la lyre. Images asiniennes dans les terres cuites de l'Égypte hellénistique et romaine », in A. GARDEISEN, E. FURET et N. BOULBES (éd.), *Histoire d'équidés. Des textes, des images et des os*, Lattes, Éd. de l'Association pour le développement de l'archéologie en Languedoc-Rousillon, 2010, p. 211-225, spéc. 218.

<sup>18</sup> Sur l'histoire de la *scala naturae*, voir, outre l'ouvrage fondateur, mais imprécis, de LOVEJOY A.O., *The Great Chain of Beings*, [1936], Cambridge/Ma Cambridge, Mass.-Londres, Harvard university press, 1964, le développement éclairant de BALAN B., *L'ordre et le temps. L'anatomie comparée et l'histoire des vivants au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1979, p. 29-43.

<sup>19</sup> Il ne semble pas que les réflexions des philosophes présocratiques sur la diversité animale, pour autant que nous les connaissons, aient donné lieu à des tentatives de hiérarchisation du vivant (voir ZUCKER A., *Aristote et les classifications zoologiques*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 2005, p. 45-69), même si l'on ne peut pas tout à fait exclure que certaines énumérations soient organisées par une hiérarchie implicite. Voir par exemple Anaxagore, fr. A62 D.-K., ap. Euripide, *Mélanippe la Sage*, ap. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, I, 7, 7 : ἔοικε δὲ περὶ τῆς τῶν ὄλων φύσεως οὐδ'Εὐριπίδης διαφωνεῖν τοῖς προειρημένοις μαθητῆς ὦν Ἀναξαγόρου τοῦ φυσικοῦ· ἐν γὰρ τῇ Μελανίππῃ τίθησιν οὕτως [fr. aus M. ή σοφή n. 484] · <κούκ ἐμὸς ὁ μῦθος, ἀλλ' ἐμῆς μητρὸς πάρα,>

dialogue, qui est en fait pour l'essentiel un long discours narratif présenté comme un εἰκὸς μῦθος, « un mythe rationnel/probable » (29d)<sup>20</sup>, Timée, le personnage éponyme, raconte la fabrication par le démiurge de notre monde, « vivant visible comprenant les vivants visibles » (92c)<sup>21</sup>. Ces derniers sont fabriqués dans un second temps, après le monde ; ils se rangent en quatre catégories : l'espèce céleste des dieux, l'espèce ailée qui circule dans l'air, l'espèce aquatique et l'espèce « qui va à pied et qui vit sur la terre ferme » (39e-40a). C'est là une systématisation, fondée sur la division en quatre éléments, des trois formes de vie traditionnelles, auxquelles s'ajoute l'espèce divine, associée à l'élément feu ; on voit que l'homme n'est pas distingué ici des autres animaux terrestres. Les dieux, qui sont visibles et engendrés mais ne connaissent pas la mort, sont fabriqués d'abord par le démiurge, qui les répartit en deux catégories, les astres et les dieux « qui ne se montrent que quand ils le souhaitent », lesquels correspondent aux dieux du panthéon traditionnel. C'est là que tout se complique. La fabrication des trois dernières catégories de vivants est en effet complexe en ce qu'elle implique plusieurs acteurs et qu'elle comporte de nombreuses étapes. Le rôle du démiurge se borne à fabriquer un stock d'âmes divines, en procédant, dans le cratère où il avait précédemment composé l'âme du monde, à un nouveau mélange, de qualité cependant inférieure (41d). Comme le démiurge ne peut produire que des êtres incorruptibles, c'est aux dieux précédemment créés que revient la tâche d'assister le démiurge et d'entrelacer à la partie divine de l'âme une partie mortelle et d'installer le tout dans un corps convenable. Les aides du démiurge fabriquent alors, après mûre réflexion, le corps de l'homme, plus exactement de l'homme qui deviendra l'homme mâle au moment où apparaîtra la différenciation sexuelle. On sort ici du cadre des trois formes de vie précédemment énumérées. Même si les « lois de la Destinée », qui vont régler la circulation des âmes, sont énoncées, dans un long discours d'admonestation prononcé par le démiurge lui-même, juste après la fabrication des âmes des trois dernières espèces de vivants mortels et avant même la fabrication par ses aides du corps humain (41e-42d), il faut attendre la toute fin du dialogue pour voir se mettre en place l'ensemble des vivants mortels (90e-92c)<sup>22</sup>. Le passage est une

---

/ ὡς οὐρανός τε γαῖα τ' ἦν μορφή μία / ἐπεὶ δ' ἐχωρίσθησαν ἀλλήλων δίχα, / τίκτουσι πάντα κἀνέδωκαν εἰς φάος / δένδρη, πετηνά, θήρας, οὓς θ' ἄλλη τρέφει / γένος τε θνητῶν, « Il semble que, sur la nature de l'univers, Euripide ne s'écarte guère de la théorie que je viens d'exposer et qu'il avait apprise d'Anaxagore, le philosophe de la nature : il dit en effet dans sa *Mélanippe* : « Ainsi donc, ciel et terre avaient forme commune ; mais en se séparant l'un de l'autre, ils engendrent et amènent au jour tous les êtres, arbres, oiseaux, bêtes sauvages, et tous ceux que nourrit la mer, et la race des mortels. » » (trad. Y. Vernière, Paris, Belles Lettres, 1993) ; il est difficile de déterminer si l'on peut inférer d'une telle énumération, qui conduit des plantes à l'homme en passant par les animaux ailés, terrestres et aquatiques, une hiérarchie à trois niveaux, les plantes, les vivants animés autres que l'homme, et enfin l'homme.

<sup>20</sup> Sur l'interprétation débattue de cette caractérisation, voir BURNYEAT M.F., « *Eikōs muthos* », in C. PARTENIE (éd.), *Plato's Myths*, Cambridge-New York-Melbourne, Cambridge University Press, 2009, p. 167-186 ; voir aussi BRISSON L., *Platon. Les mots et les mythes. Comment et pourquoi Platon nomma le mythe ?*, [1982], Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui », 1994, SEDLEY D., *Creationism and Its Critics in Antiquity*, Berkeley, University of California Press, coll. « Sather Classical Lectures », 2007, p. 99-101 et 131-132 et DIXSAUT M., *Platon et la question de l'âme. Études platoniciennes II*, Paris, Vrin, 2013, p. 245-260.

<sup>21</sup> Toutes les traductions sont empruntées à BRISSON L. (éd.), *Platon. Timée, Critias*, [1992], Paris, GF Flammarion, 2001.

<sup>22</sup> Sur ce passage, voir JOUBAUD C., *Le corps humain dans la philosophie platonicienne*, Paris, Vrin, 1990, p. 139-149 ; BRISSON L., « Le corps animal comme signe de la valeur d'une âme chez Platon », in B. CASSIN, J.-L. LABARRIERE et G. ROMÉYER DHERBEY (éd.), *L'animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1997, p. 227-245 ; CAMPBELL G., « Zoogony and evolution in Plato's *Timaeus*. The Presocratics, Lucretius and Darwin », in M.R. WRIGHT (éd.), *Reason and Necessity. Essays on Plato's*

réécriture délibérément paradoxale des zoogonies antérieures<sup>23</sup>. Le paradoxe réside notamment dans le fait que Timée fait dériver de l'homme l'ensemble des espèces animées, selon un processus chronologique de dégradation croissante, ou de « dévolution », pour reprendre l'heureuse expression de Janson<sup>24</sup>, qui s'étend, à la manière d'un mythe de succession des âges, sur trois générations. Les âmes créées par le démiurge sont d'abord implantées dans les corps humains fabriqués à leur intention par les aides du démiurge. À ce stade-là, il n'y a pas encore de hiérarchie des âmes, dont aucune n'a mérité d'être d'emblée reléguée dans un corps animal, ni même dans un corps de femme (41e-42a et 90e). La première déviation, du corps humain mâle au corps féminin, intervient lors de la deuxième génération, pour les âmes qui se sont montrées lâches et injustes lors de leur première existence ; quant au corps humain initial, il est également modifié de façon à permettre la reproduction, en étant doté d'organes génitaux masculins (90e-91d). C'est lors de la troisième génération que se produit la formidable diversification des formes animales (91d-92b). Au terme de cette troisième naissance sont alors formées les trois espèces mortelles encore manquantes que le Démiurge avait enjoint à ses aides de créer, à savoir l'espèce ailée, l'espèce aquatique et l'espèce terrestre. La totalité des formes que peuvent revêtir les vivants mortels non divins est dès lors disponible, et tout est désormais en place pour la circulation généralisée des âmes et les changements d'enveloppe corporelle qui, selon le mythe platonicien, prévalent depuis cette époque (τότε καὶ νῦν - 92c). Platon, on le voit, dans le récit prêté à Timée, adopte deux divisions successives des vivants non divins, une première tripartition en grandes formes de vie, qui correspondent aux éléments de l'air, de l'eau et de la terre, et une seconde tripartition, fondée sur l'ordre d'apparition de ces vivants, l'homme, la femme<sup>25</sup> et les animaux – Platon parle de θήρειος φύσις (42c) ou de θηρία (76e) –, eux-mêmes subdivisés en animaux ailés, aquatiques et terrestres<sup>26</sup>.

La hiérarchie des formes vivantes est fondée sur une hiérarchie des âmes, le corps, humain ou animal, n'étant en fait qu'un signe de la valeur de l'âme, ou, si l'on préfère, un

---

Timaeus, Londres-Swansea, Duckworth-The Classical Press of Wales, 2000, p. 145-180 ; STEEL C., « The moral purpose of the human body : a reading of *Timaeus* 69-72 », *Phronesis*, n° 46/2, 2001, p. 105-128, spéc. 125-127 ; SEDLEY D., *op. cit.*, p. 113-132 ; BURGESS S. A., « Plato's *Timaeus* on clever and non-clever creatures », in A. ALEXANDRIDIS, M. WILD et L. WINKLER-HORACEK (éd.), *Mensch und Tier in der Antike. Grenzziehung und Grenzüberschreitung*, Symposium April 2005 in Rostock, Wiesbaden, Reichert, 2008, p. 13-26 ; RASHED M., « Il *Timeo* : negazione del principio di necessità condizionale, matematica e teodicea », in R. CHIARADONNA (éd.), *Il platonismo e le scienze*, Rome, Carocci, 2012, p. 65-79. Voir aussi SOLMSEN F., « Antecedents of Aristotle's psychology and scale of beings », *AJPh*, n° 76, 1955, p. 148-164. Sur l'instabilité de la figure animale chez Platon, voir aussi FLAHAUT F., *L'extrême existence. Essai sur des représentations mythiques de l'intériorité*, Paris, Fr. Maspero, 1972 ; POIRIER J.-L., « Éléments pour une zoologie philosophique », *Critique*, n° 375-376, 1978, p. 673-706 ; PINOTTI P., « Gli animali in Platone: metafore e tassonomia », in S. CASTIGNONE et G. LANATA (éd.), *Filosofi e animali nel mondo antico. Atti del convegno internazionale, Genova, 25-26 marzo 1992*, Pise, 1994, p. 101-122 ; FRERE J., *Le Bestiaire de Platon*, Paris, Kimé, 1998.

<sup>23</sup> CAMPBELL G., *art. cit.*, p. 158-166 ; cf. p. 149-154.

<sup>24</sup> JANSON H.W., *Apes and ape lore in the Middle Ages and the Renaissance*, Londres, University of London, Warburg Institute, coll. « Studies of the Warburg Institute », 1952, p. 93 (à propos d'Albert le Grand).

<sup>25</sup> La nature humaine est ainsi scindée en deux espèces, la meilleure et la moins bonne : cf. 41e-42a.

<sup>26</sup> On trouvera dans l'article de M. Rashed (*art. cit.*, p. 63-70) une analyse approfondie des rapports qui unissent ces deux classifications, qui sont en fait toutes deux pentadiques, sur le modèle 1+4 : 1. (monde) – dieux célestes, animaux ailés et aériens, animaux aquatiques, animaux terrestres ; 2. hommes (mâles) – femmes, animaux ailés, animaux terrestres, animaux aquatiques.



« état d'âme »<sup>27</sup>. On est proche ici des autres mythes platoniciens de métempsomatose et de rétribution<sup>28</sup>, avec cette différence que le corps dans lequel l'âme renaît ne lui préexiste pas, mais semble coévoluer avec elle. Cette différence s'explique par le fait que Timée fait le récit des commencements, de la naissance du monde et de tous les vivants qu'il contient, lesquels ne sauraient par conséquent être donnés pour préexistants. Au modèle de la métempsomatose se mêle un autre modèle mythique, celui de la métamorphose, plus précisément de la métamorphose rétributive, dont l'exemple le plus célèbre est sans doute celui de la métamorphose punitive de Lykaon en loup<sup>29</sup>. Cette superposition délibérée de deux modèles, la métempsomatose et la métamorphose, est susceptible d'éclairer certaine des ambiguïtés du texte. La fin du *Timée* ne parle pas en effet d'âme et de corps, mais d'hommes et d'êtres vivants, τὰ ζῶα, c'est-à-dire de composés d'âme et de corps, et ce sont ces composés qui semblent se transformer, tantôt d'eux-mêmes, tantôt sous l'action des aides du démiurge. En fait, ce sont bien ces derniers qui sont les véritables agents de la transformation, laquelle n'intervient qu'au moment de la naissance suivante, comme cela est précisé à propos des hommes les plus stupides, que les dieux « ont fait renaître », ἐγέννησαν, « dépourvus de pieds » (92a). À l'aube de la troisième naissance, les dieux secondaires font du sur mesure, adaptant la forme initiale du corps humain aux caractéristiques nouvelles des âmes dégradées et la remodelant, μεταπλάττοντες (92b), à leur image. En d'autres termes, les âmes reçoivent des aides du démiurge le corps qu'elles méritent, et c'est cette renaissance dans un nouveau corps qui est décrite par moments comme s'il s'agissait d'une métamorphose du composé âme-corps. La même ambiguïté se retrouve dans la dernière phrase du développement, à propos cette fois non plus des trois premières naissances, mais de la situation qui prévaut à partir de la troisième naissance, lorsque les trois « espèces » mortelles sont désormais acquises (92c) :

Καὶ κατὰ ταῦτα δὴ πάντα τότε καὶ νῦν διαμείβεται τὰ ζῶα εἰς ἄλληλα, νοῦ καὶ ἀνοίας ἀποβολῇ καὶ κτήσει μεταβαλλόμενα.

« Voilà suivant quelles règles, maintenant comme alors, les êtres vivants se transforment les uns dans les autres, se métamorphosant suivant qu'ils perdent ou qu'ils gagnent en intelligence ou en stupidité. »

Même si Timée emploie ici le vocabulaire de la métamorphose, il faut bien comprendre qu'il s'agit en fait des nouvelles affectations reçues à chaque naissance par les âmes, qui sont implantées dans de nouveaux corps conformément aux « lois de la Destinée » que le Démiurge a exposées aux âmes des vivants non divins au moment de leur création. La création des espèces animales non humaines obéit ainsi à un double objectif : assurer la correspondance la meilleure et la plus complète possible entre le monde et son modèle, de façon à en faire ce « vivant visible comprenant les vivants visibles » qu'il doit être ; faire

<sup>27</sup> L'expression est de Monique Labrune : LABRUNE M., « États d'âme. Le corps dans la philosophie de Platon », in J.-C. GODDARD et M. LABRUNE (éd.), *Le corps*, recueil d'articles, Paris, Vrin, 1992, p. 27-47. Sur le « psychocentrisme » du *Timée*, voir SEDLEY D., *op. cit.*, p. 125-126.

<sup>28</sup> *Phèdre*, 248e-249b ; *Phédon*, 81e-82b ; *République X*, 619d-620d. Voir SEDLEY D., *loc. cit.*

<sup>29</sup> Ce point a été bien vu par G. CAMPBELL (art. cit., p. 160 et 163-165) ; voir aussi SEDLEY D., *op. cit.*, p. 131. Sur Lycaon, voir BERGEAUD P., *Recherches sur le dieu Pan*, Rome-Genève, Institut suisse de Rome, coll. « Bibliotheca Helvetica Romana », 1979, p. 41-69.

servir cette structuration du vivant à l'amélioration des âmes rationnelles, et donc à la finalité éthique qui est assignée à la vie humaine<sup>30</sup>.

Les corps animaux, inférieurs au corps humain mâle et au corps féminin, sont eux-mêmes soigneusement hiérarchisés. L'espèce des oiseaux, nommée en premier, est censée provenir de la transformation d'hommes légers, superficiels et asservis à la vue (91d-e). Les animaux terrestres, qui viennent ensuite, sont le résultat de l'appesantissement de la tête et de la partie antérieure du corps par une âme attirée par l'élément terrestre. Plus cette dernière est grossière et stupide, plus son corps a besoin de nombreux points d'appui, une multiplication des points d'appui qui conduit des quadrupèdes aux rampants apodes (91e-92a). Les êtres aquatiques, enfin, proviennent de ceux qui sont tombés au plus bas degré de la sottise et de l'ignorance et qui ne sont même pas jugés dignes de respirer l'air pur, mais sont entièrement plongés et immergés dans l'élément liquide (92b). Il y a, comme on le voit, déformation progressive du corps humain, duquel est déduit l'ensemble des corps animaux. Cette déformation ne concerne pas seulement l'allègement du corps, dans le cas des oiseaux, ou au contraire son appesantissement qui entraîne la multiplication du nombre de supports, mais aussi la conformation de la tête : « Leur crâne s'est allongé et a pris toutes sortes de formes, suivant la façon dont, en chacun d'eux, les révolutions avaient été comprimées en raison de leur inaction »<sup>31</sup>. Cette dernière assertion mérite quelque éclaircissement. L'homme a une tête sphérique, la sphère étant la forme du Vivant par excellence, tel qu'il est animé par l'âme du monde. Selon le principe de correspondance entre le macrocosme et le microcosme humain qui organise le récit du *Timée*, la tête sphérique de l'homme contient les cercles du Même et de l'Autre (44d) ; lorsque la révolution ordonnée de ces deux cercles est dérangée ou déréglée<sup>32</sup>, cela entraîne une déformation de la boîte crânienne, qui s'écarte de la forme sphérique. Le nombre de points d'appui sur le sol n'en reste pas moins le critère déterminant pour juger de la place d'une espèce animale dans la hiérarchie. Au sommet, l'homme est le seul à se tenir droit, si bien qu'il peut se contenter de l'assise fournie par ses seuls membres postérieurs. Le dispositif corporel décrit par le *Timée* se compose de la tête et du reste du corps, ce dernier étant avant tout conçu comme un moyen de locomotion à la disposition de la tête ; cette focalisation sur la fonction locomotrice a pour conséquence de faire passer les bras au second plan, tandis que les mains ne font pas l'objet d'un traitement spécifique<sup>33</sup>.

Dans la version mythique du *Timée*, les différentes espèces animales sont donc bien des caricatures de l'homme en ce qu'elles résultent de la déformation du corps humain. La conséquence est que ce ne sont plus seulement les espèces ressemblant le plus à l'homme, tel le singe, qui sont des caricatures de l'homme, mais l'ensemble des animés, les plus caricaturaux n'étant pas ceux qui se situent le plus près de l'homme, mais ceux qui se situent à l'autre extrémité de l'échelle des êtres. Un autre fait notable de cette organisation du vivant animé mortel le long d'une unique échelle est que la déformation commence au sein de l'espèce humaine, avec la femme, qui est la première étape de la dégradation.

<sup>30</sup> SEDLEY D., *op. cit.*, p. 122. Sur l'exposé de *Timée* comme tentative grandiose pour expliquer la structure de l'univers en fonction de la finalité éthique assignée à la vie humaine, voir STEEL C., art. cit., p. 106-108.

<sup>31</sup> 91e ; cf. 44d-45a.

<sup>32</sup> Pour d'autres exemples d'un tel dérèglement, voir 43a-44c (l'enfance comme maladie) et 76a-b.

<sup>33</sup> *Timée*, 44d-45a ; voir JOUBAUD C., *op. cit.*, p. 110-113. Nous verrons qu'il en va tout autrement dans la postérité aristotélicienne et galénique de ce passage du *Timée*.

**I.2.2** Cette hiérarchisation du monde vivant a été en partie reprise par Aristote, cette fois sans la distance instaurée par le recours à la catégorie du mythe. En même temps que l'énonciation mythique, Aristote abandonne la présentation génétique et chronologique de l'échelle des êtres, qui est en contradiction avec l'éternité qu'Aristote accorde aux espèces<sup>34</sup> ; plus de transformations d'un corps en un autre, plus d'engendremens successifs, même si Aristote, dans sa formulation, est parfois si proche du *Timée* qu'il peut sembler en reprendre jusqu'à l'intrigue narrative<sup>35</sup> :

Ὁ μὲν οὖν ἄνθρωπος ἀντὶ σκελῶν καὶ ποδῶν τῶν προσθίων βραχίονας καὶ τὰς καλουμένας ἔχει χεῖρας. Ὁρθὸν μὲν γάρ ἐστι μόνον τῶν ζῴων διὰ τὸ τὴν φύσιν αὐτοῦ καὶ τὴν οὐσίαν εἶναι θεῖαν· ἔργον δὲ τοῦ θειοτάτου τὸ νοεῖν καὶ φρονεῖν· τοῦτο δ' οὐ ῥάδιον πολλοῦ τοῦ ἄνωθεν ἐπικειμένου σώματος· τὸ γὰρ βάρος δυσκίνητον ποιεῖ τὴν διάνοιαν καὶ τὴν κοινὴν αἴσθησιν. Διὸ πλείονος γινομένου τοῦ βάρους καὶ τοῦ σωματώδους ἀνάγκη ῥέπειν τὰ σώματα πρὸς τὴν γῆν, ὥστε πρὸς τὴν ἀσφάλειαν ἀντὶ βραχιόνων καὶ χειρῶν τοὺς προσθίους πόδας ὑπέθηκεν ἡ φύσις τοῖς τετράποσιν. Τοὺς μὲν γὰρ ὀπισθίους δύο πᾶσιν ἀναγκαῖον τοῖς πορευτικοῖς ἔχειν, τὰ δὲ τοιαῦτα τετράποδα ἐγένετο οὐ δυναμένης φέρειν τὸ βάρος τῆς ψυχῆς.

Πάντα γάρ ἐστι τὰ ζῶα νανώδη τάλλα παρὰ τὸν ἄνθρωπον· νανῶδες γάρ ἐστιν οὐδὲ τὸ μὲν ἄνω μέγα, τὸ δὲ φέρον τὸ βάρος καὶ πεζεῦον μικρόν. Ἄνω δ' ἐστὶν ὁ καλούμενος θώραξ, ἀπὸ τῆς κεφαλῆς μέχρι τῆς ἐξόδου τοῦ περιττώματος. Τοῖς μὲν οὖν ἀνθρώποις τοῦτο πρὸς τὸ κάτω σύμμετρον, καὶ πολλῶ ἔλαττον ἐστὶ τελειομένοις· νέοις δ' οὐσίσι τούναντίον τὰ μὲν ἄνω μέγαλα, τὸ δὲ κάτω μικρόν. Διὸ καὶ ἔρπουσι, βαδίζειν δ' οὐ δύναται. Τὸ δὲ πρῶτον οὐδ' ἔρπουσιν, ἀλλ' ἀκίνητίζουσιν· νάνοι γάρ εἰσι τὰ παιδία πάντα.

[...] Αἴτιον δ' ὡσπερ εἴρηται πρότερον, ὅτι ἡ τῆς ψυχῆς ἀρχὴ πολλῶ δὴ δυσκίνητός ἐστι καὶ σωματώδης. Ἔτι δ' ἐλάττονος γινομένης τῆς αἰρούσης θερμότητος καὶ τοῦ γεώδους πλείονος, τὰ τε σώματα ἐλάττονα τῶν ζῴων ἐστὶ καὶ πολύποδα, τέλος δ' ἄποδα γίνεταί καὶ τεταμένα πρὸς τὴν γῆν.

« L'être humain, au lieu de membres et de pattes antérieurs, a des bras et ce qu'on appelle des mains. Car seul parmi les animaux il a la station droite, du fait que sa nature et sa substance sont divines. Or la fonction de ce qui est le plus divin, c'est de connaître et de penser. Et cela n'est pas facile si une grande partie du corps pèse sur le dessus, car le poids rend la pensée et le sens commun difficiles à mouvoir. C'est pourquoi, quand le poids des éléments corporels devient excessif, il est nécessaire que les corps se penchent vers la terre, de sorte que, pour leur stabilité, la nature a pourvu les quadrupèdes de pattes de devant à la place des bras et des mains. Car pour ce qui est des membres postérieurs, il est nécessaire que tous les animaux qui marchent en aient deux, et de tels animaux sont devenus quadrupèdes parce que leur âme ne peut pas supporter leur poids.

<sup>34</sup> Sur la façon dont Aristote comprend l'éternité d'un *genos* donné, voir les analyses nuancées de James G. LENNOX : « Are Aristotelian species eternal ? », in A. GOTTHELF (éd.), *Aristotle on Nature and Living Things. Philosophical and Historical Studies Presented to David M. Balme on his Seventieth Birthday*, Pittsburg-Bristol, Mathesis Publications-Bristol Classical Press, 1985, p. 67-94, repris dans LENNOX J.G., *Aristotle's Philosophy of Biology: Studies in the Origins of Life Science*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Cambridge Studies in Philosophy and Biology », 2000, p. 132-157. Plus largement sur le refus aristotélicien d'expliquer le monde en termes de genèse, voir KAHN Ch., « La *Physique* d'Aristote et la tradition grecque de la philosophie naturelle », in F. DE GANDT et P. SOUFFRIN (éd.), *La Physique d'Aristote et les conditions d'une science de la nature* : actes du colloque organisé par le Séminaire d'Épistémologie et d'Histoire des Sciences de Nice, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1991, p. 41-52, spéc. 47.

<sup>35</sup> *Parties des animaux*, IV, 10, 686a24-686b11 et 686b27-32. Toutes les traductions des *Parties des animaux* sont empruntées à PELLEGRIN P. (éd.), *Aristote. Les parties des animaux*, Paris, Flammarion, 2011. Sur la proximité de ce passage avec la fin du *Timée*, voir LENNOX J.G. (éd.), *Aristotle. On the parts of animals*, Oxford, Clarendon Press, coll. « Clarendon Aristotle series », 2001, *ad loc.*, p. 317.

Tous les autres animaux, en effet, ont l'aspect de nains comparés à l'être humain. Car a l'aspect d'un nain l'être dont la partie supérieure est grande, alors que la partie qui porte le poids et marche est petite. La partie supérieure est ce qu'on appelle le « thorax », qui s'étend de la tête à la sortie du résidu. Chez les êtres humains, donc, cette partie est proportionnée à la partie inférieure, et chez ceux qui ont fini leur croissance, elle est beaucoup plus petite ; chez les jeunes, en revanche, c'est le contraire : les parties supérieures sont grandes, la partie inférieure petite. (C'est aussi pourquoi ces derniers rampent et ne peuvent pas marcher ; au début ils ne rampent même pas, mais restent sans mouvement.) Tous les petits enfants, en effet, sont des nains.

[...] Une cause de cela, comme on l'a dit plus haut, c'est que dans ces cas le principe de leur âme est, de plusieurs points de vue, difficile à mouvoir et de nature corporelle. De plus, la chaleur qui monte devenant plus faible et l'élément terreux plus important, le corps des animaux devient plus petit et leurs pattes nombreuses et, à la fin, ils deviennent apodes et s'étendent sur le sol. »

L'emploi du verbe γίγνομαι ne doit pas induire en erreur : il n'y a pas métamorphose d'une forme en une autre, mais seulement descente progressive d'une échelle de perfection décroissante qui part de l'homme ; si l'homme peut être décrit comme antérieur aux autres animés, ce n'est nullement dans l'ordre de la génération, mais plutôt de la même manière que l'acte est antérieur à la puissance<sup>36</sup>, dans la mesure où l'homme, pour Aristote, est le plus parfait des animés et le plus conforme à la nature<sup>37</sup>. S'il abandonne la fiction d'une zoogonie résultant de la déchéance de certaines âmes, Aristote conserve l'idée d'une hiérarchisation du vivant selon un ordre de perfection décroissante, de même qu'il reprend à son compte le critère platonicien du nombre de supports, ce qui le conduit à passer sous silence le rôle éminent qu'il reconnaît plus loin aux mains, qu'il se contente ici de nommer<sup>38</sup>. Ce n'est cependant pas l'appesantissement de l'âme qui entraîne, comme dans le *Timée*, le renforcement du dispositif corporel, mais c'est bien plutôt l'appesantissement du corps, dû à une chaleur vitale déficiente<sup>39</sup> et à la plus forte proportion de l'élément terreux, qui entrave le mouvement de la pensée<sup>40</sup>.

Aristote, d'autre part, prolonge la réflexion de Platon en s'intéressant, par-delà le nombre de supports, à la modification corrélative de la proportion du corps : l'homme adulte a la partie postérieure/inférieure du corps plus développée que sa partie antérieure/supérieure, à la différence de l'enfant, des quadrupèdes, des oiseaux et des poissons, qui, selon Aristote, sont tous conformés comme des nains<sup>41</sup>. Comme dans le *Timée*, cette hiérarchisation du monde animé, on le voit, va de pair avec une hiérarchisation des états de l'homme, l'enfant

<sup>36</sup> PELLEGRIN P., *La classification des animaux chez Aristote. Statut de la biologie et unité de l'aristotélisme*, Paris, Belles Lettres, 1982, p. 112-113.

<sup>37</sup> Sur l'homme comme modèle et paradigme dans la zoologie d'Aristote, voir LLOYD G.E.R., *Science, Folklore and Ideology. Studies in the Life Science in Ancient Greece*, Cambridge-New York-New Rochelle-Melbourne-Sydney, Cambridge University Press, 1983, p. 26-43 ; CARBONE A. L., *Aristote illustré. Représentation du corps et schématisation dans la biologie aristotélicienne*, Paris, Garnier, 2011, p. 105-138. Voir aussi CLARK S.R.L., *Aristotle's Man. Speculations upon Aristotelian Anthropology*, Oxford, Clarendon Press, 1975.

<sup>38</sup> IV, 10, 687a6-b5.

<sup>39</sup> Voir aussi *Parties des animaux*, III, 6, 669b2-7. Sur l'importance de la notion de chaleur interne dans la biologie d'Aristote, voir ALTHOFF J., *Warm, kalt, flüssig und fest bei Aristoteles. Die Elementarqualitäten in den zoologischen Schriften*, Stuttgart, Franz Steiner, coll. « Hermes Einzelschriften », 1992, spéc. 66-75 ; ZUCKER A., *op. cit.*, p. 158-168.

<sup>40</sup> Sur le mécanisme précis de cette entrave, voir GREGORIC P., « Plato's and Aristotle's explanation of human posture », *Rhizai*, n° 2/2, 2005, p. 183-196 et *id.*, *Aristotle on the Common Sense*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2007, p. 83-98.

<sup>41</sup> *Parties des animaux*, IV, 10, 686b2-687a5 ; cf. II, 11, 657a12-15 et *Marche des animaux*, 5, 706a29-31.

étant lui aussi comme un nain par rapport à l'homme adulte<sup>42</sup>. On remarquera ici l'absence de la femme, la différence homme/femme ne se laissant pas facilement décrire en termes de modification du rapport entre la partie supérieure et la partie inférieure du corps. Plus précisément, le déficit de chaleur vitale chez la femme ne se traduit pas encore par une modification des proportions générales du corps, contrairement à ce qu'Aristote observe chez les autres animés. Il n'en reste pas moins vrai que la femme représente chez Aristote comme chez Platon le premier écart par rapport à la forme humaine par excellence qui est la forme masculine<sup>43</sup>.

En choisissant le nain comme référent commun<sup>44</sup>, Aristote décrit la différence morphologique qui sépare les animaux de l'homme adulte comme une disproportion et une déformation<sup>45</sup>. Le nanisme n'est pas seulement une comparaison commode et approximative pour décrire la différence de conformation entre l'homme adulte et les autres animés, il s'agit en fait d'une référence qui est tout à fait en accord avec l'usage que fait par ailleurs Aristote du lexique du handicap et de la mutilation pour hiérarchiser les différents groupes d'êtres animés et marquer l'infériorité de ceux qui sont comparés à des espèces plus parfaites<sup>46</sup>. En ce sens, ce sont là encore tous les animaux qui peuvent être décrits comme des répliques défectueuses, déformées et mal proportionnées, bref comme des caricatures de l'homme<sup>47</sup>.

<sup>42</sup> *Partie des animaux*, IV, 10, 686b8-11 ; voir aussi *De la mémoire*, 2, 453b6-7 et *Marche des animaux*, 12, 710b12-16.

<sup>43</sup> Voir par ex. *Parties des animaux*, II, 7, 653 a 27-653 b 8 (à propos du cerveau) et *Génération des animaux*, I, 20, 728a17 (la femme comme mâle stérile) ; dans la théorie de la génération qui est exposée dans le livre IV du traité *De la génération des animaux*, la naissance d'une fille représente le tout premier écart par rapport au principe de ressemblance du produit de la génération avec l'agent de la génération, qui est le père. Sur la position inégale de l'homme mâle et de la femme dans la hiérarchie du vivant et sur la conception de la femme comme homme amoindri chez Aristote, voir HOROWITZ M.C., « Aristotle and Woman », *Journal of the History of Biology*, n° 9/2, 1976, p. 183-213 ; LLOYD G.E.R., *Science, Folklore and Ideology*, *op. cit.*, p. 94-105 ; SASSI M.M., *La scienza dell'uomo nella Grecia antica*, Turin, Bollati Boringhieri, 1988, p. 81-95 ; LAQUEUR Thomas W., *La fabrique du sexe : essai sur le corps et le genre en Occident*, [1990], trad. française de M. GAUTIER, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1992, p. 64-94 ; SAID S., *Le Monde à l'envers. Pouvoir féminin et communauté des femmes en Grèce ancienne*, Paris, Belles Lettres, 2013, p. 19-53. Sur le rôle joué par la pensée médicale dans cette conceptualisation de la différence des genres, voir DEAN-JONES L.A., *Women's Bodies in Classical Greek Science*, Oxford-New York, Oxford University Pr., 1994 et KING H., *Hippocrates' Women. Reading the Female Body in Ancient Greece*, Londres-New York, Routledge, 1998.

<sup>44</sup> Sur cette référence constante au nanisme chez Aristote, voir PELLEGRIN P., *La classification des animaux chez Aristote*, *op. cit.*, p. 133, DASEN V., *Dwarfs in Ancient Egypt and Greece*, Oxford, Clarendon Press, 1993, p. 217-219 et LENNOX J.G. (éd.), *Aristotle. On the parts of animals*, Oxford, Clarendon Press, coll. « Clarendon Aristotle series », 2001, p. 319.

<sup>45</sup> Voir PELLEGRIN P., *La classification des animaux chez Aristote*, *op. cit.*, p. 112-113.

<sup>46</sup> Voir par ex. *Parties des animaux*, IV, 13, 695b2-3 : par rapport aux oiseaux, « la famille des poissons est encore plus tronquée dans ses parties externes, ἔτι μᾶλλον κεκολόβωται » ; *Marche des animaux*, 19, 714b10-11 : « peut-être faut-il considérer tout ce genre-là [le genre des testacés] comme mutilé, ἀνάπηρον » (trad. P. Louis, Paris, 1973). Sur cet emploi du lexique de la difformité et de la mutilation, voir LLOYD G.E.R., *Science, Folklore and Ideology*, *op. cit.*, p. 40.

<sup>47</sup> Cette assertion appelle cependant un correctif : dans la mesure où « la nature cherche l'adapté » ἢ ... φύσις αὐτῆ ζητεῖ τὸ πρόσοφρον, il y a également, aux yeux d'Aristote, une norme particulière propre à chaque catégorie de vivants, qui fait que « chez absolument tous [les animaux] il y a quelque chose de naturel, c'est-à-dire de beau », ἐν ἅπασιν ὄντος τινὸς φυσικοῦ καὶ καλοῦ, et en vertu de laquelle ils sont assez parfaits pour survivre et pour se reproduire éternellement. Respectivement, pour les deux citations et pour le dernier point, *Histoire des animaux*, VIII (IX), 12, 615a25-26 éd. Balme ; *Parties des animaux*, I, 5, 645a22-23 ; *De l'âme*, II, 5, 415a26-29 et *Génération des animaux*, II, 1, 731b31-732a1. Sur cette double conception de l'excellence dans le corpus zoologique aristotélicien, voir CRUBELLIER M. et PELLEGRIN P., *Aristote. Le philosophe et les savoirs*, Paris, Seuil, 2002, p. 287-291.

À l'idée de hiérarchie s'ajoute celle de continuité, *συνέχεια* : il y a continuité des différentes formes de vie, et d'une forme à l'autre, le changement est seulement graduel<sup>48</sup>. On ne trouvera cependant pas chez Aristote une échelle des êtres détaillée, hiérarchisant explicitement toutes les espèces dont il parle dans ses œuvres biologiques<sup>49</sup>. Aristote se contente d'ordonner entre elles de façon souple, en croisant et en combinant pour les besoins de chaque recherche des critères différents quoique convergents, les grandes classes d'êtres vivants, selon une échelle de perfection qui va des testacés et des insectes jusqu'à l'homme<sup>50</sup>. Il s'intéresse peu, en revanche, à la hiérarchisation des espèces au sein de ces grandes classes<sup>51</sup>. Pour les quadrupèdes vivipares, une telle hiérarchisation n'est que très brièvement esquissée dans les *Parties des animaux*, et elle concerne toujours des groupes, non des espèces : « Chez les solipèdes et les animaux au pied fendu en deux il en va ainsi, alors que les animaux à plusieurs doigts et sans cornes ont bien l'aspect de nains, *νανώδη*, mais dans une moindre mesure que les premiers »<sup>52</sup>. Le critère fourni par la proportion entre la partie antérieure et la partie postérieure du corps permet ainsi de placer les fissipèdes au-dessus des solipèdes et des bifurqués, mais un tel classement n'a qu'une portée relative, dans la mesure où le choix d'un autre critère, par exemple le degré d'achèvement du produit de la parturition, peut conduire à inverser la hiérarchie entre les deux ensembles<sup>53</sup>. Comme nous le verrons plus loin, Aristote s'est aussi intéressé à la position singulière du singe.

<sup>48</sup> *Histoire des animaux*, VII (VIII), 1, 588b4-589a1 éd. Balme ; *Parties des animaux*, IV, 5, 681a10-b13. On sait l'importance qu'a par ailleurs la notion de continu pour Aristote, qu'il applique dans sa *Physique*, contre les éléates et les atomistes, à la fois à la grandeur spatiale, au temps et au mouvement : voir sur ce point WASCHKIES H.J., *Von Eudoxos zu Aristoteles*, Amsterdam, Grüner, coll. « Studien zur antiken Philosophie », 1977 ; *id.*, « Mathematical continuum and continuity of movement », in F. DE GANDT et P. SOUFFRIN (éd.), *op. cit.*, p. 151-179 ; CRUBELLIER M., PELLEGRIN P., *op. cit.*, p. 254-258. Sur l'importance de la notion de continuité pour l'idée d'échelle de la nature, voir LOVEJOY A.O., *op. cit.*, p. 55-58. Dans le *Timée* aussi, le règne de la vie est « un vaste continuum » qui va des dieux aux coquillages, et peut-être même jusqu'aux plantes : voir BRISSON L. (éd.), *Platon. Timée/Critias*, *op. cit.*, p. 61 et WOLFF F., art. cit., p. 160.

<sup>49</sup> On ne trouve pas plus dans le corpus biologique d'Aristote une entreprise de classement taxonomique du vivant : voir à ce sujet KULLMANN W., *Wissenschaft und Methode. Interpretationen zur aristotelischen Theorie der Naturwissenschaft*, Berlin-New York, W. de Gruyter, 1974, p. 342-349 ; PREUS A., *Science and Philosophy in Aristotle's Biological Works*, Hildesheim-New York, G. Olms, coll. « Studien und Materialien zur Geschichte der Philosophie. Kleine Reihe », 1975 ; PELLEGRIN P., *La classification des animaux chez Aristote*, *op. cit.* ; *id.*, « Aristotle : a zoology without species », in A. GOTTHELF et J.G. LENNOX (éd.), *Philosophical Issues in Aristotle's Biology*, Cambridge, Cambridge university press, 1987, p. 95-115 ; BALME D.M., « Aristotle's use of division and differentiae », *ibid.*, p. 69-89 ; LENNOX J.G., « Kinds, forms of kinds, and the more and the less in Aristotle's biology », *ibid.*, p. 339-359 ; PELLEGRIN P., « Taxinomie, moriologie, division. Réponses à G.E.R. Lloyd », in D. DEVEREUX et P. PELLEGRIN (éd.), *Biologie, logique et métaphysique chez Aristote : actes du séminaire CNRS-NSF, Oléron, 28 juin-3 juillet 1987*, Paris, CNRS, 1990, p. 37-47 ; ZUCKER A., *op. cit.*, p. 169-238. Cf. LLOYD G.E.R., *Methods and Problems in Greek Science*, Cambridge-New York-Port Chester-Melbourne-Sydney, Cambridge University Press, 1991, p. 4-7.

<sup>50</sup> PELLEGRIN P., *La classification des animaux chez Aristote*, *op. cit.*, p. 147 ; ZUCKER A., *op. cit.*, p. 144-168.

<sup>51</sup> Comme le rappelle justement Bernard BALAN (*op. cit.*, p. 43), « hiérarchie n'est pas série », et « l'Échelle des Êtres se caractérise (...) par des échelons immenses ; c'est un escalier monumental » ; ce sont des grandes classes, et non des espèces, qui sont rangées hiérarchiquement.

<sup>52</sup> *Parties des animaux*, IV, 10, 686b18-20.

<sup>53</sup> *Génération des animaux*, IV, 6, 774b5-9. On remarquera cependant que ce dernier classement ne porte pas directement sur les animaux adultes, qui sont la forme accomplie en même temps que la cause formelle de la génération, mais sur une forme inachevée de l'animal ; il faut d'autant plus relativiser sa portée que l'homme, qui est l'être le plus parfait, produit « les plus inachevés des rejetons achevés » (*Génération des animaux*, V, 1, 779a24-25) : sur tous ces points, voir ZUCKER A., *op. cit.*, p. 156, avec la n. 45.

**I.2.3.** Galien de Pergame a repris principalement à Aristote l'idée d'une échelle continue des êtres. Sur ce point comme sur d'autres, Galien est en effet tributaire des recherches et des théories d'Aristote, même s'il ne reconnaît pas toujours l'étendue de sa dette et même s'il s'écarte de l'enseignement d'Aristote sur un certain nombre de points cruciaux, en le critiquant à l'occasion sans ménagement<sup>54</sup>. En ce qui concerne l'échelle des êtres, cependant, Galien n'éprouve aucune difficulté à se réclamer expressément d'Aristote<sup>55</sup>. Il partage avec lui l'idée d'une échelle continue des êtres. Dans son ouvrage *Sur l'utilité des parties du corps humain*, lequel doit beaucoup à la lecture des *Parties des animaux*<sup>56</sup>, il présente une version synthétique et plus systématique de l'échelle des êtres, qui emprunte aussi bien à la hiérarchie des facultés de l'âme du *De anima* qu'aux esquisses de l'*Histoire des animaux* et des *Parties des animaux*<sup>57</sup> :

Τὰ μὲν γε πρῶτον ἀποκεχώρηκε τῶν φυτῶν καὶ ἔστιν ἀπάντων ζῴων ἀτελέστατα μίαν αἰσθησίν ἔχοντα τὴν ἀφήν, οἷα δὴ τὰ πλεῖστα τῶν ὀστρέων ἐστίν, οἷς οὐ μόνον αἰσθήσεως ὄργανον οὐδὲν, ἀλλ' οὐδὲ κῶλον ἢ σπλάγγχον ὑπάρχει τι διηρθρωμένον, ἀλλ' ἔστιν ὀλίγου δεῖν φυτά. Τούτων δ' ἐπὶ πλεόν ἀφέστηκεν, ὅσα γεύεσθαι πέφυκε, καὶ τούτων ἔτι μᾶλλον, οἷς καὶ τὸ τῶν ὀσμῶν ὄργανον ἐγένετο, καὶ πολὺ δὴ τούτων ἔτι μᾶλλον, οἷς καὶ τὸ τῆς ἀκοῆς. Ἐγγὺς δ' ἦκει τῶν τελέων, οἷς καὶ ταῦτα καὶ τὸ τῆς ὄψεως ὄργανον ὑπάρχει. Τοιοῦτοι μὲν δὴ καὶ οἱ ἰχθύες, ἀλλ' οὔτε πόδες εἰσὶ τούτοις γε οὔτε χεῖρες. Ἀλλὰ λέοντες καὶ κύνες οὐ μόνον πόδας, ἀλλὰ καὶ οἶον χεῖρας ἐκτήσαντο, καὶ τούτων ἔτι μᾶλλον ἄρκτοι τε καὶ πίθηκοι. Τελέα δὲ χεῖρ ἤδη μόνοις τοῖς ἀνθρώποις ἐστίν, ὥσπερ γε καὶ ὁ χρησόμενος αὐτῇ λογισμός, οὐ θεϊότερον οὐδὲν ἐγγίγνεται ζῴῳ θνητῷ. Καθάπερ οὖν ἄνθρωπος ἀπάντων ζῴων ἐστὶ τὸ τελεώτατον, οὕτως ἐν αὐτῷ τούτῳ πάλιν ἀνὴρ γυναικὸς <τελεώτερος>. Ἡ δ' αἰτία τῆς τελειότητος ἢ τῆς θερμότητος ὑπεροχῆ· τοῦτο γάρ ἐστι πρῶτον ὄργανον τῆς φύσεως.

« Parmi les vivants animés, ceux qui sont les premiers à se distinguer des plantes et qui sont les plus imparfaits sont ceux qui ne possèdent que le sens du toucher ; tels sont la plupart des coquillages, qui non seulement ne possèdent aucun organe des sens, mais n'ont ni membres ni viscères bien distincts, et il s'en faut de peu qu'ils ne soient des plantes. S'en distinguent davantage les êtres qui possèdent le goût, plus encore ceux qui sont dotés d'un organe de l'olfaction, bien davantage encore ceux qui possèdent l'ouïe. Se rapprochent des animaux achevés ceux qui y joignent la vue, et tels sont les poissons, même

<sup>54</sup> Sur les rapports entre Galien et l'aristotélisme, voir MORAUX P., « Galien et Aristote », in F. BOSSIER *et al.* (éd.), *Images of Man in Ancient and Medieval Thought. Studia G. Verbeke dicata*, Louvain, Leuven University Press, coll. « Symbolae Facultatis litterarum et philosophiae Lovaniensis », 1976, p. 127-146 ; KOVACIC F., *Der Begriff der Physis bei Galen vor dem Hintergrund seiner Vorgänger*, Stuttgart, F. Steiner, 2001, *passim* ; EJK VAN DER P.J., « 'Aristotle ! What a thing for you to say !' Galen's engagement with Aristotle and Aristotelians », in C. GILL, T. WHITMARSH et J. WILKINS (éd.), *Galen and the world of knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Greek culture in the Roman world », 2009, p. 261-281.

<sup>55</sup> *Utilité des parties du corps humain*, XI, 2 (3, 848 Kühn = 2, 117 Helmreich) et XIV, 6 (4, 160 Kühn = 2, 298 Helmreich). Sur ce point, Galien est plus proche d'Aristote que du *Timée*. L'état très fragmentaire dans lequel le *Commentaire au Timée de Platon* de Galien nous est parvenu par la tradition aussi bien arabe que grecque ne permet pas de savoir si la zoogonie finale avait retenu l'attention de Galien : voir SCHRÖDER H.O. (éd.), *Galen in Platonis Timaeum commentarii fragmenta*, Leipzig-Berlin, Teubner, coll. *Corpus medicorum Graecorum*, Suppl. 1, 1934, p. 9-26 et LARRAIN C.J., *Galens Kommentar zu Platons Timaios*, Stuttgart, Teubner, coll. « Beiträge zur Altertumskunde », 1992. Dans son traité *Sur les doctrines d'Hippocrate et de Platon* (IX, 9, 1-14 = CMG V/4/1/2, p. 596-600), Galien ne parle, en termes pour le moins prudents, que de la fabrication des hommes, fabrication de leur âme, puis fabrication de leur corps, dont il rappelle l'agent dans le *Timée*, à savoir les « jeunes dieux ».

<sup>56</sup> Voir en particulier MORAUX P., « Galen and the *De Partibus Animalium* », in A. GOTTHELF A. (éd.), *op. cit.*, p. 327-344 et FLEMMING R., « Demiurge and Emperor in Galen's world of knowledge », in C. GILL, T. WHITMARSH et J. WILKINS (éd.), *op. cit.*, p. 59-84, spéc. 76-78.

<sup>57</sup> Galien, *Utilité des parties du corps humain*, XIV, 6 (4, 160-161 Kühn = 2, 298-299 Helmreich) (trad. personnelle). Sur l'échelle des êtres de Galien, voir en particulier KOVACIC F., *op. cit.*, p. 195-209.

s'ils n'ont ni pieds ni mains. Le lion et le chien ont pour leur part non seulement des pieds, mais aussi un semblant de mains, de même que les ours et les singes, à un degré cependant supérieur. Les hommes sont les seuls à posséder une main achevée, de même que la raison qui permet d'en user, la plus divine des facultés qui peuvent se rencontrer dans un vivant animé mortel. Et de même que l'homme est le plus achevé des vivants animés, de même l'homme mâle est plus achevé que la femme ; la cause de sa perfection est sa surabondance de chaleur, car la chaleur est le premier instrument de la nature. »

Pour hiérarchiser les différentes catégories d'animés, Galien utilise d'abord le critère des sens, la possession de l'âme sensitive différenciant les animaux des plantes, qui n'ont en partage que l'âme nutritive, comme l'expose Aristote dans son traité *De l'âme*<sup>58</sup>. Galien reprend également la hiérarchie aristotélicienne des sens, qui va du toucher à la vue, le conséquent impliquant toujours en puissance l'antécédent<sup>59</sup>. Au lieu de poursuivre avec les animaux possédant en sus l'âme motrice, puis l'âme rationnelle, Galien change brusquement de critère, en privilégiant les considérations moriologiques : la possession de pieds, puis de mains, ou de ce qui y ressemble. Dans la mesure où le corps est pour lui comme pour Aristote « l'instrument de l'âme »<sup>60</sup>, la hiérarchie des facultés de l'âme n'en est pas moins toujours présente à l'arrière-plan : les pieds peuvent ainsi être mis en rapport avec l'âme motrice, même si les poissons, mentionnés juste avant, possèdent déjà cette âme motrice, tandis que les mains sont le privilège de cet être rationnel qu'est l'homme. On retrouve chez Galien la valorisation aristotélicienne de la main, cet « instrument pour des instruments » que l'homme possède parce qu'il est le plus intelligent des animaux<sup>61</sup> ; Galien, pour sa part, associe intimement « sagesse et mains », σοφία καὶ χεῖρες, qui distinguent l'homme des autres êtres animés du double point de vue de l'âme et du corps qui lui sert d'instrument<sup>62</sup>. Ce changement de critère s'accompagne aussi d'un saut dans l'échelle des êtres, puisque Galien passe directement des poissons aux quadrupèdes, sans s'attarder sur les catégories intermédiaires, notamment les oiseaux, et en se concentrant sur les espèces les plus proches de l'homme.

C'est là une double inflexion par rapport aux œuvres conservées d'Aristote. Aristote, comme on l'a vu, hiérarchise des classes qui sont plus larges que les seules espèces<sup>63</sup>. D'autre part, le lieu de l'échelle des êtres où le phénomène de la transition imperceptible se donne à

<sup>58</sup> Aristote, *De l'âme*, II, 2, 413b1-9.

<sup>59</sup> Aristote, *De l'âme*, II, 2, 413b32-414a3 et 3, 414b28-415a12.

<sup>60</sup> Aristote, *De l'âme*, II, 4, 415b15-20 et Galien, *Utilité des parties du corps humain*, I, 2 (3, 2 Kühn = 1, 1 Helmreich).

<sup>61</sup> Aristote, *Parties des animaux*, IV, 10, 687a6-b5. Sur les réflexions antiques relatives à la main, voir GROSS K., « Lob der Hand im klassischen und christlichen Altertum », *Gymnasium*, n° 83, 1976, p. 423-440 ; LONGO O., « La mano e il cervello : da Anassagora a Leroi-Gourhan », in *Ethos e cultura : studi in onore di Ezio Riondato*, II, Padoue, Antenore, coll. « Miscellanea erudita », 1991, p. 955-972, repris dans *id.*, *L'universo dei Greci. Attualità e distanze*, Venise, Marsilio, 2000, p. 112-124 ; LONGO O., « La mano (e il piede) dell'uomo (e della scimmia) », *Atti dell'Istituto Veneto di SS.LL. AA.*, 158, 1999-2000, classe di scienze fisiche, matematiche e naturali, p. 247-270, repris dans *id.*, *Saperi antichi. Teoria ed esperienza nella scienza dei Greci*, Venise, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, coll. « Memorie/Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, Classe di Scienze Fisiche, Matematiche e Naturali », 2003, p. 221-241 ; ZUCKER A., « La main et l'esprit. Sur l'aphorisme d'Anaxagore (Frg. A 102) », in J.-M. GALY et M.-R. GUELFUCCI (éd.), *L'homme grec face à la nature et face à lui-même. Hommage à Antoine Thivel*, Nice, Association des publications de la faculté des lettres, coll. « Publications de la Faculté des lettres, arts et sciences humaines de Nice », 2000, p. 277-308 ; LONGO O., « La mano dell'uomo da Aristotele a Galeno », *QUCC*, n.s., n° 66, 2000, p. 7-27.

<sup>62</sup> Pour cette alliance entre σοφία et χεῖρες, voir par ex. *Utilité des parties du corps humain*, I, 2 (3, 3-4 Kühn = 1, 2 Helmreich), avec les analyses de KOVACIC F., *op. cit.*, p. 180-183.

<sup>63</sup> Voir *supra*, p. 13.



voir le plus facilement est pour Aristote le segment où l'on passe de la plante au vivant animé, et c'est toujours à propos de ces formes intermédiaires entre la plante et l'animal qu'Aristote formule l'idée d'une nature passant insensiblement d'une forme à l'autre, un énoncé qui n'en a pas moins une portée générale<sup>64</sup>. Galien, pour sa part, s'intéresse plutôt à l'autre extrémité, au segment qui est au contact de l'homme. Un tel déplacement d'intérêt s'explique à la fois par des considérations pratiques, liées à la nécessité d'identifier les animaux morphologiquement les plus proches de l'homme pour les faire servir à une meilleure intelligence de l'anatomie et de la physiologie humaines<sup>65</sup>, et par la perspective axiologique adoptée par Galien, qui prend l'homme comme norme et en fait le seul vivant divin vivant sur terre.

Pour hiérarchiser les espèces les plus proches de l'homme, Galien utilise deux critères convergents : la possession de mains, ou de semblants de mains, comme nous venons de le voir dans le chapitre 6 du livre XIV de l'ouvrage *Sur l'utilité des parties du corps humain*<sup>66</sup>, et la position plus ou moins redressée, comme c'est le cas dans le chapitre 3 du livre III<sup>67</sup> :

Τὰ γὰρ ἄλλα ζῶα, τὰ μὲν μᾶλλον, τὰ δ' ἥττον, ἅπαντα δ' οὖν ἐστὶ πρηνῆ, τρόπον ὁμοιότατον βαδίζοντα τοῖς ἐπὶ τῶν χειρῶν ἔρπουσι βρέφεσιν. Ἀσκαλαβῶται μὲν γε καὶ σαῦραι καὶ πάνθ' ὅσα βραχυσκελετὴ ζῶα τελέως ἐστὶ πρηνῆ, ψαύει γὰρ αὐτῶν ἡ γαστήρ ἀεὶ τῆς γῆς, καὶ τούτων ἔτ' ἀκριβέστερον οἱ ὄφεις. Ἴππος δὲ καὶ κύων καὶ βοῦς καὶ λέων καὶ πάντα τὰ τετράποδα μεταξὺ τῶν τ' ἀκριβῶς ἐστὶ πρηνῶν καὶ τῶν τελέως ὀρθῶν. Οὕτω δὲ καὶ οἱ ὄρνια ἀπαντες, εἰ καὶ δίποδες εἰσιν· οὐ γὰρ ἐπὶ μιᾶς εὐθείας οὐδ' οὔτοι τῆ ῥάχει τὰ τῆς βαδίσεως ἔχουσιν ὄργανα.

« Les autres animaux sont tous plus ou moins inclinés, se déplaçant d'une façon fort semblable à celle des petits enfants qui rampent sur les mains. Les geckos, les lézards et tous les animaux à pattes courtes sont complètement inclinés, dans la mesure où leur ventre est toujours en contact avec le sol, et les serpents le sont plus parfaitement encore. Le cheval, le chien, le bœuf, le lion et tous les quadrupèdes occupent une position intermédiaire entre les animaux parfaitement inclinés vers l'avant et ceux qui sont complètement redressés. Il en va de même pour tous les oiseaux, même si eux aussi sont bipèdes. En effet, chez eux aussi, les organes de la marche ne sont pas alignés avec la colonne vertébrale. »

Si le second critère n'est qu'une reformulation des vues non seulement de Platon, mais aussi d'Aristote, dont Galien ne reprend cependant pas les considérations sur la proportion des parties supérieure et inférieure du corps, le premier critère est propre à Galien, au moins dans

<sup>64</sup> Voir *supra*.

<sup>65</sup> Voir sur ce point GAROFALO I., « The six classes of animals in Galen », in J.A. LOPEZ FERES (éd.), *Galeno : obra, pensamiento e influencia*, Coloquio internacional celebrado en Madrid, Marzo de 1988, Madrid, Universidad nacional de educación a distancia, 1991, p. 73-87 ; HANKINSON R. J., « Le phénomène et l'obscur : Galien et les animaux », in B. CASSIN et J.-L. LABARRIERE (éd.), *op. cit.*, p. 75-93 ; ZUCKER A., *op. cit.*, p. 298-299 ; BOUDON-MILLOT V., « L'homme, cet animal doué de sagesse et seul être divin parmi ceux qui vivent sur la terre (Galien, *De usu partium* I, 2) », in I. BOEHM et P. LUCCIONI (éd.), *Le médecin initié par l'animal. Animaux et médecine dans l'Antiquité grecque et latine*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2008, p. 28-38 ; GLEASON M.W., « Shock and awe : the performance dimension of Galen's anatomy demonstrations », in C. GILL, T. WHITMARSH et J. WILKINS (éd.), *op. cit.*, p. 85-114.

<sup>66</sup> Voir aussi *Utilité des parties du corps humain*, III, 2 (3, 176 Kühn = 1, 129 Helmreich) ; III, 5 (3, 192 Kühn = 1, 141 Helmreich) ; XI, 2 (3, 848 Kühn = 2, 117 Helmreich).

<sup>67</sup> *Utilité des parties du corps humain*, III, 3 (3, 181-182 Kühn = 1, 132-133 Helmreich) (trad. personnelle). On distinguera la hiérarchie ainsi dessinée des classements plus ponctuels, par degré de ressemblance avec l'homme, qui apparaissent ailleurs dans l'œuvre de Galien, à propos chaque fois d'une structure anatomique bien précise : voir *supra*, n. 65.

son application aux espèces proches de l'homme<sup>68</sup>, et c'est d'ailleurs ce critère, et lui seul, qui permet d'établir des distinctions au sein de la classe des quadrupèdes. Ces deux caractéristiques, qui constituent le propre corporel de l'homme – l'homme est « le seul parmi les animaux à se tenir droit », ὀρθὸν ἴσταται μόνον τοῦτο τῶν ζῴων, de même qu'il est « le seul à se servir correctement de ses mains », χερσὶ χρῆται μόνον καλῶς<sup>69</sup> –, sont étroitement corrélées par Galien, qui prend également en compte la position assise<sup>70</sup> :

Ὡστε μόνος ἀπάντων ζῴων ἄνθρωπος ὀρθὸς ἀνέστηκεν, ὥσπερ οὖν καὶ καθέζεσθαι μόνος ἀπάντων ἐδείκνυτο. Καὶ γὰρ οὖν καὶ τῶν χειρῶν αἱ κατὰ τὰς τέχνας ἐνέργειαι πᾶσαι δυοῖν τούτων δεόνται σχημάτων. Τὰ μὲν γὰρ ὀρθοί, τὰ δὲ καθήμενοι χειρουργοῦμεν· οὐδὲν δ' οὔθ' ὑπτιος οὐδεὶς οὔτε πρηνῆς ἐργάζεται. Καὶ δεόντως οὐδὲν τῶν ἄλλων ζῴων οὔθ' ἴστασθαι δυνατόν οὔτε καθέζεσθαι κατεσκεύασεν ἢ φύσις, ὅτι οὐδὲ χειρουργήσειν ἔμελλέ τι.

« Il en résulte que l'homme est bien le seul de tous les animaux à se tenir droit, de même que l'on a pu montrer qu'il était le seul à s'asseoir. Et de fait, l'ensemble des actions que la main accomplit dans l'exercice des différentes pratiques techniques requiert ces deux positions. Ce que nous faisons avec nos mains, nous le faisons en effet soit debout, soit assis, et personne ne travaille jamais couché sur le dos ou sur le ventre. Et c'est avec raison que la nature n'a donné à aucun autre animal une conformation lui permettant de se tenir debout ou de s'asseoir, puisqu'ils ne sont pas destinés à faire quelque chose avec leurs mains. »

En conclusion, on soulignera que l'échelle des êtres, dans ses différentes versions, regroupe les différentes espèces de vivants animés (mortels) en les hiérarchisant du moins parfait vers le plus parfait, qui est la forme humaine, plus précisément encore la forme humaine adulte mâle. En ce sens, les animaux peuvent être vus dans leur ensemble, quoique à des degrés divers, comme une version imparfaite et déformée de l'homme, une perte de perfection qui commence au sein même de l'espèce humaine, avec la femme et l'enfant. Tous les animaux sont donc potentiellement des caricatures de l'homme, pourvu cependant que la déformation de l'espèce humaine soit d'une part effectivement perçue, d'autre part considérée comme amusante ou risible. Il s'agit cependant là de restrictions de taille, dont il convient de mesurer les conséquences. Ces deux conditions permettent en effet de concilier jusqu'à un certain point les deux perspectives étudiées dans cette première partie : alors qu'en droit ce sont les animaux les plus éloignés de l'homme qui sont les plus caricaturaux, ce sont en fait les animaux les plus proches de l'homme, à commencer par le singe, qui satisferont le mieux les deux conditions précédemment énoncées : une ressemblance effectivement perçue, et une ressemblance considérée comme amusante. Le cas de l'âne, en revanche, ne se laissera pas aussi facilement réglé, dans la mesure où il n'offre pas une ressemblance caricaturale avec l'homme, mais avec un autre animal, à savoir le cheval.

<sup>68</sup> Même si Aristote souligne que certaines espèces, à savoir le phoque et l'ours, possèdent, aux membres antérieurs, « des pieds qui sont semblables à des mains », τοὺς πόδας ὁμοίους χερσίν (*Histoire des animaux*, II, 1, 498a33-34), s'il remarque que les fissipèdes « se servent de leurs pattes antérieures comme de mains pour de multiples usages » (*ibid.*, II, 1, 497b20-21 ; cf. *Parties des animaux*, II, 16, 659a23) et s'il ne manque pas de rapprocher les extrémités des fissipèdes et les pieds et les mains de l'homme (*ibid.*, II, 1, 499b6-8), il n'en fait pas explicitement un critère de hiérarchisation, préférant opposer en bloc à l'homme, dans le chapitre IV, 10 des *Parties des animaux*, tous les quadrupèdes, lesquels ont des membres antérieurs à la place de bras et de mains. Sur les mains du singe, voir *infra*.

<sup>69</sup> *Utilité des parties du corps humain*, XIII, 11 (4, 127 Kühn = 2, 274 Helmreich).

<sup>70</sup> *Utilité des parties du corps humain*, III, 3 (3, 182 Kühn = 1, 133 Helmreich) (trad. personnelle). Cette corrélation est seulement esquissée par Aristote, *Parties des animaux*, IV, 10, 687a6-8.

## II. Le singe comme caricature de l'homme

Reprenons dans cette perspective le cas du singe. Suivant la mise en ordre opérée des êtres vivants, le singe peut être perçu soit comme le double animal – ou bestial – de l'homme, soit comme un être occupant dans l'échelle du vivant une place immédiatement inférieure à celle de l'homme, intermédiaire donc entre les quadrupèdes et l'homme.

### II.1. Le singe entre l'homme et le quadrupède : les analyses d'Aristote

Aristote, dans un long développement de l'*Histoire des animaux* qui constitue le développement sur les singes le plus détaillé légué par l'Antiquité, s'engage résolument dans cette voie<sup>71</sup>. Le singe, comme d'autres espèces, participe de deux natures en cumulant des caractères qui sont caractéristiques de classes différentes, même s'ils ne définissent pas forcément ces classes<sup>72</sup>. Dans le cas du singe, ces deux classes sont les quadrupèdes et l'homme : le singe « est quant à sa nature à la fois du côté de l'homme et du côté des quadrupède », ἐπαμφοτερίζει τὴν φύσιν τῷ τ'ἀνθρώπῳ καὶ τοῖς τετράποσιν. Dans son ouvrage sur les *Parties des animaux*, Aristote formule de façon un peu plus précise cette notion de double appartenance<sup>73</sup> :

ἽΟ δὲ πίθηκος διὰ τὸ τὴν μορφήν ἐπαμφοτερίζειν καὶ μηδετέρων τ' εἶναι καὶ ἀμφοτέρων, διὰ τοῦτ' οὔτε οὐρὰν ἔχει οὔτ' ἰσχία, ὡς μὲν δίπους ὄν οὐράν, ὡς δὲ τετράπους ἰσχία.

« Quant au singe, comme il a une forme intermédiaire et qu'il n'appartient à aucune espèce tout en appartenant à deux, il n'a ni queue ni fesse. »

Une telle formulation suggère trois modalités différentes de l'ἐπαμφοτερίζειν : avoir tantôt les traits d'une catégorie, tantôt les traits de l'autre ; pour une même partie, réunir les caractéristiques des deux catégories ; pour une même partie, être dépourvu des caractéristiques de l'une et l'autre catégorie. Ces trois cas de figure apparaissent conjointement dans la description que donne Aristote du πίθηκος, dont le modèle est le macaque berbère. Le singe est du côté de l'homme en ce qui concerne la face, les bras, les mains, ainsi que les organes génitaux des femelle ; dans l'ensemble, le traitement des ressemblances du singe avec l'homme est assez généreux, au point même de contredire, comme le remarque justement G.E.R. Lloyd, un certain nombre d'affirmations, faites ailleurs

<sup>71</sup> Aristote, *Histoire des animaux*, II, 8-9, 502a16-502b26. Sur ce passage, voir notamment POIRIER J.-L., art. cit., p. 693-694 et CARBONE A. L., *op. cit.*, p. 141-142.

<sup>72</sup> Sur ces « dualisiers » ont fait couler beaucoup d'encre, voir PREUS A., « Eidos as norm in Aristotle's biology », in J.P. ANTON et A. PREUS (éd.), *Essays in Ancient Greek Philosophy*, II, Albany, State University of New York Press, 1983, p. 340-363 ; LLOYD G.E.R., *Science, Folklore and Ideology*, *op. cit.*, p. 44-53, avec les remarques critiques de R. Parker dans son compte-rendu de l'ouvrage : PARKER R., « Sex, women, and ambiguous animals », *Phronesis*, n° 29/2, 1984, p. 174-187, spéc. 182-185 ; PELLEGRIN P., *La classification des animaux chez Aristote*, *op. cit.*, p. 146-147 ; GRANGER H., « The scala naturae and the continuity of kinds », *Phronesis*, n° 30, 1985, p. 181-200 ; CRUBELLIER M., PELLEGRIN P., *op. cit.*, p. 290-291 ; ZUCKER A., *op. cit.*, p. 221-228. Sur cette question, voir aussi les réflexions de SPERBER D., « Pourquoi les animaux parfaits, les hybrides et les monstres sont-ils bons à penser symboliquement? », *L'Homme*, n° 15, 1975, p. 5-34.

<sup>73</sup> *Parties des animaux*, IV, 10, 689b32-34 (trad. P. Louis, Paris, 1957). Voir à ce sujet ZUCKER A., *op. cit.*, p. 226, avec la n. 63.

par Aristote, sur ce qui appartient en propre à l'homme<sup>74</sup>. Le singe est en revanche du côté des quadrupèdes par la proportion entre la partie supérieure et la partie inférieure de son corps et par les organes génitaux des mâles. Pour d'autres traits, en revanche, le singe participe à la fois de l'homme et des quadrupèdes : « Les singes ont un dos couvert de poils, puisque ce sont des quadrupèdes, mais le devant l'est également, puisqu'ils ont une forme humaine ». Il arrive enfin que les singes ne participent ni de l'homme ni du quadrupède, leur double appartenance se neutralisant au lieu d'aboutir comme précédemment à un cumul : comme l'homme, le singe n'a pas de queue, comme les quadrupèdes il est dépourvu de fesses ; une telle exclusion doit cependant être nuancée, dans la mesure où le singe possède comme un souvenir de son appartenance à la catégorie des quadrupèdes, en l'espèce une queue vestigiale<sup>75</sup>. On voit par là la grande souplesse explicative de ce schéma de double appartenance, qui permet de rendre compte de la plupart des caractéristiques du singe, comme le tableau suivant en témoigne :

---

<sup>74</sup> LLOYD G.E.R., *Science, Folklore and Ideology*, *op. cit.*, p. 31-32.

<sup>75</sup> II, 8, 502b21-23 ; cf. *Parties des animaux*, *loc. cit.* Sur ces parties vestigiales, qui se réduisent à un seul point, voir CARBONE A.L., *op. cit.*, p. 142. Sur l'absence de fesses chez le singe, voir déjà Sémonide d'Amorgos, fr. 7 West, v. 76 ; cf. Phèdre, *Fables*, App. 1 (= 533 Perry) et Galien, *Utilité des parties du corps humain*, III, 8 (3, 209 Kühn = 1, 153 Helmreich).

Tableau 1. Le singe comme « dualiser » dans l'*Histoire des animaux* d'Aristote

|   | Homme                       | Quadrupède                    |
|---|-----------------------------|-------------------------------|
| Disposition de la pilosité  | X<br>sur le devant          | X<br>sur le dos               |
| Visage, narines, oreilles, dents,<br>cils sur la paupière inférieure                    | X                           |                               |
| Mamelles <sup>76</sup>  | (X)                         |                               |
| Bras et flexion des bras  | X                           | (X)<br>bras couverts de poils |
| Mains   | X<br>(mais en plus bestial) |                               |
| Pieds   |                             |                               |
| Bras et cuisse courts en<br>comparaison de l'avant-bras et<br>de la jambe <sup>77</sup> |                             |                               |
| Nombri <sup>78</sup>  | (-) ?                       | (+) ?                         |
| Proportions du corps (rapport<br>haut/bas)  |                             | X                             |
| Position  | -                           | +                             |
| Absence de fesses   |                             | X                             |
| Absence de queue  | X<br>(mais rudiment)        |                               |
| Organes génitaux féminins   | X                           |                               |
| Organes génitaux masculins  |                             | X<br>(chien)                  |

<sup>76</sup> La référence à l'espèce humaine n'est pas explicitée ici, mais voir en ce sens *Partie des animaux*, IV, 10, 688a11-28 ; le développement parallèle de l'*Histoire des animaux*, II, 1, 500a13-32, est plus nuancé, car l'éléphant y est aussi présenté comme proche de l'homme sous le rapport de la position et du nombre des mamelles.

<sup>77</sup> La comparaison avec le reste du corpus biologique d'Aristote n'indique pas en quel sens il faut interpréter ce trait. En *Histoire des animaux*, I, 15, 493b24-25, Aristote se contente de suggérer, à propos de l'homme, qu'on retrouve dans les membres supérieurs comme dans les membres inférieurs le même rapport proportionnel entre les deux segments principaux qui les constituent. Il semble bien cependant que le comparant soit ici l'homme, chez qui le rapport entre stylopede et zeugopode est bien inverse.

<sup>78</sup> Les caractéristiques du nombril simien ne sont explicitement référées par Aristote ni à l'espèce humaine ni à la catégorie des quadrupèdes, et sur ce point le corpus biologique d'Aristote ne fournit pas de réponse univoque : s'il affirme à plusieurs reprises que tous les animaux, aussi bien ovipares que vivipares, ont un ὄμφαλος – au sens de cordon ombilical – au cours de leur vie embryonnaire, ce n'est qu'à propos des oiseaux adultes qu'Aristote affirme expressément que leur nombril n'est plus visible (*Parties des animaux*, IV, 12, 693b23 ; cf. *Génération des animaux*, III, 2, 754a11-15). L'un des *Problèmes* du livre X (X, 46, 896a12) se demande cependant « pourquoi, chez les humains, le nombril est grand alors qu'il n'est pas apparent chez les autres animaux ». Si l'on accepte, à la suite de P. Louis (LOUIS P. [éd.], *Aristote. Problèmes. Sections I-X*, Paris, Belles Lettres, coll. « C.U.F. », 1991 p. 149-155), de considérer comme authentiquement aristotélicien le contenu de ce livre X, on en déduira que le nombril du singe, qui consiste en « un simple point dur dans la région de l'ombilic », σκληρόν (...) τι κατὰ τὸν τόπον τοῦ ὄμφαλου, peut être rapproché à la fois de celui de l'homme, en ce qu'il y a bien quelque chose de visible, et de celui des autres animaux, en ce qu'il n'est pas proéminent. La comparaison avec ce que dit Aristote de la queue du singe, qualifiée de non existante quoique réduite à l'état de vestige (502b22-23), conduit cependant à penser qu'un nombril réduit à l'état de trace équivaut plutôt à ses yeux à une absence de nombril.

Il est cependant une partie du singe qui ne s'intègre pas aisément dans ce schéma, et sur laquelle Aristote s'arrête longuement, c'est le pied<sup>79</sup>. Comme le dit Aristote, le singe a des pieds semblables à des mains, une observation qui sera systématisée par Buffon, lequel forgera comme on sait le qualificatif de « quadrumane »<sup>80</sup>. Or cette conformation particulière ne se laisse référer ni à l'homme<sup>81</sup>, ni à la catégorie des quadrupèdes, si bien qu'Aristote est obligé ici d'abandonner le balancement qui organise le reste du passage et de reconnaître le caractère singulier des pieds simiens : « mais les pieds sont particuliers », ἰδίους δὲ τοῦς πόδας. Aristote ne combine plus le référent humain et le référent fourni par les quadrupèdes, mais deux référents appartenant à l'homme, à savoir la main et le pied<sup>82</sup> :

[...] εἰσὶ γὰρ οἶον χεῖρες μεγάλαι, καὶ οἱ δάκτυλοι ὥσπερ οἱ τῶν χειρῶν, ὁ μέσος μακρότατος, καὶ τὸ κάτω τοῦ ποδὸς χειρὶ ὅμοιον, πλὴν ἐπιμηκέστερον τοῦ τῆς χειρός, ἐπὶ τὰ ἔσχατα τεῖνον, καθάπερ θέναρ· τοῦτο δ' ἐπ' ἄκρου σκληρότερον, κακῶς καὶ ἀμυδρῶς μιμούμενον πτέρνην.

« [...] ce sont comme de grandes mains, avec des doigts semblables à ceux des mains ; celui du milieu est le plus long, et le dessous du pied ressemble à une main, sauf qu'il est plus allongé que celui de la main, et s'étend jusqu'à l'extrémité, comme une paume : il se termine par une partie plus dure qui imite mal et confusément un talon. »

Pour Aristote, les orteils et la plante du pied simien rappellent moins les orteils et la plante du pied humain que les doigts et la paume d'une main humaine, alors que dans le pied humain, ce sont non seulement les orteils, mais aussi ce qu'Aristote appelle « la partie qui n'est pas divisée dans le pied », τὸ ἄσχιστον τοῦ ποδὸς, qui correspondent aux doigts de la main<sup>83</sup> ; en revanche, l'extrémité opposée du pied simien se termine bien par quelque chose qui rappelle le talon d'un pied humain<sup>84</sup>. Cette dualité du pied simien ne pose pas de problème en termes de cause finale, puisqu'Aristote affirme que le singe se sert de ses pieds à la fois comme de pieds et comme de mains<sup>85</sup>. Elle échappe en revanche au schéma de la double appartenance. Pour réduire cette anomalie, Aristote, en présentant le pied simien comme une contrefaçon de pied humain, parvient à l'intégrer dans sa réflexion plus générale sur la bipédie

<sup>79</sup> Contrairement à ce qu'écrit F. Lissarrague (« L'homme, le singe et le satyre », in B. CASSIN, J.-L. LABARRIERE et G. ROMÉYER DHERBEY (éd.), *op. cit.*, p. 455-472, p. 458), ce n'est pas le derrière du singe qui pose problème à Aristote, puisque l'oscillation entre le quadrupède et l'homme arrive à rendre compte de ses caractéristiques, mais bien son pied. On notera qu'Aristote a omis de revenir sur la question dans le développement qu'il consacre aux « pieds » des animaux dans les *Parties des animaux* (IV, 10, 690a4-b10).

<sup>80</sup> Le terme « quadrumane » apparaît pour la première fois dans le volume XIV de l'*Histoire naturelle* de Buffon : BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*, vol. 14, Paris, Imprimerie royale, 1766, p. 18. C'est Blumenbach qui le premier en fit un taxon en 1795, dans la troisième édition de son *De Generis humani varietate nativa* (Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1795<sup>3</sup>, p. XV), taxon qui fut popularisé par la suite par Cuvier : CUVIER G., *Le règne animal distribué d'après son organisation : Pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, Paris, Déterville libraire, Imprimerie de A. Belin, 1817, I, p. XXII et 100.

<sup>81</sup> Dans son analyse de la conformation du pied humain, Aristote s'attache bien plutôt à le différencier nettement de la main ; il faut attendre Galien pour trouver des considérations détaillées sur les ressemblances entre les mains de l'homme et ses pieds, qui « imitent les mains dans la mesure du possible » (*Utilité des parties du corps humain*, III, 5 = 3, 190 et 192 Kühn = 1, 139-140 Helmreich). Sur tous ces points, voir LONGO O., *Saperi antichi*, *op. cit.*, p. 233-236.

<sup>82</sup> *Histoire des animaux*, II, 8, 502b5-10 (trad. P. Louis, Paris, Belles Lettres, 1964).

<sup>83</sup> *Partie des animaux*, IV, 10, 690b2-3.

<sup>84</sup> 502b5-10.

<sup>85</sup> 502b10-11. Sur la fonction respective du pied et de la main chez l'homme, voir *Parties des animaux*, IV, 10, 690a30-690b6. Sur la possibilité qu'un seul organe puisse remplir deux fonctions à la fois, voir en particulier *Parties des animaux*, IV, 6, 683a20-26.

et la quadrupédie : ayant le dessous du pied semblable à la paume de la main, le singe n'a pas vraiment de talon, ce qui montre bien, aux yeux d'Aristote, qu'il n'est pas vraiment fait pour la bipédie ; si donc le pied du singe n'est pas celui d'un quadrupède, il n'en ramène pas moins le singe vers la quadrupédie en ce qu'il l'éloigne de la bipédie<sup>86</sup>. Il n'en reste pas moins vrai que les pieds du singe, cette « sorte de composé de pied et de main » (ὥσπερανεί συγκεκμημένους ἐκ χειρὸς καὶ ποδός), ne s'intègrent pas d'emblée et parfaitement dans le schéma explicatif qui domine l'ensemble du passage. En résumé, on peut dire que le singe ressemble surtout à l'homme par sa face, ses bras et ses mains, aux quadrupèdes par les proportions générales de son corps, et qu'il est pourvu de pieds bizarres. Les proportions générales de son corps comme la conformation de son pied concourent à l'éloigner de la bipédie, si bien que c'est bien la droiture de la stature qui en dernière analyse distingue l'homme du singe.

Il est significatif qu'Aristote introduise au sujet du pied la catégorie de l'imitation : « il se termine par une partie plus dure *qui imite mal et confusément un talon*, κακῶς καὶ ἀμυδρῶς μιμούμενον πτέρνην ». Une telle remarque est préparée, dans les lignes qui précèdent, par ce que dit Aristote de la main du singe, de ses doigts et de ses ongles, qui sont « semblables à ceux de l'homme », ὁμοίους ἀνθρώπῳ, « quoique en plus bestial », πλὴν ... ἐπὶ τὸ θηριωδέστερον. Cette façon de spécifier et en même temps de restreindre la ressemblance est très proche des considérations développées dans les *Topiques*, où la ressemblance du singe avec l'homme était, comme nous l'avons vu, une ressemblance « en plus ridicule », ἐπὶ τὰ γελοιώτερα ... ὅμοιον, ou « en pire », ἐπὶ τὰ χείρω ὅμοιον<sup>87</sup>. Aristote emploie ici au comparatif un terme, θηριώδης, qui qualifie très rarement un animal dans son corpus biologique<sup>88</sup>. Pour en trouver des attestations plus fournies, il faut se tourner vers les ouvrages éthiques, en particulier l'*Éthique à Nicomaque*, qui contribue, à la différence des traités zoologique et biologiques, à « inventer » la figure de l'animal comme genre homogène de vivants qui sont distincts à la fois des hommes et des dieux<sup>89</sup>. On retrouve notamment l'adjectif θηριώδης, à côté du substantif θηριότης, dans le long passage qu'Aristote consacre à la bestialité dans le livre VII de son *Éthique à Nicomaque*<sup>90</sup> : si la bestialité, forme extrême de l'intempérance qui passe la mesure du vice, est refusée aux autres vivants animés que l'homme, elle n'en fonctionne pas moins comme un très sûr dispositif d'exclusion de la nature humaine, dans la mesure où ceux qui font preuve de bestialité ne sont pas décrits comme « méchants », mais bien comme des non-hommes, en ce qu'ils ne possèdent ni les vertus ni les capacités intellectuelles nécessaires pour pouvoir vivre en cité<sup>91</sup>. Dans le cas de la main du

<sup>86</sup> 502b16-21. Sur ce point, voir en particulier POIRIER J.-L., *loc. cit.*

<sup>87</sup> Voir *supra*, p. 4-5.

<sup>88</sup> Outre le passage relatif au singe, on n'en trouve que deux occurrences, l'une dans l'*Histoire des animaux* (VII [VIII], 28, 607a6), à propos du fruit du croisement du tigre et de la chienne, qui est encore, à la première génération, θηριώδες, l'autre dans les *Parties des animaux* (III, 2, 663a13), à propos des prédateurs « féroces et agressifs », τὰ ... θηριώδη καὶ μάχιμα, dont les antilopes et les gazelles se gardent par la fuite. L'adjectif a le sens de « féroce » dans ces deux occurrences qui, si elles n'éclairent pas le passage sur la main du singe, n'en montrent pas moins que le terme était volontiers pris en mauvaise part.

<sup>89</sup> Voir WOLFF F., « L'animal et le dieu : deux modèles pour l'homme. Remarques pouvant servir à comprendre l'invention de l'animal », in B. CASSIN, J.-L. LABARRIERE et G. ROMÉYER DHERBEY (éd.), *op. cit.*, p. 157-180.

<sup>90</sup> *Éthique à Nicomaque*, VII, 1, 1145a25-33 et 6, 1148b19-1149a20.

<sup>91</sup> Voir en particulier VEGETTI M., « Normal, naturel, normatif dans l'éthique d'Aristote », in G. ROMÉYER DHERBEY et G. AUBRY (éd.), *L'excellence de la vie. Sur l'Éthique à Nicomaque et l'Éthique à Eudème d'Aristote*, Paris, Vrin, coll. « Histoire de la philosophie », 2004, p. 63-74.

singe, la bestialité n'est pas affaire de disposition ou d'activité, mais de conformation et d'apparence, mais elle n'en fonctionne pas moins comme un moyen efficace d'éloigner le singe de l'homme, quelques ressemblances qu'il offre par ailleurs avec ce dernier. Quant à la notion d'imitation, qui comporte un riche arrière-plan platonicien, c'est une manière sans doute plus radicale de creuser encore la distance et d'introduire un décalage au sein de la ressemblance. Si cette notion est par ailleurs bien présente dans la réflexion d'Aristote, notamment dans le domaine de la poétique et de la rhétorique, la description du singe et de son pied offre la seule occurrence d'un terme de la famille de μιμεῖσθαι pour spécifier dans le corpus biologique une différence entre parties des animaux<sup>92</sup>, ce qui rend son emploi d'autant plus frappant. Réapparaît ainsi, de façon presque clandestine, la conception traditionnelle du singe comme caricature et contrefaçon de l'homme, et non plus comme intermédiaire entre le quadrupède et l'homme. C'est là qu'il convient à mon avis de voir la persistance au sein de la biologie aristotélicienne de traditions antérieures et de savoirs populaires, plus encore que dans la catégorie du « dualiser » mise en avant par G.E.R. Lloyd<sup>93</sup>.

Si cette conception traditionnelle du singe ne fait qu'affleurer dans le développement d'Aristote, qui est construit selon un tout autre principe et qui inscrit fermement par ailleurs le singe dans une échelle continue des êtres<sup>94</sup>, elle domine en revanche plus largement les analyses de Galien.

## II.2. Le singe, imitation ridicule de l'homme : Galien contre les singes

C'est principalement dans le traité sur l'*Utilité des parties du corps humain* que Galien a exposé ses vues sur les rapports du singe et de l'homme<sup>95</sup>. Comme nous l'avons vu, Galien reprend la conception aristotélicienne d'une échelle continue des êtres, en concentrant son intérêt sur le segment supérieur, ce qui le conduit à expliciter ce qui restait implicite chez Aristote, à savoir que le singe, dans cette échelle des êtres, est immédiatement au contact de

<sup>92</sup> Dans les autres rares emplois des mots de la famille de μιμεῖσθαι dans les traités biologiques, qui sont tous concentrés dans l'*Histoire des animaux*, en particulier dans les livres VII et VIII (éd. Balme), il s'agit toujours de l'imitation par un animal de l'action ou du comportement d'un autre animal, jamais d'une ressemblance entre parties différentes : l'« anthos » imite la voix du cheval, μιμεῖται ... τοῦ ἵππου τὴν φωνήν (VIII, 1, 609b16) ; de nombreuses actions des animaux sont des imitations de la vie humaine, μιμήματα τῶν ἄλλων ζώων τῆς ἀνθρωπίνης ζωῆς (VIII, 7, 612b18) ; le hibou est un « imitateur », μιμητής, notamment des danses (VII, 12, 597b23) ; les poules se mettent à chanter « en imitant les mâles », μιμούμεναι τοὺς ἄρρενας, lorsqu'elles ont vaincu ces derniers : VIII, 49, 631b9. À l'inverse, les ressemblances ou différences entre parties sont d'ordinaire exprimées avec un tout autre vocabulaire. Pour Aristote, en effet, « les animaux diffèrent soit par le plus et le moins, soit par l'analogie », Τὰ μὲν γὰρ τῷ μᾶλλον καὶ ἧττον διαφέρει (...), τὰ δὲ τῷ ἀνάλογον διαφέρει (*Histoire des animaux*, VII (VIII), 1, 588a25-28) ; différence par le plus ou le moins ou différence par analogie, aucune de ces catégories ne désigne un rapport d'imitation. Sur le traitement aristotélicien des différences anatomiques, voir PELLEGRIN P., « Logical difference and biological difference : the unity of Aristotle's thought », art. cit., p. 313-338 ; WILSON M.C., « Analogy in Aristotle's biology », *AncPhil*, n° 17-2, 1997, p. 335-358 ; ZUCKER A., *op. cit.*, p. 206-210.

<sup>93</sup> LLOYD G.E.R., *Science, Folklore and Ideology*, *op. cit.*, p. 50-53.

<sup>94</sup> J.-L. POIRIER (art. cit., p. 694) parle justement d'une « analyse qui ne rencontre aucun manque et qui, par là, ne s'assombrit d'aucune inquiétude, ni quant à la spécificité de l'homme, ni quant à l'appartenance naturelle du singe au règne zoologique ».

<sup>95</sup> Sur cette question, voir BOUDON-MILLOT V., « De l'homme et du singe chez Galien et Némésius d'Émèse », in V. BOUDON-MILLOT et B. POUADERON (dir.), *Les Pères de l'Église face à la science médicale de leur temps*, Paris, Beauchesne, 2005, p. 73-87 ; BOUDON-MILLOT V., « L'homme, cet animal doué de sagesse », art. cit., p. 28-38.



l'espèce humaine<sup>96</sup>. Galien met particulièrement l'accent sur la proximité morphologique entre l'homme et le singe lorsqu'il cherche le meilleur modèle anatomique animal pour étudier la conformation du corps humain<sup>97</sup>. Dans ce cas, il s'intéresse aux différences spécifiques à l'intérieur de la classe des singes, au sein de laquelle il distingue le macaque berbère pour sa plus grande ressemblance avec l'homme<sup>98</sup>. On retrouve également chez Galien l'idée aristotélicienne, qu'il exprime lui aussi par le verbe ἐπαμφοτερίζειν, que le singe occupe une position intermédiaire entre les quadrupèdes et l'homme. Du balancement qui organise la présentation aristotélicienne du singe, Galien ne retient cependant que la version négative, celle où l'hésitation du singe entre deux classes n'est pas une double appartenance, mais une double privation<sup>99</sup> :

Εὐλόγως δὲ καὶ πίθηκος, ὥσπερ τᾶλλα κατὰ τὸν ἔμπροσθεν λόγον ἐδείκνυτο μίμημα γελοῖον ἀνθρώπου γεγενημένος, οὕτω κἀν τοῖς κώλοις διάκειται. Τὰ μὲν γὰρ σκέλη πόσον ἀποδεί τῶν ἀνθρωπείων σκελῶν, ἐν τοῖς ἰδίοις αὐτῶν ἐδείχθη λόγοις, ὥσπερ οὖν καὶ ἡ τῆς ἄκρας χειρὸς κατασκευή. Τὰ δὲ κατ' ὁμοπλάτας καὶ κλείς ἀνθρώπῳ μάλιστα προσέοικε, καίτοι γ' οὐ δεόμενος εἰσκέναται ταύτη τοῖς ἀνθρώποις εἰς ὠκύτητα βαδίσεως. Ἐπαμφοτερίζει τοιγαροῦν ἑκατέροις τοῖς γένεσι καὶ οὔτε δίπουν ἐστὶν ἀκριβῶς οὔτε τετράπουν, ἀλλὰ καὶ ὡς δίπουν χωλὸν – οὐ γὰρ ἀκριβῶς ὀρθὸν στήναι δύναται – καὶ ὡς τετράπουν ἀνάπηρόν τε ἅμα καὶ βραδὺ διὰ τὸ πλεῖστον ἀπῆχθαι τοῦ θώρακος αὐτῷ τὸ κατ' ὅμιον ἄρθρον, καθάπερ εἰ καὶ τῶν ἄλλων τινὸς ζώων ἀποσπασθὲν τοῦ θώρακος ἐκτὸς ἀποχωρήσειεν.

« C'est logiquement que le singe, qui, comme nous l'avons montré précédemment, est pour les autres aspects une imitation comique de l'homme, l'est aussi en ce qui concerne ses membres. À quel point ses pattes postérieures diffèrent des jambes de l'homme, nous l'avons montré dans les développements consacrés à ces questions, et il en va de même pour la disposition de l'extrémité de sa main. En ce qui concerne les omoplates et la clavicule, il ressemble étroitement à l'homme, alors même qu'il n'a nul besoin de ressembler sur ce point à l'homme, du point de vue de la rapidité de la locomotion. Il occupe en fait une position intermédiaire entre les deux genres, et il n'est précisément ni un bipède ni un quadrupède, mais comme bipède il est boiteux – il ne peut pas en effet se tenir vraiment droit –, et comme quadrupède il est infirme et lent dans la mesure où l'articulation de l'épaule est chez lui très sensiblement déjetée du thorax : c'est comme si, chez un autre animal, cette même articulation avait été démise du fait d'une traction violente l'éloignant du thorax. »

Bipède maladroit et quadrupède empêtré, le singe se retrouve systématiquement en position instable, cumulant une sorte de double handicap : la conformation de ses pattes postérieures et de sa main l'éloigne de l'homme, tandis que la ressemblance de ses omoplates et de sa clavicule avec celles de l'homme font de lui un quadrupède incapable<sup>100</sup>.

Ce passage condense l'argumentation mise en œuvre par Galien tout au long de son ouvrage sur l'*Utilité des parties du corps* pour déprécier la ressemblance que le singe offre

<sup>96</sup> *Utilité des parties du corps humain*, XI, 1 (3, 847 Kühn).

<sup>97</sup> Pour une expression particulièrement nette de cette proximité morphologique et anatomique, voir *Pratiques anatomiques*, I, 2 (2, 219 Kühn = 1, 5 Garofalo).

<sup>98</sup> *Utilité des parties du corps humain*, XI, 2 (3, 844 Kühn = 2, 114 Helmreich) et *Pratiques anatomiques*, VI, 1 (2, 532-533 Kühn = 2, 337 Garofalo). Sur ces deux passages, voir BOUDON-MILLOT V., « De l'homme et du singe », art. cit., p. 80-82.

<sup>99</sup> *Utilité des parties du corps humain*, XIII, 11 (4, 126 Kühn = 2, 273 Helmreich), trad. personnelle.

<sup>100</sup> Voir aussi *Utilité des parties du corps humain*, XV, 8 (4, 251-252 Kühn = 2, 366-367 Helmreich), où l'on retrouve le verbe ἐπαμφοτερίζειν et où le singe est comparé, pour son mode de locomotion, d'un côté à un animal « rampant » (voir *infra*), de l'autre à un petit enfant à la démarche encore mal assurée (πρὸς τὸ τρέχειν σφαλερῶς).

avec l'homme<sup>101</sup>. Cette argumentation emprunte deux voies, celle de la revue de détail et celle de la généralisation permettant d'articuler des niveaux de réalité différents. Galien se concentre en effet sur des parties précises, qu'il juge stratégiques parce que concourant à définir le propre de l'homme, à savoir la bipédie et la position redressée d'une part, l'habileté manuelle d'autre part, auxquelles on peut ajouter la faculté de s'asseoir correctement<sup>102</sup>. C'est précisément à propos de ces parties stratégiques que Galien mentionne le singe ; il évoque ainsi la main du singe, et notamment son pouce<sup>103</sup>, puis, par extension, la conformation de ses membres antérieurs et la façon dont ils s'articulent à l'épaule<sup>104</sup>, et enfin ses membres postérieurs – pied, jambe, articulation du genou, muscles de la jambe, articulation ischio-fémorale et muscles fessiers<sup>105</sup>. Même un trait comme la longueur de la mâchoire, qui donne pourtant à l'homme sa face si particulière, dénuée de museau, est considéré par Galien comme un trait secondaire, corollaire de la possession de mains : c'est parce qu'il a des mains pour porter à sa bouche la nourriture que l'homme n'a pas besoin de museau<sup>106</sup>. La conclusion, à chaque fois, est sans appel : si le singe ressemble à l'homme par tous les autres aspects, qui sont en fait des aspects accessoires, il est systématiquement pris en défaut en ce qui concerne les parties cruciales qui font le propre de l'homme, à savoir les mains, les bras et les membres postérieurs ; aussi ne peut-il être rapproché au mieux que d'une forme inaboutie et imparfaite de l'homme, à savoir le tout petit enfant<sup>107</sup>. Cette dissemblance fondamentale est exprimée soit en termes de distance et d'infériorité, par exemple à l'aide du participe ἀπολειπόμενος construit avec un génitif de séparation, soit avec le lexique du handicap, avec des termes comme χωλός ou χωλεύων, « boiteux », κολοβός, « tronqué », « mutilé », ou encore ἀνάπηρός, « estropié », « infirme », soit enfin en recourant à la notion d'imitation, telle ou telle partie étant chez le singe une « imitation ridicule » de la partie humaine correspondante, γελοῖον ἀνθρώπου μίμημα<sup>108</sup>. On remarquera ici, pour la retrouver plus loin<sup>109</sup>, la proximité qui est établie par Galien entre le handicap et le ridicule. Généralisant à partir de ces parties, Galien affirme dans le même souffle que c'est le corps du singe en son entier qui est une « imitation ridicule » de celui de l'homme, une caractéristique qu'il corrèle aussitôt aux facultés psychiques du singe, absorbées par la vaine ambition d'imiter les gestes et les actions

<sup>101</sup> Voir BOUDON-MILLOT V., « De l'homme et du singe », art. cit.

<sup>102</sup> Voir *supra*, p. 16.

<sup>103</sup> *Pratiques anatomiques*, IV, 1 (2, 416 Kühn = 1, 207 Garofalo) et *Utilité des parties du corps humain*, I, 22 (3, 80-81 Kühn = 1, 58-59 Helmreich) ; cf. III, 8 (3, 208-209 Kühn = 1, 152-153 Helmreich) et XV, 8 (4, 251-252 Kühn = 2, 366-367 Helmreich). Il arrive même que Galien évite de parler de mains à propos du singe, pour se borner à dire qu'il « se sert de ses membres antérieurs comme de mains », τοῖς προσθίοις κώλοισι ὡς περ χειρῶν χρῆται (*Pratiques anatomiques*, I, 2 (2, 219 Kühn = 1, 5 Garofalo). Sur les réflexions très élaborées de Galien sur le pouce, sa conformation et sa fonction, voir LONGO O., *Saperi antichi*, op. cit., p. 227-228.

<sup>104</sup> *Utilité des parties du corps humain*, XIII, 11 (4, 126 Kühn = 2, 273 Helmreich) cité *supra*.

<sup>105</sup> *Utilité des parties du corps humain*, III, 8 (3, 208-209 Kühn = 1, 152-153 Helmreich) et XV, 8 (4, 251-252 Kühn = 2, 366-367 Helmreich).

<sup>106</sup> *Utilité des parties du corps humain*, XI, 2 (3, 847 Kühn = 2, 116-117 Helmreich). Voir sur ce point LONGO O., *Saperi antichi*, op. cit., p. 215-220.

<sup>107</sup> *Utilité des parties du corps humain*, XV, 8 (4, 251-252 Kühn = 2, 366-367 Helmreich) ; cf., pour un rapprochement élargi à l'ensemble des quadrupèdes, III, 3 (3, 181 Kühn = 1, 132 Helmreich). Pour un autre type d'association entre le singe et l'enfant, voir I, 22 (= 3, 80 Kühn).

<sup>108</sup> Cette expression est inlassablement répétée par Galien : *Pratiques anatomiques*, IV, 1 (2, 416 Kühn = 1, 207 Garofalo) ; *Utilité des parties du corps humain*, I, 22 (3, 80 Kühn = 1, 59 Helmreich) ; III, 8 (3, 208 Kühn = 1, 152 Helmreich) ; XI, 2 (3, 848 Kühn = 2, 117 Helmreich) ; XV, 8 (4, 252 Kühn = 2, 367 Helmreich). Cf. XIII, 11 (4, 126 Kühn = 2, 273 Helmreich).

<sup>109</sup> Voir *infra*, p. 38-39.

des hommes<sup>110</sup>. Sorte d'homme amoindri et estropié, qui s'acharne pourtant à imiter son modèle, le singe est ainsi tout entier, corps et âme, une « imitation ridicule », une caricature de l'homme.

Il faut bien voir que cette présentation du singe comme « imitation caricaturale de l'homme » ne se laisse pas aisément concilier avec la théorie de l'échelle des êtres. Si l'on ordonne les êtres vivants sur une unique échelle de perfection, en prenant notamment les critères de la bipédie et de la possession de mains, le singe doit occuper sans conteste la place immédiatement inférieure à celle de l'homme, au-dessus donc de tous les autres quadrupèdes. En vertu de la corrélation établie par Galien entre le dispositif corporel et l'âme à laquelle il sert d'instrument, il semblerait également que le singe doive être crédité d'éminentes capacités psychiques et cognitives. Or il n'en est rien, grâce au paradigme de l'imitation, qui remplit une double fonction : dévaluer et finalement remettre en question la ressemblance du singe avec l'homme, en même temps que sauvegarder la nécessaire corrélation entre dispositif corporel et capacités cognitives, au prix cette fois d'un glissement de sens qui fait passer de l'imitation comme résultat, et donc comme ressemblance objectivement observable, à l'imitation comme action, activité délibérée.

Pour quelle raison impérieuse Galien a-t-il été conduit à enlever d'une main au singe ce qu'il lui avait accordé de l'autre en reconnaissant sa place éminente dans l'échelle des êtres ? Pour le comprendre, il convient là encore de prendre en considération le poids des représentations traditionnelles : comme nous l'avons vu, il est difficilement acceptable pour un Grec de mettre un animal aussi dévalorisé que le singe au-dessus d'espèces puissamment valorisées comme le lion ou le cheval, pour ne prendre que ces deux exemples. Mais il y a plus. Le but de Galien, dans cet ouvrage monumental qu'est l'*Utilité des parties du corps humain*, est de célébrer l'habileté, la sagesse et la prévoyance d'une nature démiurge qui a su optimiser tous les aspects de ses productions, compte tenu des contraintes imposées par la matière. De cette habileté, sagesse et prévoyance de la nature, l'agencement du corps humain offre un témoignage si éclatant que le meilleur moyen d'accréditer l'idée qu'une telle force est responsable de la création du monde en général et du corps humain en particulier est pour Galien d'offrir une description émerveillée du corps humain jusque dans ses moindres détails, en montrant qu'absolument tout y est fait en vue d'une fin et obéit à un plan habilement concerté<sup>111</sup>. Or la fin en vue de laquelle le corps humain est fait est l'âme rationnelle, qui fait de l'homme le seul être divin vivant sur terre. C'est dire que la conformation du corps humain atteste la nature rationnelle de l'homme et la haute destinée qui est la sienne<sup>112</sup>. À partir du

<sup>110</sup> *Utilité des parties du corps humain*, I, 22 (3, 79-81 Kühn = 1, 58-59 Helmreich) ; III, 16 (3, 264 Kühn = 2, 194 Helmreich). Sur le premier passage, voir BOUDON-MILLOT V., « De l'homme et du singe », art. cit., p. 78-80.

<sup>111</sup> Voir HANKINSON R.J., « Galen and the best of all possible worlds », *Classical Quarterly*, n° 39, 1989, p. 206-227 ; KOVACIC F., *op. cit.*, p. 210-247 ; BOULOGNE J., « L'"épode" de Galien : une célébration du merveilleux », in O. BIANCHI, O. THEVENAZ et Ph. MUDRY (éd.), *Conceptions et représentations de l'extraordinaire dans le monde antique* : actes du colloque international, Lausanne, 20-22 mars 2003, Berne-Francfort/Main, Lang, coll. « Écho », 2004 p. 307-320 ; FLEMMING R., art. cit. Pour une mise en perspective plus large de cette échelle des êtres, notamment en ce qui concerne la façon dont le pouvoir de l'intelligence du Démiurge s'exerce, quoique de façon diminuée, sur le monde terrestre, voir FREDE M., « Galen's theology », in J. BARNES et J. JOUANNA (dir.), *Galien et la philosophie*, Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, coll. « Entretiens sur l'Antiquité classique », 2003, p. 73-126, spéc. 111-126.

<sup>112</sup> KOVACIC F., *op. cit.*, p. 179-189 ; BOUDON-MILLOT V., « De l'homme et du singe », art. cit.

moment où l'on refuse au singe d'avoir part à cette nature rationnelle et de partager, même à un rang subordonné, cette haute destinée, c'est tout cet édifice hylémorphique, providentiellement ordonné par la nature, que les troublantes similitudes du corps simien avec le corps de l'homme risquent de ruiner et d'abattre. À en juger par la vivacité polémique avec laquelle Galien, multipliant les apostrophes ironiques et proposant même une prosopopée de la nature, répond aux « accusateurs de la nature », κατήγοροι τῆς φύσεως<sup>113</sup>, cet argument n'avait pas manqué d'être exploité par les adversaires d'une vision providentialiste et anthropocentrée du monde, parmi lesquels Galien range à la fois le philosophe Épicure et le médecin Asclépiade.

Il ne serait cependant pas tout à fait exact de conclure que dans le traité *Sur l'utilité des parties du corps humain*, Galien ne conçoit le singe qu'à travers deux des modalités utilisées à son propos par Aristote, celle de la double privation, qui constitue le seul versant négatif de l'ἐπαμφοτερίζειν aristotélicien, et celle de l'« imitation ridicule », tout droit sortie des *Toriques* plus encore qu'issue des œuvres biologiques, même si elle y affleure discrètement dans le développement consacré au pied du singe. En effet, dans le chapitre du livre III qui est consacré aux os du pied, le constat que le singe ne saurait en raison de la conformation de ses membres se déplacer ni comme un bipède ni comme un quadrupède conduit Galien à rechercher une alternative et à assigner au singe un mode de locomotion propre, qu'il caractérise à l'aide de deux verbes composés, ἀναρριχᾶσθαι, « escalader », « se hisser », « grimper », et ἀνέρπειν, « monter en rampant », « grimper »<sup>114</sup>. Galien entend par là la capacité à se hisser le long d'une surface lisse et verticale, comme le fût d'un arbre, qui constitue sans doute ici le référent implicite des réflexions de Galien, qui parle juste après de corps ou d'objets arrondis, κυρτὰ σώματα. Après avoir repris le thème de l'imitation ridicule, Galien va cependant jusqu'à affirmer que le dispositif corporel du singe est bien adapté à une telle façon de se déplacer<sup>115</sup>. Le singe, pour se hisser, « embrasse étroitement », περιπτύσσεσθαι, et « entoure de toute part », πανταχόθεν περιλαμβάνειν, le support, en mettant à profit la conformation de son pied, décrit comme « creux » ou « concave », κοῖλος<sup>116</sup>, et doté d'orteils écartés. C'est l'un des rares passages, non seulement dans l'œuvre de Galien, mais aussi dans toute la littérature antique, où les aptitudes propres des singes, adaptées à leur environnement, sont prises en considération ; il est ainsi plutôt rare de rencontrer dans les sources grecques et romaines des singes en train de grimper aux arbres,

<sup>113</sup> *Utilité des parties du corps humain*, I, 22 (3, 79-81 Kühn = 1, 58-59 Helmreich).

<sup>114</sup> *Utilité des parties du corps humain*, III, 8 (3, 209 Kühn = 1, 152-153 Helmreich) ; cf. XV, 8 (4, 251 Kühn = 2, 367 Helmreich). Ces deux verbes sont employés conjointement par Élien (*Personnalités des animaux*, X, 29) à propos des chats qui n'arrivent pas à grimper le long du tronc des palmiers. Le premier est un verbe rare à l'époque classique – il n'est employé que par Hellanicos, qui l'applique déjà au singe grim pant dans un arbre, et par Aristophane (*Paix*, 70) –, mais qui connaît un regain d'emploi dans la prose d'époque impériale (outre Galien, voir Philostrate, *Tableaux*, II, 28, Élien, *Personnalités des animaux*, VII, 24 et X, 29, Aristénète, *Lettres d'amour*, I, 3 et Libanios, *Éloge funèbre de Julien* [= *Or.*, XVIII], 238) ; Lucien (*Lexiphanes*, 8) se gausse d'ailleurs du retour en grâce de ce terme qu'il juge obsolète. Son étymologie est inconnue.

<sup>115</sup> Sur la coexistence de ces deux points de vue sur le singe chez Galien, voir HANKINSON R.J., « Galen and the best of all possible worlds », art. cit., p. 217.

<sup>116</sup> Galien désigne par là la voûte plantaire, qui est également présente chez l'homme, mais qui reçoit chez ce dernier une tout autre interprétation : alors que chez l'homme, la voûte plantaire est le gage de la polyvalence du pied, en lui permettant de s'adapter efficacement à des surfaces irrégulières (*Utilité des parties du corps humain*, III, 5 = 3, 191-192 Kühn = 1, 140 Helmreich), chez le singe elle est la marque d'une spécialisation excessive dans un mode de locomotion précis, grimper aux arbres, qui rend le pied du singe peu efficace pour les déplacements au sol : voir à ce sujet LONGO O., *Saperi antichi*, op. cit., p. 235 et 239.

alors qu'une telle notation est d'une grande banalité dans les textes indiens classiques, tel texte bouddhique se plaisant par exemple à comparer le vagabondage de la pensée à un singe sautant de branche en branche et d'arbre en arbre<sup>117</sup>. Las, l'attribution au singe d'un mode de locomotion qui n'est ni celui de l'homme ni celui des quadrupèdes n'apporte avec elle aucun début de réhabilitation. L'ascension du singe n'est rendue possible que par la multiplication des points d'appui, ce qui conduit l'animal à étendre ses membres et ses extrémités pour adhérer au support et l'entourer ; on comprend qu'un tel mouvement puisse être aussi décrit par un composé du verbe ἔρπειν, qui signifie quelque chose comme « se mouvoir au ras du sol », bien loin de la position redressée qui sied à l'homme adulte. Plus grave encore, Galien rapproche immédiatement ce mode de locomotion de celui des souris, οἱ μύες. Ce qui vient à l'esprit de Galien lorsqu'il essaie de caractériser le mouvement d'un singe en train de grimper, c'est en effet le déplacement d'un petit rongeur en train de se hisser le long d'un mur irrégulier ou des chaumes cylindriques des céréales ; le rapprochement avec la souris éclaire l'insistance de Galien à noter l'écartement des doigts de pied, une remarque qui convient bien aux griffes de la patte postérieure des souris, alors qu'on attendrait plutôt qu'il souligne dans le cas du singe l'opposabilité de l'hallux. Un tel rapprochement ne contribue assurément pas à valoriser le singe, mais le ramène plutôt du côté de l'insignifiant<sup>118</sup> tout en le faisant reculer dans l'échelle des êtres.

La position de Galien vis-à-vis du singe est particulièrement révélatrice : alors même qu'il est partisan d'une vision ordonnée et hiérarchisée du vivant, lequel est l'œuvre d'une puissance démiurgique pleine de sagesse et de bienveillance, il impose au singe un statut en quelque sorte dérogoire – une ressemblance caricaturale qui, loin de marquer une proximité particulière avec l'homme, est au contraire la preuve d'une distance irréductible – pour ne pas avoir à affronter les conséquences de la place élevée du singe dans l'échelle des êtres. Le singe, dans le même mouvement, est enfermé dans son tête-à-tête avec l'homme et se voit isolé du reste des quadrupèdes. Il est finalement moins un être intermédiaire entre les quadrupèdes et l'homme qu'un double bestial de l'homme. Des deux pôles qui définissent la place du singe, l'homme d'un côté, le quadrupède de l'autre, c'est le premier qui l'emporte, malgré l'effort relativement isolé d'Aristote pour tenir la balance égale. L'étude des figurines de singe en terre cuite d'époques archaïque et classique a conduit par d'autres voies Karin Mackowiak à la même conclusion<sup>119</sup>. De ce tête-à-tête avec l'homme, le singe ne tire paradoxalement aucun bénéfice, car il n'est là que pour servir de repoussoir commode.

### II.3. Le singe, un homme défiguré

Si le singe est finalement moins un être intermédiaire entre l'homme et les quadrupèdes qu'un double animal de l'homme, il convient de préciser ce qui le différencie exactement de

<sup>117</sup> *Samyutta-nikāya*, XII, 61, 7-8, cité par ROSU A., *Les conceptions psychologiques dans les textes médicaux indiens*, Paris, Institut de civilisation indienne (diffusion de Boccard), 1978, p. 59. Pour les sources grecques et romaines, voir Hellanicos de Lesbos, *FGrHist* 4F197 Jacoby ; Ésope, *Fables*, 203 Perry ; Élien, *Personnalité des animaux*, v, 7 et 54 ; Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*, III, 4 ; pour Posidonius, voir *infra*. Singe ayant grimpé sur un toit : Plaute, *Miles gloriosus*, 162, 179 et 283-285.

<sup>118</sup> Sur l'image culturelle de la souris dans les sources antiques, voir HÜNEMÖRDER C., s.v. « Maus », *Der Neue Pauly*, 7, Stuttgart-Weimar, Metzler, 1999, col. 1054 et 1057-1059 et KITCHELL K., *op. cit.*, s.v. « Mouse », p. 123-126.

<sup>119</sup> MACKOWIAK K., « Le singe dans la coroplastie grecque. Enquête et questions sur un type de représentation figurée », *BCH*, n° 136-137, 2012-2013, p. 421-482, spéc. 473.

l'homme. On peut prendre pour guide le récit ovidien de la métamorphose des Cercopes en singes<sup>120</sup>, une métamorphose qui est mentionnée pour la première fois dans nos sources par un certain Xénagoras d'Athènes, qu'il faut sans doute placer à l'époque hellénistique<sup>121</sup>. Comme l'a montré Véronique Dasen, l'idée d'une telle métamorphose est préfigurée par l'imagerie italote du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qui représente occasionnellement les Cercopes sous les traits de nains dotés de traits simiesques ou « satyriques »<sup>122</sup>. Le singe est défini comme un animal à la fois semblable à l'homme et dissemblable, mais dans la mesure où Ovide, ici comme ailleurs, s'attache à décrire les étapes d'un processus de métamorphose, c'est aux différences qu'il s'attache pour montrer par quelles transformations et déformations on peut passer d'un corps humain à un corps simien ; le singe est un *deforme animal*, non seulement laid, ce qui est le sens usuel de *deformis*, mais aussi, selon l'étymologie de l'adjectif, déchu d'une forme qui est bien sûr la forme humaine<sup>123</sup>. Ovide s'abstient de nommer explicitement le singe, *simia*, si bien que son récit fonctionne comme une petite énigme, extrêmement facile au demeurant à déchiffrer. Dans le début du récit se cache une double étymologie du nom absent *simia*, tour à tour rattaché à *similis*, comme c'était déjà le cas dans un vers brillant d'Ennius<sup>124</sup>, et à l'adjectif *simus*, *a*, *um*, emprunté au grec, qui signifie « camus », « camard »<sup>125</sup>.

<sup>120</sup> Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 91-100.

<sup>121</sup> Sur les Cercopes, originaires associés à la Thessalie et à la Lydie, voir BROMMER F., *Herakles II : die unkanonischen Taten des Helden*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1984, p. 28-32 ; WOODFORD S., s.v. « *Kerkopes* », *LIMC*, VI-1, Zurich-Munich, Artemis, 1992, p. 32-35 ; GANTZ T. *Mythes de la Grèce archaïque*, (1993), trad. franç., Paris, Belin, coll. « L'Antiquité au présent », 2004, p. 776-781 ; KIRKPATRICK J., DUNN F., « Heracles, « Cercopes », and paracomedy », *TAPhA*, n° 132, 2002, p. 29-61, spéc. 35-37. Xénagoras, *FGrHist* 240 F 28b J., *ap.* Harpocrate, s.v. Κέρκωψ. Pour la datation probable, mais non certaine, de Xénagoras au III<sup>e</sup> s. avant notre ère, voir CECCARELLI P., « I Nesiotika », *ASNP*, n° 19, 1989 p. 903-935, spéc. 909-914 ; GÄRTNER H.A., s.v. Xenagoras 1, *NP*, XII-2, Stuttgart-Weimar, Metzler, 2002, p. 606, col. 2.

<sup>122</sup> C'est le cas sur une *pélikè* lucanienne du Getty Museum (81.AE.189) : BROMMER F., in J. FREL et S. KNUDSEN (éd.), *Greek Vases in the J. Paul Getty Museum*, II, Malibu, The J. Paul Getty Museum, 1985, p. 203 ; DASEN V., *op. cit.*, p. 193-194, 306 (G112) et pl. 73-74 : les deux Cercopes sont de petite taille, quoique bien proportionnés, l'un a les traits d'un satyre, l'autre ceux d'un singe, tous deux sont dotés d'un sexe surdimensionné, qui fait peut-être référence à leur nanisme ; un jeu sur la signification obscène du substantif κέρκος n'est pas non plus exclu. Sur un cratère phlyaque apulien du Museo Civico de Catane (coll. Biscari 735), un Héraclès de comédie apporte à Eurysthée les Cercopes enfermés dans une cage et rapetissés aux dimensions d'un petit singe, même s'ils semblent avoir gardé pour le reste une forme humaine : BROMMER F., *Vasenlisten zur griechischen Heldensage*, [1956], Marbourg, N.G. Elwert, 1973<sup>3</sup>, 99 D1 ; DASEN V., *op. cit.*, p. 193-194 (avec la fig. 13.4) et 306 (G111).

<sup>123</sup> Sur *deformis*, voir MONTEIL P., *Beau et laid. Contribution à une étude historique du vocabulaire esthétique en latin*, Paris, Klincksieck, 1964, p. 62-66 et CONSO D., *Forma : étude sémantique et étymologique*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015, p. 371-390 : l'adjectif marque à la fois la privation de beauté et la déchéance d'un état antérieur.

<sup>124</sup> Ennius, *Satires*, fr. 23 Courtney = 69 Vahlen, *ap.* Cicéron, *Nature des dieux*, I 97 : *simia quam similis turpissima bestia nobis*, « le singe, animal hideux qui nous ressemble tant ».

<sup>125</sup> Voir MALTBY R., *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, Liverpool, Cairns, coll. « ARCA », 1991, s.v. *Simalio* et *Simia*, p. 568. Ces deux étymologies sont répertoriées par Isidore de Séville, *Origines*, XII, 2, 30 : *Simiae Graecum nomen est, id est pressis naribus; unde et simias dicimus, quod suppressis naribus sint et facie foeda, rugis turpiter follicantibus; licet et capellarum sit pressum habere nasum. Alii simias Latino sermone uocatos arbitrantur, eo quod multa in eis similitudo rationis humanae sentitur; sed falsum est*, « Le nom du singe (*simia*) est grec et signifie « camus » ; c'est pourquoi nous disons aussi *simiae*, parce qu'ils ont le nez plat et la face hideuse, boursoufflée de rides affreuses, bien que les chèvres aient aussi le nez plat. Selon d'autres, le nom des singes (*simiae*) est latin, car on leur trouve une grande similitude (*similitudo*) avec les facultés humaines, mais c'est une erreur » (trad. J. André, Paris, Belles Lettres, 1986). Pour la première, voir aussi Servius, *Virg., Ecl.*, 10, 7 : '*simae*' Graecum est nomen, id est pressis naribus, unde et simias dicimus. Comme Servius et Isidore, les Modernes tiennent pour la première étymologie : ERNOUT A. et MEILLET A., *Dictionnaire*

En quoi consiste donc la *deformatas* du singe ? Quelles sont les transformations qui font passer de l'homme au singe ? La perte du langage articulé, mentionnée en dernier, signe ici comme ailleurs dans les *Métamorphoses* le passage de l'humanité à l'animalité<sup>126</sup> ; l'absence de langage articulé n'est nullement spécifique au singe, mais scelle son appartenance au monde animal. Il en va autrement des autres transformations, qui dessinent avec précision les principales caractéristiques du corps simien. La première différence avec l'homme est le rapetissement de la taille : *membra contraxit*<sup>127</sup>. Le singe est comme un nain pathologique aux membres déformés et disproportionnés. Si l'on accepte de voir dans les Cercopes des nains malveillants, il s'agit là d'un renchérissement par rapport à un premier nanisme<sup>128</sup>. La taille est ainsi le premier facteur de différenciation de l'homme et du singe : le singe est un homme miniature, voire un nain miniature. Il convient à ce propos de rappeler que les Grecs et les Romains, quoi qu'on en ait parfois dit, ne connaissaient pas les grands singes anthropoïdes de l'Afrique équatoriale et tropicale<sup>129</sup>. Lorsqu'il est question, dans les sources antiques, de « grands singes », c'est une notion purement relative, comme lorsqu'il s'agit d'opposer, conformément à la thèse de l'exceptionnalité indienne<sup>130</sup>, singes africains et singes indiens<sup>131</sup> ; de la même façon, lorsque Galien conseille d'effectuer telle démonstration anatomique en recourant aux « singes ayant beaucoup de sang et de grande taille », ἐπὶ τῶν πολυαίμων τε καὶ μεγάλων πιθήκων, il n'a en vue que les plus grandes des espèces de singes qu'il connaissait, ou les plus grands spécimens qu'il a pu se procurer<sup>132</sup>.

La deuxième différence avec l'homme tient au caractère camus de la face du singe, marquée par l'aplatissement et l'épatement du nez<sup>133</sup>. Les termes *resimus* ou *simus*, en latin, σιμός en grec, désignent également, corrélativement, un profil convexe. Par l'adjectif *resimus*, Ovide capture en fait deux traits distinctifs de la face du singe, comparée à celle de l'homme : un nez plat et court, avec des narines bien visibles<sup>134</sup>, et le profil convexe qui résulte de cet aplatissement du nez et de l'avancée de la mâchoire. Ce dernier trait est rarement

---

étymologique de la langue latine. *Histoire des mots* (4<sup>e</sup> édition augmentée d'additions et de corrections par Jacques André), Paris, Klincksieck, 1985, s.v. *Simia*, p. 626.

<sup>126</sup> Ovide, *Métamorphoses*, I, 233 ; II, 482-484 etc. Les métamorphoses végétales et minérales entraînent la même perte.

<sup>127</sup> XIV, 95.

<sup>128</sup> Sur le nanisme éventuel des Cercopes voir DASEN V., *op. cit.*, p. 188-194.

<sup>129</sup> Je me propose de revenir prochainement sur ce point.

<sup>130</sup> Sur la plus grande taille prêtée aux animaux indiens, une idée déjà présente chez Hérodote (III, 106), voir KARTTUNEN K., *India and the Hellenistic World*, Helsinki, Finish Oriental Society, coll. « Studia Orientalia », 1997, p. 168 et SCHNEIDER P., *L'Éthiopie et l'Inde. Interférences et confusions aux extrémités du monde antique (VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.-VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Rome, EFR, coll. « EFR », 2004, p. 46 et 104.

<sup>131</sup> Sur la taille extraordinaire des singes indiens, sans doute des entelles, rencontrés par les armées d'Alexandre dans la haute vallée de la Jelhum, voir Strabon, *Géographie*, XV, 1, 29 et Élien, *Personnalité des animaux*, XVII, 25 (d'après Clitarque) ; cf. Arrien, *Indica*, XV, 9. Sur ce point, je me permets de renvoyer à TRINQUIER J., « Les Macédoniens confrontés à l'armée des singes de l'Himalaya : le singe entre Orient et Occident », in S. CONTAMINA et F. COPELLO (éd.), *L'animal et l'homme dans leurs représentations. Ponts et frontières*, Rennes, PUR, à paraître.

<sup>132</sup> Galien, *Pratiques anatomiques*, III, 5 (2, 375 Kühn = 1, 167 Garofalo).

<sup>133</sup> XIV, 95-96 : *naresque a fronte resimas/ contudit*.

<sup>134</sup> Voir BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy. II. Histoire naturelle de l'homme*, Paris, Imprimerie royale, 1749, p. 527 : « les singes même n'ont, pour ainsi dire, que des narines, ou du moins leur nez qui est posé comme celui de l'homme, est si plat et si court qu'on ne doit pas le regarder comme une partie semblable ».

explicitement rapporté au singe dans les sources antiques<sup>135</sup>, sans doute parce qu'elles y voyaient une caractéristique qui, loin d'être l'apanage des seuls singes, était partagée par la plupart des quadrupèdes terrestres<sup>136</sup>. Galien, qui est l'un des rares à relever cette différence dans l'édifice facial des singes et des hommes, l'inscrit ainsi dans un discours plus large où l'éloignement de la forme humaine, du singe aux fissipèdes, puis des fissipèdes aux autres quadrupèdes, se traduit par un allongement croissant de la mâchoire<sup>137</sup>. C'est en revanche un élément central de la réflexion des Modernes sur la distance qui sépare l'homme du singe, depuis les recherches pionnières de Camper sur la morphologie craniofaciale et l'angle faciale<sup>138</sup> : alors que la face d'*Homo sapiens* s'est verticalisée, le nez seul faisant nettement saillie, la face des singes est marquée pour sa part par un fort prognathisme<sup>139</sup>. Pour décrire la face des singes, Ovide préfère pour sa part recourir à la catégorie éprouvée du « nez camus », bien attestée dans la culture grecque, puis romaine, où elle était tout particulièrement attachée à la figure du satyre ; aux yeux des Anciens, c'était, dans une perspective physiognomonique, un signe de laideur, d'épaisseur d'esprit et de manque d'intelligence<sup>140</sup>.

La troisième différence tient à l'aspect du visage, qui semble fripé et ridé comme celui d'une vieille personne, un trait qui s'applique à la partie de la face du singe qui est dépourvue de poils<sup>141</sup>. Ce rapprochement du singe et du vieillard est traditionnel au moins depuis Aristophane : dans l'*Assemblée des femmes*, une vieille femme qui a le tort de se maquiller est ainsi qualifiée de « singe couvert de fard », *πίθηκος ἀνάπλεως ψιμυθίου*<sup>142</sup>. On retrouve la

<sup>135</sup> Lorsqu'il s'agit en revanche de distinguer les babouins – les « cynocéphales » des Anciens – des autres singes, c'est l'avancée frappante de leur mâchoire et la forme de leur museau, rappelant celui du chien, qui sont mises en avant : voir Aristote, *Histoire des animaux*, II, 8, 502 a 19-22. Pour Polémon, voir *infra*, n. 147.

<sup>136</sup> Pour l'allongement du museau comme marqueur de l'animalité, voir Platon, *Timée*, 92a1, cité *supra* ; cf. Apulée, *Métamorphoses*, III, 24. Ovide, pour sa part, préfère parler d'élargissement de la bouche, qu'il exprime en recourant au substantif *riectus* : II, 481 (Callisto), III, 674 (pirates tyrrhéniens), VI, 378 (paysans lyciens métamorphosés en grenouilles) ; sur ce terme, voir BEARD M., *Laughter in Ancient Rome. On Joking, Tickling, and Cracking Up*, Berkeley-Los Angeles-Londres, University of California Press, 2014, p. 159.

<sup>137</sup> Galien, *Sur l'utilité des parties du corps humain*, XI, 2 (= 3, 848 Kühn). Voir sur ce point LONGO O., *Saperi antichi*, *op. cit.*, p. 215-220 et *supra*, p. 24-25.

<sup>138</sup> CAMPER P., *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes des divers climats et des différens âges*, A. G. Camper (éd.), traduit du hollandais par H.-J. Jansen, Paris, Francart, 1792. Sur Camper et sur son embarrassante postérité, qui a appliqué la mesure de l'angle facial à la hiérarchisation des « races » humaines, voir CORBEY R., *The Metaphysics of Apes. Negotiating the Animal-Human Boundary*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2005, p. 53-54 et 64.

<sup>139</sup> Sur ce point, voir les analyses classiques de LEROI-GOURHAN A., *Le geste et la parole. 1. Technique et langage*, Paris, Albin Michel, 1964, p. 90-107 et 169-182.

<sup>140</sup> Voir sur ce point LISSARRAGUE F., *La cité des satyres. Une anthropologie ludique (Athènes, VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.)*, Paris, Éd. EHESS, coll. « L'histoire et ses représentations », 2013, p. 55-56. Sur l'orientation anti-physiognomonique aussi bien de la description physique que donne Alcibiade de Socrate dans le *Banquet* (215a-b) que du portrait de Naples (MANN, inv. n°6129), voir GIULIANI L., « Das älteste Sokrates-Bildnis : ein physiognomisches Portrait wider die Physiognomiker », in W. VON SCHLINK (éd.), *Bildnisse : die europäische Tradition der Portraïtkunst*, Fribourg, Rombach, coll. Rombach Wissenschaft. Studeo, 1997, p. 11-55 ; sur Socrate-Silène, voir aussi ZANKER P., *Die Maske des Sokrates : das Bild des Intellektuellen in der antiken Kunst*, Munich, Beck, coll. « C. H. Beck Kulturwissenschaft », 1995, p. 38-45 et BLOME P., « Bildliche Darstellungen von Sokrates », in K. PESTALOZZI (éd.), *Der fragende Sokrates*, Stuttgart, Teubner, coll. « Colloquium Rauricum », 1999, p. 98-111.

<sup>141</sup> XIV, 96 : *rugis peraravit anilibus ora*.

<sup>142</sup> Aristophane, *Assemblée des femmes*, 1072 ; cf. *Fragm. adesp.* 517 K. *ap.* Clément, *Pédagogue*, III, 2, 5, 3 et *Anthologie Grecque*, V, 76, 6 (Rufin, II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. ?) et XI, 196, 1 (Lucillius, époque de Néron). Voir à ce sujet DEMONT P., « Aristophane, le citoyen tranquille et les singeries », in P. THIERCY et M. MENU (éd.), *Aristophane : la langue, la scène, la cité* : actes du colloque de Toulouse 17-19 mars 1994, Bari, Levante, coll. « Le Rane », 1997, p. 462, avec la n. 17.



même association dans la *Satire X* de Juvénal, où le poète, pour rendre sensibles les ravages de l'âge, compare la déchéance physique du vieillard à la laideur d'une guenon de Thabraca<sup>143</sup>.

La quatrième différence a trait à la pilosité du singe, dont le corps est presque entièrement recouvert de poils<sup>144</sup>. Comme l'absence de langage articulé, elle est autant caractéristique de l'animal en général que du singe en particulier.

En revanche, rien n'est dit sur l'adjonction d'une quelconque queue ; Ovide n'exploite pas dans ce passage la connexion étymologique établie par certains entre le nom des Cercopes et le substantif grec κέρκος, qui désigne la queue<sup>145</sup>, et il semble bien que ses Cercopes sont métamorphosés non en cercopithèques, mais en singes sans queue, c'est-à-dire en macaques berbères, l'espèce de singes sinon la plus connue des Anciens, du moins la plus facilement accessible<sup>146</sup>.

Le portrait du singe dressé par Ovide peut être complété par les sources physiognomoniques, qui permettent d'ajouter quelques détails supplémentaires. Comme Ovide, les auteurs de traités physiognomoniques ont été sensibles à la petite taille du singe ainsi qu'aux rides qui sillonnent sa peau<sup>147</sup>. Ils ont relevé en outre la petitesse du visage, des oreilles et des yeux, qui paraissent enfoncés<sup>148</sup>, l'épaisseur des lèvres, le caractère défectueux de la barbe, la quasi-inexistence du cou, et pour finir la maigreur du bassin et du postérieur, qui apparaissent l'un et l'autre comme décharnés<sup>149</sup>.

Ces différences regardent aussi bien du côté de l'animal que de formes amoindries d'humanité, qui s'écartent de la norme fixée par l'adulte mâle bien portant et bien conformé, tels le nain ou l'enfant, le vieillard, ou encore le satyre au nez camus<sup>150</sup>. Même si cette association est absente pour des raisons aisément compréhensibles du récit d'Ovide, dont le

<sup>143</sup> Juvénal, *Satires*, X, 191-195. Voir aussi Isidore de Séville, *Origines*, XII, 2, 30 (*rugis turpiter follicantibus*).

<sup>144</sup> XIV, 97 : *totaque uelatos flauenti corpora uillo*.

<sup>145</sup> Voir CHANTRAINE P., *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, (1968), Paris, Klincksieck, 2009<sup>2</sup>, s.v. Κέρκωπες, p. 500 ; BEEKES R., *Etymological Dictionary of Greek*, Leyde-Boston, Brill, 2010, s.v. Κέρκωπες, I, p. 680. La mise en relation étymologique de Κέρκωπες et de κέρκος est attestée dans l'Antiquité par un fragment de Chrysippe (fr. 146b Dufour = *FDS* 669, ap. *Souda*, s.v. Κέρκωπες, 1405, 1-11).

<sup>146</sup> Le macaque berbère n'a qu'une queue vestigiale, qui peut même disparaître complètement : voir BUTYNSKI T. M., KINGDON J. et KALINA J. (éd.), *Mammals of Africa. II. Primates*, Londres-New Delhi-New York, Bloomsbury, 2013, p. 160. Cette identification est corroborée par l'épithète *flauens*, qui correspond bien à la couleur du macaque berbère : voir BUTYNSKI T. M., KINGDON J. et KALINA J. (éd.), *loc. cit.* Sur la distribution géographique de l'espèce, voir *ibid.*, p. 160.

<sup>147</sup> Anonyme latin, *Traité de physiognomonie*, 124. Le nez camus du singe n'apparaît pas dans les sources physiognomoniques ; dans le traité de Polémon (26, 33b, p. 417 H.), qui n'est connu que par sa version arabe, il est cependant question d'un nez épais, rond et fort, qui est rapproché de celui du chien, un rapprochement qui oriente plutôt l'attention du côté du babouin, le « cynocéphale » des Anciens.

<sup>148</sup> Cela tient au bien plus grand développement du bourrelet sus-orbitaire chez la plupart des singes, alors que chez *Homo sapiens sapiens*, « [la] glabelle et [le] relief supraciliaire et supraorbitaire [peuvent] être parfois accentués mais ne [forment] jamais une structure continue assimilable à un « torus » frontal classique : SUSANNE C., REBATO E. et CHIARELLI A.B., *Anthropologie biologique: évolution et biologie humaine*, Bruxelles, De Boeck&Larcier, 2003, p. 282 (FORMICOLA V.).

<sup>149</sup> Visage : Pseudo-Aristote, 6, 811b9. Oreilles : Pseudo-Aristote, 6, 811b20 ; Polémon, 1, 5a, p. 341 H. ; Anonyme latin, 124 ; Adamantios, 1, 5, 5 (petitesse) ; Pseudo-Aristote, 6, 811b23 ; Polémon, 2, 25a, p. 391 H. ; Anonyme latin, 124 (enfoncement). Lèvres : Pseudo-Aristote, 6, 811a26. Barbe : Anonyme latin, 124. Cou : Anonyme latin, 124. Bassin : Anonyme latin, 68 ; Adamantios, 2, 9, 5. Fesses : Pseudo-Aristote, 6, 810b4 ; Anonyme latin, 87.

<sup>150</sup> Sur les interférences entre les figures du singe et du satyre, voir LISSARRAGUE F., art. cit. ; LISSARRAGUE F., *op. cit.*, p. 124-129.

propos est de décrire la métamorphose en singes d'un groupe composé exclusivement d'hommes mâles, *uiri* (vers 93), les Anciens n'auraient pas eu de difficulté à ajouter la femme à cette liste<sup>151</sup>. Une telle association est en effet bien attestée ailleurs, à commencer par le célèbre *Iambe des femmes* de Sémonide d'Amorgos<sup>152</sup>. Si le singe est volontiers rapproché de la femme, c'est aussi qu'une attention particulière est portée à la figure maternelle de la guenon, que ce soit dans les textes, qui mettent en scène ou en question l'attachement des singes femelles pour leur progéniture<sup>153</sup> ou dans les représentations figurées de guenons allaitant ou tenant dans leurs bras un ou deux petits<sup>154</sup>. Comme on l'a vu avec les passages déjà cités de l'*Assemblée des femmes* et de la *Satire X* de Juvénal, le singe sert parfois plus spécialement de comparant à la vieille femme. Cette façon de représenter les ravages de l'âge comme une bestialisation dont l'effet est de rapprocher du singe la femme âgée se retrouve dans la petite plastique du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Il arrive en effet que la déformation caricaturale du visage de certaines vieilles nourrices, qui dérive vraisemblablement des masques de la comédie contemporaine, offre un aspect franchement simiesque, si telle est bien l'interprétation correcte de physionomies marquées par un fort prognathisme et par un bourrelet sus-orbitaire particulièrement accentué<sup>155</sup>. Le tête-à-tête avec l'homme dans lequel le singe se trouve le plus souvent enfermé permet l'exploration de similitudes multiples avec les formes diverses que revêt l'humanité, qu'il s'agisse de la femme, du vieillard, de l'enfant ou du nain. Un passage du philosophe et savant Posidonius, rapporté par Strabon, permettra d'approfondir l'étude de ces associations et de mesurer leur force persuasive.

### III. Rencontre avec les macaques berbères : Posidonius sur les côtes de l'Afrique du Nord

Posidonius a accompli, sans doute au tournant des II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles avant notre ère, un voyage en Occident qui l'a conduit jusqu'à Gadès (Cadix), de l'autre côté des Colonnes d'Hercule, où il a passé plusieurs mois, accumulant notamment les observations et les

<sup>151</sup> Sur la femme comme homme amoindri, voir *supra*, n. 43.

<sup>152</sup> Sémonide d'Amorgos, *Iambe des femmes* = fr. 7, 71-82 West. Sur ce rapprochement entre le singe et la femme, voir aussi SAID S., *op. cit.*, p. 33.

<sup>153</sup> Voir en particulier la fable des « enfants de la guenon » (Ésope, *Fables*, 307 Chambry = 218 Perry ; Babrios, *Fables*, 35 ; cf. Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 216) et celle de « Zeus et la guenon » (Babrios, *Fables*, 56 = 364 Perry).

<sup>154</sup> Voir BLOME P., « Affen im Antikenmuseum », in M. SCHMIDT (éd.), *Kanon. Festschrift Ernst Berger zum 60. Geburtstag am 26. Februar 1988 gewidmet*, Bâle, Verl. Vereinigung der Freunde antiker Kunst, coll. « Beihefte zur Halbjahresschrift Antike Kunst », 1988, p. 205-210, spéc. 205 ; GREENLAW C., *The Representation of Monkeys in the Art and Thought of Mediterranean Cultures. A new perspective on ancient primates*, Oxford, Archaeopress, coll. « BAR International Series », 2011, p. 61-63 et 70 ; MACKOWIAK K., art. cit., p. 457. Sur l'origine égyptienne de ce motif, voir CAPRIOTTI VITTOZZI G., « Il fanciullo, il nano, la scimmia: immagini "grottesche" e religiosità popolare tra Greci ed Egizi », *Polis*, n° 1, 2003, p. 141-154 ; VERNUS P., « Singe », in P. VERNUS et J. YOYOTTE, *Le bestiaire des Pharaons*, Paris, A. Viénot, 2005, p. 615-627, spéc. 620 ; GREENLAW C., *op. cit.*, p. 10.

<sup>155</sup> Voir en particulier la statuette trouvée dans la tombe 246 de Lipari et datée du dernier tiers du IV<sup>e</sup> s.av. J.-C. : BERNABO-BREA L., *Maschere e personaggi del teatro greco nelle terracotte liparesi*, Rome, L'Erma di Bretschneider, coll. « Bibliotheca archaeologica », 2001, p. 97 et fig. 94b. Moins probants me semblent être les exemples jugés simiesques par S. Pfisterer-Haas : PFISTERER-HAAS S., *Darstellung alter Frauen in der griechischen Kunst*, Francfort/Main-Berne-New York-Paris, Peter Lang, coll. « Europäische Hochschulschriften », 1989, p. 38, 90 et 108, et cat. n° II 77-78, p. 123, fig. 44-45.

informations sur le phénomène des marées océaniques<sup>156</sup>. Il regagna l'Italie par mer, mais son voyage de retour fut long et laborieux<sup>157</sup>. Lors d'une escale sur les côtes de l'Afrique du Nord, il lui fut donné d'observer à loisir, dans une forêt du littoral, un groupe de singes qui ne peuvent être que des macaques berbères (*Macaca sylvanus* L. 1758), la seule espèce de singes présente en Afrique du Nord. Son témoignage nous est connu de façon indirecte par Strabon<sup>158</sup> :

[...] Ποσειδώνιος εἶρηκεν ὅτι πλέων ἐκ Γαδεΐρων εἰς τὴν Ἰταλίαν προσενεχθεὶ τῇ Λιβυκῇ παραλία καὶ ἴδοι τῶν θηρίων μεστόν τινα τούτων ἀλιτενῆ δρυμόν, τῶν μὲν ἐπὶ τοῖς δένδρεσι, τῶν δ' ἐπὶ γῆς, ἐχόντων ἐνίων καὶ σκύμνους καὶ ἐπεχόντων μαστόν· γελᾶν οὖν ὀρώων βαρυμάστους, ἐνίους δὲ φαλακρούς, τοὺς δὲ κηλήτας καὶ ἄλλα τοιαῦτα ἐπιφαίνοντας σίνη.

« ... Posidonius raconte que, au cours de sa traversée de Gadeira vers l'Italie, il fut jeté sur la côte libyque et vit un bois en bord de mer rempli de ces animaux, les uns dans les arbres, les autres à terre, certains même avec des petits et leur donnant à téter ; il ne put s'empêcher de rire à les voir exhiber qui de lourdes mamelles, qui des crânes chauves, qui des hernies et autres infirmités de ce genre. »

Les informations relatives aux singes ont peu intéressé les historiens, à l'exception aussi notable que récente de Mary Beard<sup>159</sup>. Les remarques de Posidonius sur les singes qu'il a rencontrés sont de trois ordres. Elles concernent d'abord l'habitat et le comportement des macaques, qui se tiennent aussi bien au sol que dans les arbres, ce qui est une observation tout à fait correcte, et qui n'est pas si fréquente dans les sources grecques et romaines<sup>160</sup>. Posidonios note ensuite qu'il y a des femelles avec leurs petits qu'elles allaitent. Il s'étend un peu plus longuement, pour finir, sur l'apparence physique de certains macaques. Il s'agit là du point le plus original, car l'attention ne porte plus sur l'espèce en général, mais bien sur des particularités individuelles : guenons βαρυμάστους, « aux seins lourds », singes chauves, singes souffrant de hernies ou d'autres lésions du même ordre.

Ces dernières notations sont d'une précision remarquable et semblent témoigner, comme on l'a parfois relevé, d'un « sens de l'observation aigu »<sup>161</sup>. Mais en est-il bien ainsi ? Seul un spécialiste de primatologie ayant observé avec soin l'espèce *Macaca sylvanus* peut répondre à cette question. Madame Nelly Ménard, directrice de recherches au CNRS, qui étudie depuis plus de quinze ans le devenir démographique et les adaptations écologiques et comportementales des macaques berbères, m'a ainsi précisé qu'elle n'avait personnellement jamais observé, malgré de longues semaines d'observation, ni calvitie ni hernie chez les macaques berbères, mais qu'une hypothèse alternative serait de considérer que Posidonius ait

<sup>156</sup> Sur le ou les voyages de Posidonius en Occident, voir LAFFRANQUE M., *Poseidonios d'Apamée. Essai de mise au point*, Paris, Presses universitaires de France, 1964, p. 78-86.

<sup>157</sup> Voir Posidonius, fr. A123 Vimercati = T22 E.-K. = 18 Th., ap. Strabon, *Géographie*, III, 2, 5 (trad. Fr. LASSERRE, Paris, Belles Lettres, 1966). Sur le voyage retour de Posidonius, voir MEDAS S., « La navigazione di Posidonio dall'Iberia all'Italia e le rotte d'altura nel Mediterraneo occidentale in età romana », *Mayurqa*, n° 30, 2005, p. 577-609.

<sup>158</sup> Posidonius, fr. A174 Vimercati = 245 E.-K. = 65 Th., ap. Strabon, *Géographie*, XVII, 3, 4 (trad. J. Desanges, Paris, Belles Lettres, 2014).

<sup>159</sup> Voir par ex. J. Desanges, dans LAUDENBACH B., DESANGES J. (éd.), Strabon, *Géographie. xv: Livre xvii, 2<sup>e</sup> partie*, Paris, Belles Lettres, coll. « CUF », 2014, p. 73 : « L'intérêt du passage n'est pas le rire du philosophe, dépourvu de bienveillance, ni la manifestation d'un sens de l'observation aigu, mais le témoignage qu'il apporte d'une escale forcée sur la côte libyenne ». BEARD M., *op. cit.*, p. 164-165.

<sup>160</sup> BUTYNSKI T. M., KINGDON J. et KALINA J. (éd.), *op. cit.*, p. 161. Voir *supra*, p. 27-28.

<sup>161</sup> Voir *supra*, n. 159.

interprété à tort comme une hernie le gonflement spectaculaire de la peau sexuelle de la femelle au moment de l'œstrus. Toujours selon Nelly Ménard, cette hypothèse n'est pas infirmée par l'observation de femelles allaitantes, car la saisonnalité à la fois des naissances, et donc du sevrage, et des accouplements est suffisamment élastique dans un habitat en bord de mer pour permettre l'observation concomitante de petits à la mamelle et de femelles en œstrus<sup>162</sup>. Quant à la remarque sur la taille des seins, elle paraît exagérée, même dans le cas d'une femelle allaitante, si du moins on prend comme point de comparaison la poitrine d'une femme<sup>163</sup>. Comme il s'agit au total de traits plus humains que simiens, à la seule possible exception du gonflement de la peau sexuelle, qui pourrait avoir été confondu avec une hernie, on peut nourrir quelques doutes sur l'exacritude et l'acuité des observations de Posidonius.

Quand bien même il s'agirait d'observations véridiques, il n'en reste pas moins vrai que la sélection de Posidonius est pour le moins tendancieuse. Parmi l'ample moisson d'informations que pouvait lui procurer sa rencontre inopinée avec un groupe de macaques berbères, Posidonius a principalement retenu des traits individuels qui étaient autant de défauts au regard des canons de beauté grecs du corps humain. Si des seins lourds et gonflés pouvaient évoquer de façon positive une maternité heureuse<sup>164</sup>, ils étaient plus souvent perçus comme une disgrâce, accompagnant un embonpoint excessif et liés à l'âge<sup>165</sup> ; il n'est que de rappeler les remarques peu galantes de Lucrèce, qui composa son *De rerum natura* moins d'un demi-siècle après le voyage de Posidonius, sur la femme « obèse et mamelue », *tumida et mammosa*, que n'hésite pourtant pas à magnifier la passion déraisonnable de l'amoureux, prompt à y reconnaître *Ceres ... ipsa ab Iaccho*, « Cérés en personne, qui vient d'avoir Bacchus »<sup>166</sup>. Les textes et les représentations figurées, lorsque du moins elles montrent les femmes nues ou laissent deviner leurs formes à travers le vêtement qui les couvre<sup>167</sup>,

<sup>162</sup> Nelly Ménard (CNRS UMR 6553 Écosystèmes, biodiversité, évolution ECOBIO, Université de Rennes), communication personnelle (20/09/2013).

<sup>163</sup> Sur cette particularité de l'espèce humaine, voir SUSANNE C., REBATO E. et CHIARELLI A. B., *op. cit.*, 2003, p. 296-297 (C. SUSANNE).

<sup>164</sup> On se reportera sur ce point aux analyses de V. Dasen sur la figure d'Omphale : DASEN V., *Le sourire d'Omphale. Maternité et petite enfance dans l'Antiquité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 102-107.

<sup>165</sup> Pour la documentation figurée, voir PFISTERER-HAAS S., *op. cit.*, 38-21, 1989. Sur la représentation de l'obésité, aussi bien masculine que féminine, voir GOUREVITCH D., « L'obésité et son traitement dans le monde romain », *History and Philosophy of the Life Sciences*, n° 7/2, 1985, p. 195-215 ; GOUREVITCH D., GRMEK M.D., « L'obésité et ses représentations figurées dans l'Antiquité », in *Archéologie et médecine*, VII<sup>èmes</sup> rencontres internationales d'archéologie et d'histoire Antibes, octobre 1987, Juan-les-Pins, APDCA, 1987, p. 355-367 ; GRMEK M. et GOUREVITCH D., *Les maladies dans l'art antique*, Paris, Fayard, 1998, p. 176-182.

<sup>166</sup> Lucrèce, *Sur la nature*, IV, 1168 ; *tumida* est une correction de Bernay pour la forme *iamina* donnée par O et Q, *turgida* et *nimia* ont également été proposées. On remarquera l'association entre l'opulence des formes féminines et la maternité.

<sup>167</sup> La norme dans l'art grec, depuis l'époque archaïque, est que la nudité soit plutôt réservée aux hommes, les femmes étant en général représentées couvertes : voir HIMMELMANN N., *Ideale Nacktheit in der griechischen Kunst*, Berlin-New York, W. de Gruyter, coll. « Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts. Ergänzungsheft », 1990, p. 47-52 ; STEWART A.F., *Art, Desire, and the Body in Ancient Greece*, Cambridge-New York-Melbourne, Cambridge University Press, 1997, p. 24-42 et 97-106 ; LISSARRAGUE F., FRONTISI-DUCROUX F., « Corps féminin, corps virginal : images grecques », in L. BRUIT ZAIDMAN, G. HOUBRE, C. KLAPISCH-ZUBER et P. SCHMITT PANTEL (dir.), *Le corps des jeunes filles de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Perrin, 2001, p. 51-61 ; BONNET C., PIRENNE-DELFORGE V., « « Cet obscur objet du désir » : la nudité féminine entre Orient et Grèce », *MEFRA*, n° 116/2, 2004, p. 827-870.

suggèrent qu'étaient valorisés à l'inverse des seins ronds, fermes et plutôt petits, relativement espacés et placés haut sur la poitrine<sup>168</sup>.

La calvitie est contraire elle aussi aux canons de la beauté idéale, cette fois masculine<sup>169</sup>. Elle était considérée à la fois comme une marque de l'âge et comme un signe d'intempérance sexuelle<sup>170</sup>, et était source de moquerie : Aristophane, par exemple, prétendait se démarquer à bon compte de ses rivaux en ce qu'il aurait soigneusement évité de se moquer des chauves, ce qui est bien sûr faux<sup>171</sup>. Dès l'épopée homérique, la calvitie est l'apanage de personnages sans noblesse, comme Thersite, qui a le cheveu rare, ou le mendiant dont Ulysse revêt l'apparence<sup>172</sup>. Le chauve est ensuite un personnage de fable, de comédie et de drame satyrique – Satyres et plus encore Silènes sont volontiers représentés chauves –, avant de devenir dans le *Philogélos* « le héros du non-sens et de l'absurde »<sup>173</sup> ; à en croire l'*Onirocritique* d'Artémidore, la calvitie était également un attribut professionnel du bouffon, *γελωτοποιός*<sup>174</sup>. Si Aristote affirme sans ambages que « l'homme est le seul animal à devenir chauve »<sup>175</sup>, Posidonius, pour sa part, étend cette calvitie aux singes<sup>176</sup>.

<sup>168</sup> GERBER D. E., « The female breast in Greek erotic literature », *Arethusa*, n° 11, 1978, p. 203-212 ; voir aussi FANTHAM E. *et al.*, *Women in the Classical World : Image and Text*, New York, Oxford University Pr., 1994, p. 117-118 et 173-176 ; PEDRUCCI G., *L'allattamento nella Grecia di epoca arcaica e classica*, Rome, Scienze e Lettere, 2013, p. 85-87 et 216. Il s'agit d'une tendance générale, qu'il convient cependant de ne pas exagérer : il y a place pour de multiples variations, et il n'est pas rare, comme dans la sculpture attique de la fin du V<sup>e</sup> s. av. J.-C., que les images montrent des formes plus pleines. Le contraste avec d'autres ères culturelles n'en est pas moins éloquent, comme le montre l'exemple de l'art indien classique, qui s'est plu très tôt à représenter des femmes aux seins généreux : voir FREDERIC L., *Les Arts de l'Inde et de l'Asie du Sud-Est*, Paris, Flammarion, 1994, spéc. 34-35, 44-45 et 56. On ne trouvera pas dans la poésie grecque ou latine de notations laudatives comparables à ce passage de Kālidāsa (*La naissance de Kumra (Kum !rasambhava)*, I, 40) : « D'Umā, aux yeux de lotus bleu, les deux seins, pâles, épanouis se pressaient l'un contre l'autre, si opulents, qu'entre leurs pointes sombres même une fibre de lotus n'aurait trouvé accès » (trad. B. TUBINI, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Orient », 1958).

<sup>169</sup> Sur l'importance de la chevelure, voir BRULE P., *Les sens du poil (grec)*, Paris, Belles Lettres, 2015, p. 115-120, 133-145 et 440-452.

<sup>170</sup> BRULE P., *op. cit.*, spéc. 71 et 82-86.

<sup>171</sup> Aristophane, *Nuées*, 540 ; cf. *Paix*, 767 et 771.

<sup>172</sup> *Illiade*, II, 219 et *Odyssée*, XIII, 431 ; XVIII, 353-355.

<sup>173</sup> Voir sur tous ces points ARNOULD D., « Le chauve et le glouton chez Homère. Remarques sur le personnage d'Ulysse », *REG*, n° 102, 1989, p. 510-514, à qui j'emprunte aussi la dernière expression. Fable : Ésope, 343 Chambry, « Le cavalier chauve ». Comédie : voir *supra*, n. 171 ; drame satyrique : Eschyle, fr. 474 Mette = P. Oxy. 2161, col. I, 786-788 ; Sophocle, fr. 171 Radt. Pour la calvitie dans les sources latines, voir BEARD M., *op. cit.*, p. 51, avec la n. 4, p. 231, 132-133 et 146.

<sup>174</sup> Artémidore, *Onirocritique*, I, 22.

<sup>175</sup> Aristote, *De la génération des animaux*, V, 3, 784a1-2 ([φαλακροὶ] τῶν ζῴων οἱ ἄνθρωποι μόνοι). En 783b8-9, la formulation est plus nuancée : Φαλακροῦνται δ'ἐπιδήλως οἱ ἄνθρωποι μάλιστα τῶν ζῴων, « Parmi les animaux, c'est chez l'homme surtout que se remarque la calvitie » (trad. P. Louis, Paris, Belles Lettres, 1961).

<sup>176</sup> Il semble bien qu'on trouve aussi dans la petite plastique de terre cuite, à partir de l'époque classique, et plus encore à l'époque hellénistique, des singes chauves, si l'on a raison de considérer comme explicitement chauves des singes dont la pilosité crânienne n'est pas représentée. Sur ces singes chauves, voir MACKOWIAK K., « Des usages du singe en Béotie : l'animalité entre discours et fonction », *Ktēma*, n° 38, 2013, p. 217-240, spéc. n. 25, p. 222, qui cite une figurine du Louvre (plutôt qu'à WINTER F., *Die Typen der figürlichen Terrakotten*, Berlin-Stuttgart, W. Spemann, coll. « Die antiken Terrakotten, III, 2 », 1903, n° 8, p. 225, il conviendrait de renvoyer à BESQUES S., *Musée National du Louvre, Catalogue raisonné des figurines et reliefs en terre-cuite grecs, étrusques et romains, III. Époques hellénistique et Grèce et romaine, Asie Mineure*, Paris, Éd. des Musées Nationaux, 1972, I, p. 184 et III, pl. 259D) ; il s'agit d'une figurine provenant de Smyrne, qui n'est pas précisément datée entre le III<sup>e</sup> s. av. J.-C. et le II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Voir aussi (*infra*, p. 39) le bronze du Musée des Antiquités de Bâle.

Avec les hernies et autres lésions du même genre, on en vient à des états proprement pathologiques du corps humain ou simien. Le choix de la hernie, dans une liste potentiellement longue de « lésions » visibles – gibbosité et autres déformations du squelette, amyotrophie du bras, atrophie musculaire, nanisme etc. –, ne doit sans doute rien au hasard. À une époque où les hernies n'étaient pas opérées, elles devaient constituer un spectacle relativement banal. En outre, comme le remarquent Mirko Grmek et Danielle Gourevitch, « on n'avait pas besoin d'être médecin pour constater la sortie des viscères hors de la cavité abdominale », et « le diagnostic des hernies, ces tumeurs molles contenant les intestins, ne pose aucune difficulté et, depuis la nuit des temps, fait partie du savoir populaire »<sup>177</sup>. Déformations bien visibles du corps, les hernies étaient en outre considérées comme hautement comiques, comme en témoignent certaines épigrammes de l'*Anthologie palatine* et de Martial, et plus encore le *Philogélos*<sup>178</sup>. L'explication de ce caractère comique doit sans doute être cherchée dans l'aspect spectaculaire de nombreuses hernies, dans le fait qu'elles sont souvent situées dans des zones intimes du corps<sup>179</sup>, et dans l'étiologie supposée que suggérait cette localisation : comme le montrent d'un côté l'opposition grecque de l'eunuque, σπάδων, et de l'homme affligé d'une hernie, κηλήτης, de l'autre les expressions latines *ilia* ou *membra rumpere*<sup>180</sup>, les hernies étaient volontiers vues comme la conséquence fâcheuse et indésirable d'une activité sexuelle par trop frénétique<sup>181</sup>.

C'est justement ce type de disgrâces qu'on trouve représenté à la même époque, tantôt avec un grand souci d'exactitude anatomique et clinique, tantôt avec la volonté explicite d'exagérer de façon démonstrative déformations et infirmités<sup>182</sup>, dans la petite plastique en terre cuite<sup>183</sup>, voire dans des matériaux plus nobles<sup>184</sup>. Il n'est pas difficile de retrouver dans

<sup>177</sup> GRMEK M., GOUREVITCH D., *op. cit.*, p. 187-190, spéc. 187 pour la citation.

<sup>178</sup> *Anthologie palatine*, VI, 166 ; XI, 132, 342, 393 et 404 ; Martial, *Épigrammes*, III, 24 et XII, 83 (contre un certain Fabianus, qualifié de *derisor ... hirnearum*) ; *Philogélos*, 113, 116-119, 252, 262. Il s'agit cependant de textes bien postérieurs à Posidonius, d'époque néronienne (épigrammes de Lucille) ou flavienne (Martial). Le *Philogélos* date de la période tardo-antique, mais il n'est que le dernier jalon d'une longue suite d'anthologies et de recueils perdus de plaisanteries : voir BRACCINI T., « Introduzione », in *Come ridevano gli antichi (Philogelos)*, Gênes, Il melangolo, 2008, p. 32-33.

<sup>179</sup> Voir les indications précises de Celse, *De medicina*, VII, 18, 3.

<sup>180</sup> Opposition σπάδων/κηλήτης : *Philogélos*, 116 ; Porphyryon, *ad Horat., Sat.*, I, 1, 105, p. 229 Holder. *Ilia rumpere* : ADAMS J. N., *The Latin Sexual Vocabulary*, Londres, Duckworth, 1982, p. 151.

<sup>181</sup> Sur l'excès sexuel comme cause des hernies chez les hommes, voir FUSI A. (éd.), *M. V. Martialis Epigrammaton liber tertius*, Hildesheim, G. Olms, coll. « Spudasmata », 2006, p. 241-242 et WATSON L.C., « Of hernias and wine-jugs : *Catalepton 12* », *Mnemosyne*, ser. 4, n° 61/2, 2008, p. 245-256.

<sup>182</sup> Voir LAUGIER L., « Les grotesques de Smyrne, types pathologiques et caricatures », in I. HASSELIN ROUS, L. LAUGIER et J.-L. MARTINEZ (éd.), *D'Izmir à Smyrne : découverte d'une cité antique*, Paris, Somogy et Musée du Louvre, 2009, p. 170-191, spéc. 170.

<sup>183</sup> Sur ces figurines en terre cuite, voir STEVENSON W. E., *The Pathological Grotesque Representation in Greek and Roman Art*, Ph.D., University of Pennsylvania, 1975 (non publié) ; GIULIANI L., « Die seligen Krüppel. Zur Deutung von Missgestalten in der hellenistischen Kleinkunst », *AA*, n° 102, 1987, p. 701-721 ; LORENZ T., « Verwachsene und Verkrüppelte in der antiken Kunst », in I. WEILER (éd.), *Soziale Randgruppen und Außenseiter im Altertum: Referate zum Symposium "Soziale Randgruppen und antike Sozialpolitik"* in Graz (21. bis 23. September 1987), Graz, Leykam, 1988, p. 349-355 ; GARLAND R., *The Eye of the Beholder. Deformity and Disability in the Graeco-Roman World*, [1995], Londres, Bristol Classical Press, 2010<sup>2</sup>, p. 105-122 ; GRMEK M., GOUREVITCH D., *op. cit.*, *passim* ; LAUGIER L., art. cit. ; BALLEP P. et JEAMMET V., « Petite plastique, grands maux. Les « grotesques » en Méditerranée aux époques hellénistique et romaine », [« I. Figures de style, cas pathologiques : les difformités physiques dans la petite plastique grecque et romaine » (JEAMMET V., p. 39-63) ; « II. Images et signification de la difformité et de la disgrâce dans l'Égypte hellénistique et romaine. Codes et anomalies dans la plastique et le graphisme égyptiens » (BALLEP P., p. 64-82)], in L. BODIQU, V. MEHL et M. SORIA-AUDEBERT (éd.), *Corps outragés, corps ravagés de l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, coll.

ces figurines les défauts physiques mentionnés par Posidonius à propos des macaques berbères. Il en va ainsi pour les femmes βαρυμάστοι, qui apparaissent dans le répertoire codifié et répétitif de la petite plastique en terre cuite athénienne dès les premières années du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>185</sup>. Si l'acmé de cette production se situe au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, à l'époque de la Comédie moyenne, pour connaître après cette date un recul assez rapide au profit de figures affectées par de plus sévères déformations<sup>186</sup>, des figurines représentant des femmes aux seins tombants et parfois obèses ont cependant continué à être produites et à circuler à l'époque hellénistique<sup>187</sup>. Parmi les marques de l'âge qui affectent ces figures, on note, outre une corpulence excessive, la déformation des seins, qui sont flasques, distendus et tombants ; on pensera ici au type de la γραῦς παχεῖα, la « vieille femme corpulente », mentionné par Pollux<sup>188</sup>. On passera vite sur la calvitie, qui n'est au mieux qu'une disgrâce secondaire touchant des personnages au corps et aux traits bien plus sévèrement déformés, pour en venir aux « hernies et autres lésions », qui cette fois correspondent très bien à la vogue hellénistique, dans des centres comme Alexandrie, Smyrne ou Myrina, de figures souvent lourdement handicapées. Les hernies figurent en bonne place parmi les pathologies observables, en particulier les hernies inguinales ou même inguino-scrotales, indiscutablement mal placées et propres à susciter le rire<sup>189</sup>. De ces hernies inguino-scrotales, on peut rapprocher des pathologies entraînant des effets comparables, telle l'hydrocèle, épanchement séreux responsable d'une tuméfaction énorme du scrotum, qui était considérée dans

---

« Culture et société médiévales CSM », 2011, p. 39-82 ; MITCHELL A.G., « Disparate bodies in ancient artefacts: the function of caricature and pathological grotesques among Roman terracotta figurines », in C. LAES, C.F. GOODEY et M. LYNN ROSE (éd.), *Disabilities in Roman Antiquity*, Leyde-Boston, Brill, coll. « Mnemosyne, Suppl. », 2013, p. 275-297 ; TRENTIN L., *The Hunchback in Hellenistic and Roman Art*, Londres-Oxford-New York, Bloomsbury, 2015.

<sup>184</sup> Voir par ex. le bronze de Berlin (StaatMusAnt 30894), qui représente un bossu assis sur un étroit rocher : NEUGEBAUER K.A., *Die griechischen Bronzen der klassischen Zeit und des Hellenismus*, Berlin, Akademie-Verlag, 1951, n° 62, p. 69-71, pl. 30 ; HIMMELMANN N., *Alexandria und der Realismus in der griechischen Kunst*, Tübingen, E. Wasmuth, 1983, p. 59-61, pl. 44 ; PETER C. (éd.), *Die Geschichte der antiken Bildhauerkunst. III. Hellenistische Plastik*, Mayence, Philip von Zabern, 2007, p. 180-182, fig. 72a-d. Les bronzes représentant des hommes ou des femmes contrefaits ont été utilement réunis par Magdalena Waser : WASER M., *Behinderte in der hellenistisch-römischen Kleinplastik*, Diplomarbeit de l'Université de Vienne (Historisch-Kulturwissenschaftliche Fakultät), 2010, disponible en ligne (othes.univie.ac.at/12794).

<sup>185</sup> PFISTERER-HAAS S., *op. cit.*, *passim* ; voir aussi JEAMMET V., « La naissance des Tanagréennes. Athènes au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Origine et diffusion des Tanagréennes », in V. JEAMMET (éd.), *Tanagra : mythe et archéologie*, exposition Musée du Louvre, Paris, Musée des beaux-arts de Montréal, Montréal-Paris, Musée des beaux-arts de Montréal, Réunion des musées nationaux, 2003, p. 120-129, spéc. 121, et PEDRUCCI G., *op. cit.*, p. 92-93. Pour la figure de la nourrice, voir aussi SCHULZE H., *Ammen und Pädagogen. Sklaverinnen und Sklaven als Erzieher in der antiken Kunst und Gesellschaft*, Mayence/Rhin, Philipp von Zabern, 1998, p. 50-55.

<sup>186</sup> PFISTERER-HAAS S., *op. cit.*, p. 93-99.

<sup>187</sup> Dans les collections du Louvre, voir par ex. la figurine classée sous le numéro d'inventaire CA 5155 = D 1148 Besques (BESQUES S., *op. cit.*, I, p. 167 et III, pl. 231E), qui est datée de la période hellénistique tardive. Pour d'autres exemples d'époque hellénistique, voir PFISTERER-HAAS S., *op. cit.*, p. 97, avec la n. 348, et GRMEK M., GOUREVITCH D., *op. cit.*, p. 176-177, fig. 124 et 125.

<sup>188</sup> Pollux, *Onomasticon*, IV, 151. La physiologie de certaines de ces figures semble même présenter, autant qu'on puisse en juger, des traits franchement simiesques, mais il s'agit de figures soigneusement vêtues – ce qui en fait des maîtresses de maison, et non de vieilles nourrices ou hétaires –, ne laissant rien voir d'une poitrine éventuellement affaissée : PFISTERER-HAAS S., *op. cit.*, p. 85-88 et fig. 148-151, p. 228 ; aux exemples réunis par l'auteur, on ajoutera une figurine provenant de la tombe 246 de la nécropole grecque de Lipari, datée du dernier tiers du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. (inv. 356b ; BERNABO-BREA L., *Maschere e personaggi del teatro greco nelle terracotte liparesi*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2001, p. 97, fig. 94b).

<sup>189</sup> Voir les exemples réunis par GRMEK M., GOUREVITCH D., *op. cit.*, p. 187-190.

l'Antiquité comme une catégorie de hernie<sup>190</sup>. Une telle hydrocèle est représentée de façon spectaculaire dans une terre cuite hellénistique du Louvre, provenant de Smyrne<sup>191</sup>. La correspondance entre ces figures et les singes décrits par Posidonius est si frappante qu'on risquera l'hypothèse que le regard posé par Posidonius sur les macaques berbères a été en partie façonné par les arts mineurs de son époque, riches en représentations plastiques d'hommes contrefaits. Si cette hypothèse d'une influence des arts visuels sur la description de Posidonius est jugée trop coûteuse, on se contentera de noter la correspondance entre les deux, une correspondance qui témoigne de modalités comparables d'attention au réel, lesquelles ont conduit à sélectionner des traits analogues pour exprimer la marginalité de certaines populations, qu'il s'agisse de singes vivant en liberté ou des exclus de la société hellénistique et de ses centres urbains.

Posidonius, on le voit, n'a sélectionné – s'il ne les a pas purement et simplement inventés – que des défauts, défauts que le singe a en partage avec l'homme. Chez les singes de Posidonios, la ressemblance avec l'homme s'étend ainsi jusqu'aux malformations et aux pathologies. Il serait sans doute plus juste de dire que Posidonius spécifie et précise la ressemblance du singe avec l'homme : le singe, à ses yeux, ne rappelle pas tant la forme humaine en général qu'il évoque plus précisément une humanité perçue comme dégradée. La figure du singe et celle de l'homme contrefait pouvaient d'autant plus facilement se superposer que le singe était tenu pour une contrefaçon d'humain. Si Posidonius met l'accent sur les infirmités réelles ou supposées du groupe de singes qu'il a eu l'occasion d'observer, certains artistes, il est vrai postérieurs, se sont plu à l'inverse à doter d'une face simienne des corps humains contrefaits. Daté du début de l'époque impériale, un bronze du Musée des Antiquités de Bâle, étudié par Peter Blome, représente ainsi un nain doté d'un énorme phallus dont le visage présente des traits indéniablement simiens, quoique subtilement anthropomorphisés<sup>192</sup>. Le jeu est plus complexe dans un magnifique petit bronze de la collection Borowski, que M. Kunze date du début du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. et rattache à la production d'un atelier de Grèce de l'Est<sup>193</sup>. Il figure un personnage vêtu d'un *chiton* court et d'un manteau lui descendant jusqu'aux genoux, et qui est affublé d'une tête ou plutôt d'un masque de babouin. On a proposé d'y reconnaître un acteur ou un bouffon portant un masque de singe<sup>194</sup>. Il s'inscrit dans une série de bronzes ou de terres cuites représentant des

<sup>190</sup> Voir les explications détaillées de Celse, *De medicina*, VII, 18 ; cf. Martial, *Épigrammes*, XII, 83. Le terme médical grec, ὑδροκίλη, est lui-même un composé de κίλη, qui désigne toutes sortes de hernies. Sur les noms grecs et latins des différents types de hernies et de tumeurs, voir MONTERO CARTELLE E., « Los nombres de *hernia* : de Celso a Berengario da Carpi », *Helmantica*, n° 65-194, 2014, p. 235-246.

<sup>191</sup> Musée du Louvre, CA 767 = D 1203 Besques (BESQUES S., *op. cit.*, I, p. 172 et III, pl. 240B), II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C., de Smyrne ; voir GRMEK M., GOUREVITCH D., *op. cit.*, p. 330-331 et HASSELIN ROUS I., LAUGIER L. et MARTINEZ J.-L., *op. cit.*, cat. n° 93, p. 177. Sur les représentations d'hydrocèles, voir GRMEK M., GOUREVITCH D., *op. cit.*, p. 330-333 et CLARKE J.R., *Looking at Laughter : Humor, Power, and Transgression in Roman Visual Culture, 100 B.C.-A.D. 250*, Berkeley, University of California Pr., 2007, p. 213-215.

<sup>192</sup> BLOME P., art. cit., p. 205-210.

<sup>193</sup> Coll. Borowski, Jérusalem, inv. GR 145 ; hauteur : 15 cm environ ; provenance inconnue. Voir KUNZE M., *Griechische und römische Bronzen*, Ruppolding-Mayence, Franz Philipp Rutzen, 2007, p. 235-236.

<sup>194</sup> LISSARRAGUE F., « L'homme, le singe et la satire », art. cit., p. 469, fig. 25 et KUNZE M., *loc. cit. Contra*, VOEGTLE S., « Ein Affe spielt Tragödie. Zum Problem der Tiermaske bei vermeintlichen und tatsächlichen Schauspielerstatuetten », *Les Carnets de l'ACoSt*, n° 13, 2015 (en ligne depuis le 1-9-2015, consulté le 12-12-2016 ; URL : <http://acost.revues.org/576> ; DOI : 10.4000/acost.576), qui préfère y voir une simple caricature ; voir aussi VOEGTLE S., *Dein Gott ist ein Esel. Griechische und römische Tierkarikaturen als Spiegel antiker*



personnages zoocéphales. Le point singulier est que le corps du personnage semble montrer des signes de malformation au niveau du pied gauche et de la main droite<sup>195</sup> ; c'est en fait tout le bras droit, collé au corps, qui semble peu fonctionnel, tandis que l'articulation du poignet forme un angle inhabituel<sup>196</sup>. Ce qui frappe dans ce bronze, c'est bien le contraste entre la tête, volumineuse, à l'expression pensive, voire mélancolique, et un corps étroit et chétif, dont les extrémités conservées semblent déformées. S'il s'agit bien d'un acteur ou d'un bouffon, le bronze de la collection Borowski joue sur une triple proximité : proximité du singe et de l'estropié, perçus l'un et l'autre comme une copie imparfaite de la forme humaine idéale ; proximité du singe et de l'acteur, traditionnellement réunis pour leur commune pratique de l'imitation<sup>197</sup> ; proximité enfin de l'amuseur, du singe et de l'estropié, le premier et le second contrefaisant le troisième, l'amuseur par art, le singe en vertu de sa seule nature<sup>198</sup>.

Le spectacle de singes affectés de diverses disgrâces provoque le rire de Posidonius. Comme l'écrit Mary Beard, « la plaisanterie réside ici dans le fait que Posidonius rit précisément des caractères dont il aurait ri si les animaux avaient été des hommes »<sup>199</sup>. Plus exactement, le singe, qui est en lui-même aux yeux des Grecs une contrefaçon d'homme excitant le rire<sup>200</sup>, imite ici une humanité elle-même contrefaite, dont les infirmités suscitaient

---

*Wertvorstellungen*, Inauguraldissertation der Philosophisch-historischen Fakultät Bern, 2013, en ligne : [http://www.zb.unibe.ch/download/eldiss/13voegtle\\_s.pdf](http://www.zb.unibe.ch/download/eldiss/13voegtle_s.pdf), n. 779, p. 139.

<sup>195</sup> Une autre possibilité est qu'il s'agisse de déformations accidentelles du bronze, une hypothèse qui semble peu vraisemblable, mais que seul l'examen attentif de l'objet permettrait d'écarter définitivement.

<sup>196</sup> Il n'est pas facile de poser un diagnostic, dans la mesure où les déformations des membres supérieurs et inférieurs ne portent pas sur le même côté, ce qui exclut les séquelles d'un accident vasculaire cérébral (AVC). On remarquera cependant que le pied droit n'est pas conservé.

<sup>197</sup> Voir en particulier VEGETTI M., *Tra Edipo e Euclide. Forme del sapere antico*, Milan, il Saggiatore, 1983, p. 59-70 et DEMONT P., art. cit., spéc. p. 464-465.

<sup>198</sup> Voir Anacharsis, fr. A11a Kindstrand, ap. Athénée, *Deipnosophistes*, XIV, 2, 613d (cf. Eustathe, *Commentaire à l'Odyssée*, 1836, 63) et Galien, *Utilité des parties du corps humain*, III, 16 (3, 264-265 Kühn = 1, 194 Helmreich) ; cf. Platon, *République*, X, 590b. Sur les γελοιοποιοί, voir ROBERT L., « Epigraphica VIII. Au théâtre de Delphes », *REG*, n° 42, 1929, p. 433-438 (repris dans *id.*, *Opera minora selecta*, I, Amsterdam, Hakert, 1969, p. 221-226) ; *id.*, « APXAIΟΛΟΓΟΣ », *REG*, n° 49, 1936, p. 235-254 (repris dans *id.*, *Opera minora* cit., p. 671-690) ; MILANEZI S., « Laughter as dessert. On Athenaeus' book fourteen, 613-616 », in D. BRAUND et J. WILKINS (éd.), *Athenaeus and his World : Reading Greek Culture in the Roman Empire*, Exeter, University of Exeter press, 2000, p. 400-412 ; MILANEZI S., « Une pincée d'esprit : à propos du rire dans les banquets (Athénée, XIII et XIV) », *Pallas*, n° 61, 2003, p. 313-326 ; MILANEZI S., « À l'ombre des acteurs : les amuseurs à l'époque classique », in C. HUGONOT, F. HURLET et S. MILANEZI (éd.), *Le Statut de l'acteur dans l'Antiquité grecque et romaine*, actes du colloque de Tours, mai 2002, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2004, p. 183-209. Cette opposition entre l'art et la nature est compliquée par l'existence probable d'amuseurs et d'acteurs eux-mêmes atteints de difformités : voir DASEN V., « Des artistes différents ? Nains danseurs et musiciens dans le monde hellénistique et romain », in S. EMERIT (éd.), *Le statut du musicien dans la Méditerranée ancienne. Égypte, Mésopotamie, Grèce, Rome* : actes de la table ronde internationale, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, juillet 2008, Le Caire, IFAO, coll. « Bibliothèque d'étude », 2013, p. 259-277. On se gardera cependant de ne pas surestimer l'importance de cette catégorie d'artistes : voir en ce sens les fortes réserves de GARELLI M.-H., « L'acteur laid ou le physique de l'emploi », in M.-H. GARELLI et V. VISA-ONDARÇUHU (éd.), *Corps en jeu : de l'Antiquité à nos jours* : actes du colloque international, Université de Toulouse II-Le Mirail, octobre 2008, Rennes, Pr. Universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2010, p. 235-250.

<sup>199</sup> BEARD M., *op. cit.*, p. 164-165 : « The joke here is that Posidonius laughs at those features that he would have laughed at if the animals had been human beings ».

<sup>200</sup> Voir Sémonide d'Amorgos, *Iambes*, fr. 7 W., v. 74 ; Aristote, *Topiques*, III, 2, 117 b 17-18 ; Plutarque, *Le flatteur et l'ami*, 23 = *Mor.* 64 E ; Galien, *Sur la fonction des parties du corps humain*, I, 22 (= 3, 79-81 Kühn) ; Anacharsis, A11a Kindstrand (1981), ap. Ath., 14, 2, 613d. Sur le singe comme animal comique, voir MCDERMOTT W. C., *The Ape in Antiquity*, Londres-Baltimore, Johns Hopkins Press, coll. « The Johns Hopkins University Studies in Archaeology », p. 109-146 ; VEGETTI M., *loc. cit.* ; HALLIWELL S., *Greek Laughter : a*

le rire apparemment sans trop de difficulté<sup>201</sup>, ce qui fait des macaques observés par Posidonius des êtres doublement comiques.

Posidonius, on le voit, porte un regard plutôt dénué de sympathie sur les singes qu'il découvre. Les singes qu'il observe sont pour lui laids et comiques. Ce manque de sympathie pour les singes est celui de la culture et de la société auxquelles il appartient. Il y a peut-être aussi quelque chose à tirer du fait que Posidonius était un philosophe stoïcien. Le stoïcisme établit en effet une coupure nette entre les ζῷα λογικά, les êtres animés qui sont doués de λόγος, à savoir les hommes et les dieux, et les ζῷα ἄλογα, les êtres animés dénués de λόγος, parmi lesquels il convient de ranger les singes<sup>202</sup>. Un philosophe stoïcien a peu de chance d'écrire, comme le fait par exemple Strabon dans un autre passage consacré aux singes indiens, qu'il s'agit d'un ζῷον ἀνθρωπονούστατον, d'« un être doté d'un esprit tout à fait humain »<sup>203</sup>. La description que donne Posidonius du groupe de macaques berbères qu'il a observé est conforme aux vues de son école, ainsi qu'à ses propres vues relatives à la nature animale<sup>204</sup>. Comme l'a montré Urs Dierauer, les observations tirées du règne animal font l'objet dans le stoïcisme d'un double usage, suivant que l'accent est mis sur l'analogie entre les comportements humains et les comportements des animaux ou au contraire sur la différence irréductible qui les sépare<sup>205</sup>. Dans le premier cas, il s'agit de fournir des exemples d'un comportement inscrit dans la nature, en l'occurrence de montrer que l'attachement pour ses semblables est une donnée de nature, non la conséquence d'un contrat comme c'est le cas pour les Épicuriens. Aussi les Stoïciens se sont-ils précisément attachés au comportement maternel de certaines espèces animales et ont-ils porté une attention particulière aux espèces sociales, telles les abeilles, les fourmis et les grues<sup>206</sup>; ces exemples, pour reprendre une

---

*Study in Cultural Psychology from Homer to Early Christianity*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2008, p. 301, avec la n. 94; BEARD M., *op. cit.*, p. 160-167.

<sup>201</sup> Cicéron, *De oratore*, II, 239. Voir à ce sujet GARLAND R., « The mockery of the deformed and disabled in Graeco-Roman culture », in S. JÄKEL et A. TIMONEN (éd.), *Laughter down the Centuries*, I, Turku, Turk University Press, 1994, p. 71-84; GARLAND R., *The Eye of the Beholder*, *op. cit.*, p. 73-86; CLARKE J.R., *op. cit.*, p. 66. Voir cependant les nuances apportées par HALLIWELL S., *op. cit.*, n. 30, p. 63, qui renvoie à Plutarque, *Comment lire les poètes*, 13 = *Moralia*, 35 a-c.

<sup>202</sup> Voir DIERAUER U., *op. cit.*, p. 199-252; INWOOD B., *Ethics and Human Action in Early Stoicism*, Oxford, Clarendon, 1985, p. 72-82; LABARRIERE J.-L., « De la « nature phantastique » des animaux chez les Stoïciens », in J. BRUNSCHWIG et M.C. NUSSBAUM (éd.), *Passions and Perceptions : Studies in Hellenistic Philosophy of Mind* : proceedings of the fifth symposium Hellenisticum, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1993, p. 225-249, repris dans *id.*, *La condition animale. Études sur Aristote et les stoïciens*, Louvain-La-Neuve, Peeters, coll. « Aristote. Traductions et études », 2005, p. 149-174; *id.*, « Logos endiathetos et logos prophorikos dans la polémique entre le Portique et la Nouvelle-Académie », in B. CASSIN, J.-L. LABARRIERE et G. ROMÉYER DHERBEY (éd.), *op. cit.*, p. 259-279, repris dans *id.*, *op. cit.*, p. 63-81; NEWMYER S., « Speaking of beasts: the stoics and Plutarch on animal reason and the modern case against animals: the stoics and Plutarch on animal reason and the modern case against animals », *QUCC*, 62, 1999, p. 99-110; STEINER G., « Das Tier bei Aristoteles und den Stoikern : Evolution eines kosmischen Prinzips », in A. ALEXANDRIDIS, M. WILD et L. WINKLER-HORACEK (éd.), *op. cit.*, p. 27-46, spéc. 36-44. Voir cependant, pour une vue plus nuancée de cette opposition, WILDBERGER J., « Beast or god ? – The intermediate status of humans and the physical basis of the Stoic *scala naturae* », in A. ALEXANDRIDIS, M. WILD et L. WINKLER-HORACEK, *op. cit.*, p. 47-70

<sup>203</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 29.

<sup>204</sup> Sur l'échelle posidonienne des êtres et des âges, voir LAFFRANQUE M., *op. cit.*, p. 407-408, 438-442 et 475-479. Sur les vues de Posidonius sur la psychologie animale, voir DIERAUER U., *op. cit.*, p. 211-213.

<sup>205</sup> DIERAUER U., *op. cit.*, p. 202-205.

<sup>206</sup> Cicéron, *De finibus*, III, 62-63; Marc-Aurèle, *Pensées pour moi-même*, IX, 9, 1-3. Cf. Chrysippe, *SVF*, II, 729, 729a-b (cf. II, 730 et III, 369), *ap.* Cicéron, *Nature des dieux*, II, 123, Athénée, *Deipnosophistes*, III, 37, 89d-e et Plutarque, *Intelligence des animaux*, 30, 980A.

expression de Cicéron, font entendre à l'homme « la vraie voix de la nature »<sup>207</sup>. Un tel rôle de miroir de la nature attribué aux animaux ne peut cependant concerner que les premiers cercles de l'οἰκείωσις<sup>208</sup>. Certes, la vie sociale s'enracine dans la nature, plus précisément dans l'appropriation en tant que réalité innée et animale, et en ce sens elle est commune à l'homme et à certaines espèces animales, mais ce qui manque aux animaux, c'est la capacité à élargir l'οἰκείωσις au-delà de leur cellule familiale ou de leur colonie, un élargissement que permet seul le λόγος, lequel réunit en une même communauté non seulement le genre humain dans son entier, mais même l'ensemble des êtres rationnels. Chez ces derniers, l'union est bien plus étroite<sup>209</sup>, et la communauté prend une autre signification, en ce qu'elle implique à la fois la reconnaissance mutuelle et l'effort commun pour mener une vie bonne. C'est donc bien le λόγος, la raison, qui est en fait l'arbitre ultime de ce qui est approprié à l'homme et qui chez lui cimente la vie sociale<sup>210</sup>. De la même façon, les singes que Posidonius observe en liberté ne sauraient constituer à ses yeux une véritable société. Certes, Posidonius a eu en Afrique du Nord l'occasion rare d'observer non plus des singes isolés, mais un groupe de singes, qui ont offert à ses regards le spectacle d'une sorte de société pouvant rappeler la société humaine, mais il s'agit pour lui d'une société caricaturale. Plus exactement, ce que Posidonius retrouve des collectivités humaines dans le groupe de singes qu'il observe, c'est d'une part la cellule de base formée par la mère et ses petits, une cellule qui est cimentée par l'amour maternel, un sentiment commun à l'homme et aux autres animaux, d'autre part tout un « Lumpenproletariat » d'individus malades, malformés ou disgraciés, qui alimentaient les rangs des exclus de la société.

Le parcours suivi permet de mesurer la force et la longévité de la vision traditionnelle du singe comme caricature de l'homme, image déformée de la forme humaine idéale, qui pour les Grecs est celle de l'homme adulte mâle. Le singe, du même coup, s'est trouvé rapproché d'autres états ou figures de l'humanité qui représentaient un premier écart par rapport à cette norme, à savoir la femme, le vieillard, l'enfant, le nain, l'estropié, voire le satyre. L'émergence d'une hiérarchie unique du vivant dominée par l'homme, qui aurait dû valoir par contrecoup au singe une promotion parallèle, n'a en fait pas changé grand-chose à sa situation. Malgré les efforts d'Aristote pour situer le singe entre l'homme et les quadrupèdes, le singe est resté enfermé dans son tête-à-tête inégal avec l'homme, dans un rapport de copie

<sup>207</sup> Cicéron, *De finibus*, III, 62.

<sup>208</sup> Sur la question cruciale de l'οἰκείωσις stoïcienne, la bibliographie est considérable ; voir PEMBROKE S.G., « *Oikeiosis* », in LONG A.A. (éd.), *Problems in Stoicism*, Londres, University of London-Athlone Press, 1971, p. 114-149 ; STRIKER G., « The role of *oikeiosis* in Stoic ethics », *Oxford Studies in Ancient Philosophy*, 1, 1983, p. 145-167, repris dans STRIKER G., *Essays on Hellenistic Epistemology and Ethics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 281-297 ; ENGBERG-PEDERSEN T., *The Stoic Theory of Oikeiosis: Moral Development and Social Interaction in Early Stoic Philosophy*, Esbjerg, Aarhus University Press, coll. « Studies in Hellenistic Civilization », 1990 ; RADICE R., « *Oikeiosis* ». *Ricerche sul fondamento del pensiero stoico e sulla sua genesi*, Milan, Vita e pensiero, coll. « Collana Temi metafisici e problemi del pensiero antico. Studi e testi », 2000 ; ALGRA K.A., « The mechanisms of social appropriation and its role in Hellenistic ethics », *Oxford Studies in Ancient Philosophy*, n° 25, 2003, p. 263-294.

<sup>209</sup> Voir en particulier Marc-Aurèle, *Pensées*, IX, 9, 1-3.

<sup>210</sup> Sur la différence entre les sociétés animales et les sociétés que forment les êtres rationnels, voir DIERAUER U., *op. cit.*, p. 203-205 et surtout STEINER G., art. cit., spéc. 41-44

dégradée à modèle. La ressemblance morphologique du singe avec l'homme a été systématiquement dévaluée, sans même qu'il soit comparé à son avantage avec les autres animaux. De la même façon, aucune conséquence positive n'a été tirée de la position qu'occupe le singe dans l'échelle des êtres pour ce qui est de ses capacités cognitives, alors même que dans la lignée de la réflexion platonicienne, le classement hiérarchique du vivant repose sur une hiérarchie des âmes, qu'Aristote comme Galien font du corps l'instrument de l'âme, postulant ainsi une corrélation forte entre capacités cognitives et dispositif corporel, et qu'il eût été logique de déduire de ces prémisses qu'un animal dont le corps ressemble autant à celui de l'homme possède des capacités cognitives éminentes. Or le paradigme de l'imitation a une nouvelle fois été mis à contribution pour déprécier le singe, par le biais d'une caractérisation hâtive du comportement du singe comme mauvaise imitation<sup>211</sup>. Il faudra en fait attendre l'époque médiévale, et notamment le XIII<sup>e</sup> siècle, avec l'œuvre d'Albert le Grand, pour voir tirer toutes les conséquences, grâce à une conception extrêmement sophistiquée de ce que l'on appelle alors les sens internes, de la place du singe dans l'échelle des êtres<sup>212</sup>. Dans l'Antiquité, l'indéniable capacité d'imitation dont font preuve les singes et qu'ils ont en commun avec l'homme<sup>213</sup>, loin d'être décrite comme le signe d'une grande plasticité cognitive ou comme le gage d'une vraie faculté d'apprentissage, est au contraire présentée comme un comportement figé et inscrit dans la nature de l'animal, à l'instar des actions des autres animaux<sup>214</sup>. Pire, cette imitation est condamnée à l'échec au moins pour deux raisons : le singe, d'une part, n'a pas les moyens intellectuels de produire une imitation convaincante des actions et des gestes humains<sup>215</sup>, et le comportement imitatif est concurrencé par des penchants plus impérieux encore, comme la goinfrerie ou le besoin irrésistible de bouger. Une anecdote bien connue, rapportée par Lucien dans *Les pêcheurs*, fait état d'un spectateur

<sup>211</sup> Voir *supra*, p. 25-26.

<sup>212</sup> Albert le Grand, *De animalibus*, XXI, tract. 1, ch. 3 (p. 1331-1332 éd. Baeumker 1921) ; voir JANSON H.W., *op. cit.*, p. 83-93. Sur les sens internes, voir WOLFSON H.A., *The internal senses in Latin, Arabic, and Hebrew philosophical texts* (1935), repris dans *id.*, *Studies in History of Religion and Philosophy*, Cambridge/Mass., Harvard UP, 1973, I, p. 250-314 ; STENECK N.H., « Albert the Great on the classification and localization of the internal senses », *Isis*, n° 65, 1974, p. 193-211 ; BLACK D.L., « Estimation (Wahm) in Avicenna : the Logical and Psychological Dimensions », *Dialogue*, n° 32, 1993, p. 219-258 ; BLACK D.L., « Imagination and estimation : Arabic paradigms and Western transformations », *Topoi*, n° 19, 2000, p. 59-75 ; HASSE D.N., *Avicenna's De Anima and the Latin West. The Formation of a Peripatetic Philosophy of the Soul 1160-1300*, Londres-Turin, Warburg Institute-Nino Aragno, 2000 ; PIRO F., « Animalité et connaissance animale. Notes sur la doctrine avicennienne de l'estimative et sur ses interprétations en Occident », in T. GONTIER (éd.), *Animal et animalité dans la philosophie de la Renaissance et de l'Âge classique*, Louvain-Paris-Dudley, Peeters, 2005, p. 131-151.

<sup>213</sup> Sur l'homme comme animal « mimétique », voir Aristote, *Poétique*, 4, 48b.

<sup>214</sup> Némésius d'Éphèse (vers 400 ap. J.-C.) l'exprime de façon particulièrement nette dans son ouvrage *Sur la nature de l'homme*, 2 (p. 36 éd. Morani) : après avoir rappelé que les actions des animaux, loin d'obéir comme chez l'homme à la raison, sont guidées par l'instinct et que les représentants d'une même espèce animale se conduisent par conséquent tous de la même façon, Némésius ajoute que « chaque lièvre (...) déploie les mêmes ruses, chaque loup la même malversation, chaque singe imite de la même façon, ce qui n'est pas le cas de l'homme, car les actions humaines empruntent des milliers de voies différentes » (trad. personnelle) (Πᾶς [...] λαγῶδες ὁμοίως τεχνάζεται καὶ πᾶς λύκος ὁμοίως πανουργεῖ καὶ πᾶς πίθηκος ὁμοίως μιμεῖται, ὅπερ οὐκ ἔστιν ἐπ' ἀνθρώπου· μυρία γὰρ ὁδοὶ τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων). Le choix des verbes (τεχνάζεσθαι, πανουργεῖν, μιμεῖσθαι) est remarquable : alors même qu'ils sont tous en rapport avec l'activité et l'inventivité humaines, ils renvoient en fait à un comportement instinctif parfaitement figé et stéréotypé. Sur ce texte, voir BOUDON-MILLOT V., « De l'homme et du singe », art. cit.

<sup>215</sup> Voir Ésope, *Fables*, 304 Chambry = 203 Perry (« Le singe et les pêcheurs ») et Élien, *Personnalité des animaux*, VII, 21.

facétieux qui interrompit un spectacle où des singes soigneusement dressés dansaient la pyrrhique, vêtus de pourpre et portant un masque sur la tête, en se contentant de jeter sur la scène quelques noix, sur lesquelles les singes, oublieux du spectacle, se ruèrent avec avidité<sup>216</sup>. C'est ce que montrait déjà, plusieurs siècles avant Lucien, un groupe de figurines en terre cuite, datées de la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère et du début du siècle suivant, qui furent vraisemblablement produites, au moins pour certaines d'entre elles, à Corinthe et qui ont en commun d'associer un singe à un *mortarium*<sup>217</sup>. Dans les plus réussies d'entre elles, comme dans l'exemplaire du musée de Bâle, c'est là encore l'échec de l'imitation qui est représenté : un singe manifestement hilare, la bouche grande ouverte, semble effectuer une cabriole ou quelque autre acrobatie au milieu du mortier, sa position grotesquement renversée évoquant vaguement la silhouette d'un pilon. Le singe est cet animal qui ressemble suffisamment à l'homme pour accomplir des gestes techniques, ici ceux de la cuisine, plus exactement le broyage de certains aliments dans un *mortarium*, mais le naturel finit toujours par reprendre le dessus, que le singe cède à son penchant naturel à la goinfrerie ou à son envie de bouger, de faire des cabrioles et de se gratter le dos. Son animalité se ramène en fait à peu de choses : une bestialité générique qui affecte son apparence physique d'abord, l'absence de langage articulé ensuite, et un petit nombre de comportements, marqués notamment par la goinfrerie et l'impulsivité, qui font finalement éclater l'imposture de sa ressemblance avec l'homme et font de son corps anthropomorphe un corps éminemment instable, qui ne peut pas garder longtemps le maintien imposé par les règles sociales. L'animalité du singe n'a pas de contenu positif, elle réside plutôt dans cette distance irréductible qui le sépare de l'homme, malgré sa si troublante ressemblance.

L'anecdote rapportée par Lucien attire l'attention sur un fait important, qui conditionne en partie la façon dont les Anciens percevaient les singes<sup>218</sup> : des singes, les Grecs et les Romains ne connaissaient, outre des histoires se rapportant à eux et des représentations figurées, que des spécimens captifs, séparés de leurs congénères et de leur environnement pour être installés dans un monde humain auquel ils étaient contraints *volens nolens* de s'adapter. En s'appuyant sur la ressemblance morphologique frappante des singes avec l'homme ainsi que sur leurs remarquables aptitudes à l'imitation, on dressait souvent ces spécimens captifs à accomplir toutes sortes d'actions ou de gestes humains, dont ils ne pouvaient s'acquitter que passablement. Le résultat était que les singes n'en passaient que plus facilement encore pour des sortes d'hommes amoindris, ridiculement gauches et empruntés. On n'avait guère idée, dans ces conditions, des aptitudes réelles des singes, à commencer par leur agilité et leur force. La différence avec des cultures vivant au contact des singes est à cet égard éloquente : dans le *Rāmāyaṇa*, vaste poème épique dans l'intrigue duquel l'armée des singes, conduite par le valeureux Hanumān, joue un rôle de premier plan, l'accent est mis par exemple sur les bonds prodigieux, eu égard aux capacités humaines, dont

<sup>216</sup> Lucien, *Les pêcheurs*, 36. Sur cette anecdote, voir LISSARRAGUE F., « L'homme, le singe et le satyre », art. cit., p. 469.

<sup>217</sup> Sur cette représentation, voir BLOME P., art. cit., p. 206 ; VILLING A.C. et PEMBERTON E.G., « *Mortaria* from ancient Corinth : form and function », *Hesperia*, n° 79/4, 2010, p. 555-638, spéc. 607-611 et 619-620.

<sup>218</sup> Voir en ce sens les réflexions de l'éthologue et primatologue Frans de Waal, qui note que la vision occidentale du singe s'explique au moins en partie par la méconnaissance des conditions naturelles de la vie des différentes espèces de primates non humains : WAAL DE F., *Quand les singes prennent le thé : de la culture animale*, trad. française, Paris, Fayard, coll. « Le Temps des sciences », 2001, spéc. p. 7-10.

les singes sont capables<sup>219</sup>, un trait qui n'apparaît jamais dans les sources grecques ou romaines, où les aptitudes du singe en tant qu'animal adapté à son environnement sont presque totalement ignorées. À cet égard, la rencontre de Posidonius avec un groupe de macaques berbères évoluant en liberté sur la côte de l'Afrique du Nord constitue une occasion manquée, tant le philosophe d'Apamée reste tributaire de sa propre culture et des stéréotypes les plus traditionnels relatifs au singe. Il n'en va pas exactement de même dans le seul autre récit d'une rencontre mettant en présence des hommes de la rive septentrionale de la Méditerranée avec des singes vivant en liberté, un récit qui prend place dans la tradition des *Histoires* d'Alexandre : lorsque l'armée macédonienne, entrée dans le Pendjab, remonta le cours de la rivière Jelhum pour atteindre les premiers contreforts boisés de l'Himalaya, elle tomba sur un groupe d'entelles, qu'elle prit de loin pour une troupe d'hommes armés, rangée en ordre de bataille ou placée en embuscade<sup>220</sup>. Ce récit, à la différence du témoignage postérieur de Posidonius, propose une image plutôt positive des singes, qui est profondément marquée par le thème de l'exceptionnalité indienne sans pour autant rompre totalement avec le paradigme de l'imitation<sup>221</sup>.

---

<sup>219</sup> Sur la figure d'Hanumān dans le *Rāmāyaṇa* et sur l'image du singe ambivalente qui est véhiculée par cette épopée, voir DUBUISSON D., *La légende royale dans l'Inde ancienne : Rāma et le Rāmāyaṇa*, Paris, Economica, 1986, p. 243-254 ; LUTGENDORF Ph. « Monkey in the middle : the status of Hanuman in popular Hinduism », *Religion*, n° 27, 1997, p. 311-322, spéc. 315-316 ; KEUL I., *Hanumān, der Gott in Affengestalt : Entwicklung und Erscheinungsformen seiner Verehrung*, Berlin-New York, De Gruyter, coll. « Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten », 2002, p. 42-43 et n. 76, p. 59 ; LUTGENDORF Ph., *Hanuman's Tale : the Messages of a Divine Monkey*, Oxford, Oxford University Press, 2007, *passim* ; MOREAU R., « Bhīma Vṛkodara : homme ou animal ? », *BEI*, n° 26-27, 2008-2009, p. 69-91, spéc. 82-84.

<sup>220</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 29 et Élien, *Personnalité des animaux*, XVII, 25.

<sup>221</sup> Sur ce passage, je me permets de renvoyer à mon article cité *supra*, n. 131.